

LA FAMILLE AUBRY  
(1854)



PAUL MEURICE

# La famille Aubry

LE JOYEUX ROGER  
2012

Cette édition a été réalisée à partir celle de Alexandre Cadot, éditeur, Paris, 1854, en trois volumes.

Nous en avons respecté l'orthographe et la ponctuation, à quelques corrections près.

ISBN : 978-2-923981-33-8

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal

[lejoyeuxroger@gmail.com](mailto:lejoyeuxroger@gmail.com)

## À M. Émile de Girardin

Vous avez toujours et partout défendu, aimé, pratiqué la liberté, je me plais à écrire votre nom en tête de ce livre dont la liberté est l'âme. Ne me dites pas que « le sujet manque d'actualité. » Il ne s'agit point ici de la liberté politique, dont nous n'avons plus le droit de parler, mais de la liberté morale, sujet éternel comme la conscience. Il sera toujours permis sans doute de toucher à ce nœud de la destinée terrestre, à cette question primordiale si souvent agitée déjà au Moyen-Âge : – L'homme est-il libre devant Dieu ?

Cette question, le Moyen-Âge l'agitait, la Révolution française l'a résolue. On peut dire que 89 fut, en toute chose, l'affirmation et l'avènement de la liberté dans le monde.

Mais comment a-t-on usé, depuis, de la grande conquête ?

Ce livre voudrait mettre en présence, dans une action purement privée, au foyer de la famille, les trois premières générations de l'ère nouvelle, – la génération de 92, la génération de l'Empire et la génération de la Restauration. Ce livre voudrait chercher pourquoi toutes trois ont manqué la liberté.

Est-ce parce que la première a eu trop du philosophe, la seconde trop du soldat, la troisième trop de l'artiste ? Ni l'abstraction surhumaine, ni l'action violente, ni l'imagination passionnée ne convient seule à la liberté. Elle ne prend pas uniquement ceci ou cela dans l'homme, elle réclame l'homme tout entier, avec toutes ses vertus et toutes ses énergies.

Le malheur est, cependant, que chacune de ces générations s'est attachée d'un amour étrange à ses avortements, et a perdu de vue l'œuvre pour l'ébauche, le but pour le chemin, l'idée pour l'idole. La confusion des langues s'est mise de nouveau dans la Babel des partis. Le fils, quand son père lui parle, ne le comprend déjà plus ; le père écoute les mots que dit l'aïeul et ne les

reconnaît pas. Quel plus tragique et plus navrant spectacle ?

Nous, les derniers venus, nous devons être à coup sûr les moins sévères et les moins fiers de tous. Mais aussi nous pouvons, d'une âme plus sombre et plus éprouvée, accepter et supporter la vérité. Or, la vérité, la voici :

Jusqu'à présent, la liberté nous est apparue surtout comme la victoire, comme le bien, comme le droit. Oui, sans doute, elle est le droit, le droit heureux, glorieux et sacré ! Mais elle ne va pas sans la responsabilité qui est sa loi austère et sans la volonté qui est son rude devoir. Avec la liberté et pour elle, il faut sans cesse agir, travailler, penser, résoudre, persévérer. Il faut l'âpre, égal et constant effort, – possible aux Anglais, race dure et peu douée, – plus difficile aux Français qui ont le don, qui ont la grâce, – héroïques à leur heure et sublimes par boutade.

Tous ces enfants ont peur d'être hommes ! Ils crient parce qu'ils doivent marcher et vivre par eux-mêmes et s'arracher aux bras et au sein de leur vieille nourrice, la Fatalité. Agir et vouloir leur semble, au commencement, si douloureux, qu'ils trouvent encore moins pénible d'obéir et de souffrir. La liberté, – ses premières ivresses dissipées, – paraît d'abord si lourde, que l'âme aime mieux souvent s'en déclarer incapable et indigne, et parfois même, pour y échapper, se compose, coûte que coûte, une fatalité factice.

Par bonheur, l'âme s'y fera, et nous avons, comme on dit, le temps. Qu'est-ce, en somme, que la vie ? L'apprentissage de la liberté pour l'homme. Qu'est-ce que l'histoire ? L'apprentissage de la liberté pour les nations.

Mais, en attendant, ce vertige et cette fatigue de la liberté est notre infirmité et notre douleur, la douleur et l'infirmité que, dans un ordre tout moral et tout intime, ce livre essaiera de peindre. Ce mal en a d'ailleurs rejoint un autre plus ancien et bien souvent, trop souvent décrit. Certes, nous n'aurions pas pris la plume pour le stérile plaisir d'ajouter dans *Natalis* un pâle et débile imitateur aux *Werther*, aux *René*, aux *Child-Harold*, à tous ces grands

Ennuvés dont Hamlet est le père et dont Job est l'aïeul.

Mais, d'abord, ne les a-t-on pas presque toujours considérés à l'écart et en dehors de tout ? ne les a-t-on pas trop complaisamment isolés, selon la pose qu'ils affectaient eux-mêmes, dans leur hautaine mélancolie ? et n'y aurait-il pas utilité à les regarder une fois à côté des autres hommes, dans le milieu de leur époque, dans l'air ambiant de la vie ? Puis, est-ce que le nouveau soleil qui monte ne jette pas une clarté nouvelle sur ces caractères, n'accuse pas ce qu'ils appelaient le vague des passions, n'illumine pas ce qu'ils nommaient le crépuscule de la pensée ? Est-ce que, par delà l'horizon brumeux de ces chercheurs inquiets, de ces douteurs égarés, il n'est pas sain et bon de faire entrevoir aujourd'hui le but, le vrai but, lointain encore, déjà certain ?

Ce but, encore une fois, ce but rayonnant, ce but magnifique, c'est toi, notre amour et notre orgueil, notre espérance et notre foi ! – toi, rêve du passé, religion de l'avenir, *novissima verba* des temps régénérés, – sainte liberté de l'homme, dernier mot de Dieu !





PREMIÈRE PARTIE

LE DUEL POUR LA SŒUR



# I

## Un rêve éveillé

Il arriva une fois à un jeune rêveur, appelé Daniel Olry, de voir un fantôme en plein midi...

C'était dans les années qui suivirent immédiatement la révolution de 1830. Il y eut là un moment fugitif, que ne peuvent se rappeler sans mélancolie et sans joie ceux qui avaient alors de vingt à vingt-cinq ans, un moment charmant où leur génération connut cette allégresse, cette espérance, ce je ne sais quoi si rare dans l'histoire humaine qui fait qu'on ne sent plus le poids de la vie, qu'on *se porte bien*, comme dit l'expression vulgaire et profonde. On venait de renverser très héroïquement un grand pan de la muraille qui cache l'avenir ; on découvrait un horizon inconnu et qui semblait immense ; on pouvait distinguer de loin la terre promise, ce qui vaut peut-être mieux que d'y entrer (si Josué n'était pas un sot, il a dû bien envier Moïse !) les hommes enfin avaient l'imagination et les choses avaient le mirage ; illusion dans le tableau et rêve dans le spectateur ! Ah ! c'était ravissant comme un joli mensonge ! car bienheureux les menteurs d'esprit ! le royaume de ce monde leur appartient : on ne trouve pas le bonheur, on l'invente.

Nos aînés de 1830 l'inventaient jusqu'à l'invraisemblance. Cette atmosphère capiteuse de joueur ou d'amoureux comportait aussi sans doute ses défaillances et ses douleurs ; ce livre sera loin de les dissimuler. Mais il ne faut pas non plus demander au sel qui assaisonne la vie d'être absolument doux, ni au levain qui la fait fermenter d'être toujours pur. On prenait à même et on allait de l'avant sans se soucier du reste. On se contentait d'être très vivant et même très spirituel. Le bel entrain ! la folle curiosité ! l'ardente jeunesse ! On aura beau faire, jamais on n'aura vingt ans comme dans ce temps-là !

C'était une ivresse, un délire, une fièvre ! mais une fièvre volontaire et agréable, une fièvre factice et salutaire qu'on s'inoculait en manière de vaccine, fièvre du cerveau, fantaisie, – ou fièvre du cœur, – passion. On se passionnait pour tout, pour les Saint-Simoniens, pour les romantiques, pour l'adultère, pour le Moyen-Âge. On croyait à tout, à l'amour, à l'art, à la liberté, à la République... Tandis que nous autres d'à présent, nous n'avons plus qu'une foi unique, et bien vacillante encore : on l'appelle le Crédit, et la Bourse est son temple.

Et cette griserie morale, – que les Anglais cherchent obstinément et absurdement dans le vin, – n'agissait pas seulement, après 1830, sur les meneurs de siècle, artistes, poètes et penseurs chez qui elle est naturelle : non, la galerie s'y laissait aller aussi le plus intrépidement du monde. Les acteurs n'étaient pas plus sous le charme que le parterre, et l'auditoire renvoyait aux orateurs autant de chaleur et de magnétisme qu'il en recevait. Là gît le dernier public ! La littérature orpheline doit une larme à sa mémoire.

Ce fut à cette bienheureuse époque que Daniel Olry naquit à l'âge de vingt-deux ans pour parler comme Jocrisse : Jocrisse entrevoyait sûrement cette simple vérité qu'en général, l'homme ne naît que plus ou moins longtemps après sa naissance, quitte à mourir toujours plus ou moins longtemps avant sa mort. – Daniel Olry était de cette espèce, aujourd'hui perdue, des Jeunes Gens et des Enthousiastes, qu'il faut à jamais regretter. Partout où la pensée du siècle battait le rappel, Daniel accourait. Il ne manquait pas une première représentation ; il se précipitait chaque année au Salon le matin de l'ouverture ; il voulait avoir la primeur de tout livre et de toute Revue : on le rencontrait le même jour aux prédications de la rue Taitbout, au cours de Geoffroy-Saint-Hilaire et au parterre des Italiens, applaudissant madame Malibran. Où ne le rencontrait-on pas ? – Voilà, dira-t-on, un fervent apprenti de littérature et d'art. Ah bien oui ! Daniel, dès ce temps-là, se destinait à succéder à son oncle, gros marchand

d'étoffes peintes de la rue de Cléry. Daniel était un admirable spectateur, voilà tout.

Son caractère particulier, c'est que l'enthousiasme, en lui, se disputait, ou, si l'on veut, se mariait avec la raison. – La nature, cette dangereuse bienfaitrice, l'avait fait rêveur et passionné ; mais la nécessité, cette marâtre maternelle, l'avait rendu laborieux et grave.

De bonne heure, il était resté orphelin et sans fortune. Son dernier parent – cet oncle – un homme dur et sec, lui laissait pour unique ressource la perspective d'acheter son fonds à crédit le jour où il aurait vingt-cinq ans. Mais, pour le fiancer à sa manufacture, le rigide négociant lui avait imposé trois conditions, comme Laban à Jacob, et avait exigé qu'il étudiât successivement : – la chimie, pour pouvoir combiner les préparations nécessaires à son état ; – la peinture, pour être à même de disposer les ornements et les couleurs de ses étoffes ; – et le droit, pour n'avoir besoin de personne dans ses procès et affaires litigieuses. De ce mélange d'ardeur native et de labeur forcé, il était résulté une activité prête à tous les obstacles en même temps qu'une âme ouverte à toutes les impressions. Travailleur et songeur, Daniel pouvait à la fois imaginer et calculer, comprendre une pochade de Goya et retenir un théorème de Legendre. Il passait souvent les nuits à élucider d'une vive intelligence les Pandectes et le Digeste, et il était capable, comme nous l'avons dit, de voir un fantôme en plein soleil.

La chose lui arriva très réellement, au milieu de cinquante personnes, à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, et ne laissa pas d'avoir sur sa vie une assez notable influence.

Il faisait la plus belle et la plus lumineuse journée d'août. Daniel, qui venait de passer son troisième examen de droit, avait éprouvé le besoin, ainsi qu'il le disait lui-même, de donner, après ce pain sec, un peu de dessert à son esprit. Ayant lu dans une Revue un article sur Lavater, il s'était pris de passion pour l'*Art de connaître les hommes par la physionomie*, et, depuis trois

jours, il venait régulièrement à la Bibliothèque Sainte-Geneviève se plonger dans les beaux in-folios ornés de gravures du pasteur de Zurich.

Daniel vivait avec ravissement dans ce milieu nouveau, dans cette atmosphère spéciale que crée autour d'elle toute œuvre un peu puissante. La grande salle de la Bibliothèque Sainte-Geneviève était d'ailleurs à sa lecture un merveilleux cadre. Nous ne parlons pas de la Bibliothèque actuelle, nous parlons de l'ancienne, qui en différait autant qu'un bon vieux savant indulgent et naïf peut différer d'un jeune pédant sec et froid. La salle de lecture d'autrefois, ménagée dans le vieux logis Montaignü, exposée au midi, éclairée par de hautes fenêtres aux rideaux verts, lambrissée de chêne, tout avenante et imposante, toute vénérable et amicale, était le lieu d'asile le plus charmant qu'on pût souhaiter à l'intelligence. On y était bien, on s'y sentait à l'aise et dispos, dans un demi-jour rêveur, dans un silence invitant qu'animaient seulement le cri des plumes sur le papier, le vent des volumes feuilletés, les pas assourdis des employés apportant ou remportant les livres, et les instructions à voix basse des conservateurs, dignes figures à cheveux blancs, vétérans de la science, quelques-uns célèbres, mais modestes tous.

Là, Daniel, le front appuyé sur sa main, le coude appuyé sur la table, s'absorbait depuis deux heures dans son *Lavater* comme un plongeur sous sa cloche. Peut-être trouvait-il plus d'une affinité entre son propre esprit et ce livre plein de vérité et plein de mystère. Comparant les portraits gravés aux portraits écrits, étudiant ces types toujours divers et toujours les mêmes de la race humaine, Daniel subissait et poursuivait l'impression en même temps fantastique et réelle de ces panathénées de la vie, de ces logarithmes de la destinée, – problèmes mathématiques et rêveurs, exacts comme le chiffre, incertains comme le sort. L'infini s'y mêle au fini, comme dans tout ce qui est grand au monde. Voir des hommes, quelle joie ! connaître l'homme, quelle promesse !

Daniel courait donc de page en page, de gravure en gravure avec un intérêt toujours plus avide. Il en était à une forte et sérieuse physionomie de vieillard que Lavater traduisait ainsi :

« Cette tête ne frappe pas tout d'abord ; mais, à mesure qu'on la regarde, on y découvre de nouveaux mérites. Le profil droit et pur, le front ferme et uni sans beaucoup d'étendue, indiquent la volonté, la probité, le zèle pour le devoir. J'aperçois peut-être dans la profondeur de l'orbite et dans l'étroitesse anguleuse de la face une rigueur un peu trop exclusive. Mais le regard si limpide et la bouche si bienveillante dénotent la franchise et l'amour de l'humanité. Partout sur ce visage éclate la vertu, dans les deux sens que les Latins attachaient au mot : honnêteté et courage. Quant à l'intelligence de cet homme, ses facultés essentielles doivent être la justesse et la clarté ; mais je lui crois plus d'imagination que de raison et plus de droiture que de saillie. Il est fait pour être magistrat, philosophe ou mathématicien. Sa religion naturelle eût été, dans l'antiquité, le stoïcisme, et serait, dans nos temps, la plus austère des sectes réformées... »

Daniel regarda longtemps la planche gravée et relut deux fois le commentaire. Une sorte de charme l'arrêtait à cette figure. Elle avait pour lui quelque chose de profond et de déjà vu. Lui qui n'avait pas eu le temps de connaître et d'aimer ses parents, c'est ainsi qu'il imaginait ou qu'il devinait son père.

En ce moment, quelqu'un se pencha de l'autre côté de la table et lui dit :

— Est-ce pour vous, monsieur, l'*Histoire de la guerre de trente ans* ?

Daniel s'éveilla de sa méditation et leva les yeux. Mais il demeura foudroyé. Il voyait devant lui, debout et vivant, l'homme du livre. Le vieillard lui-même, comme évoqué par la fantasmagorie de sa pensée, semblait s'être détaché des pages du Lavater pour s'animer et lui parler. Daniel eut là un éclair d'Hoffmann.

Cependant, le voisin de gauche de Daniel répondit :

— L'*Histoire de la guerre de trente ans* ? à moi, s'il vous

plaît.

Et il prit le volume que lui tendait le vieillard.

Alors Daniel secoua l'espèce de stupeur qui le tenait engourdi et enivré, et reconnut que « l'apparition » était simplement un des employés de la Bibliothèque.



## II

### Nouveau moyen de pénétrer dans un domicile

Toutefois, même en recouvrant son sangfroid, Daniel vit que son illusion ne l'avait trompé qu'à demi. L'employé, qui pouvait avoir de soixante à soixante-cinq ans, ressemblait trait pour trait à la gravure du Lavater, et l'on eût dit qu'il en était l'original et le modèle.

La réalité, loin d'être au-dessous du portrait, y ajoutait la couleur et la vie. La tête était frappante et caractéristique, la taille peu élevée, mais droite et robuste. Le costume paraissait en harmonie avec la personne ; c'était, sans exagération disparate, l'habillement à peu près tel qu'on le portait en 1792 : large habit marron à pans carrés, gilet blanc à revers, culotte courte et bas chinés. Daniel, à peine remis de son hallucination, crut voir passer devant ses yeux comme une image de la Gironde.

Il suivit pendant quelques instants avec un vif intérêt les faits et gestes de son *spectre*. Rien n'était moins surnaturel.

L'employé se tenait assis devant une petite table noire, placée au bas de l'estrade des conservateurs. C'est à lui que s'adressaient tous ceux qui demandaient des livres. On lui remettait une note indiquant le titre de l'ouvrage dont on avait besoin, et, tout de suite, il écrivait sur cette note la série, la lettre, le numéro du volume, ou en désignait de vive voix la place au domestique qui l'allait chercher. Il n'hésitait jamais, il ne se trompait jamais. Parfois il rectifiait la note même, ou, quand le livre manquait, il en indiquait complaisamment quelque autre sur le même sujet. Dans les intervalles que lui laissaient les demandes et les questions, il écrivait des étiquettes.

Tout cela était bien simple. Quel mystère attachait donc si longuement le regard et la pensée de Daniel à tous les mouvements de ce donneur de livres ? il s'en étonnait lui-même. Ce

n'était pas seulement l'étrangeté de la coïncidence qui lui avait présenté en même temps le portrait et l'homme ; non, il y avait assurément quelque chose de plus.

Daniel ne tarda pas à se rendre compte de son impression en remarquant un contraste bizarre entre la figure énergique de l'homme et ses manières, où perçait une sorte d'embarras et de gêne. Ses traits étaient fiers et ses gestes timides. Quand on lui parlait, il tenait constamment baissés des yeux où l'on n'aurait pu cependant surprendre que calme et sérénité. Un des conservateurs quitta sa place et vint le consulter. L'employé se leva tout interdit et rougit visiblement ; puis, s'inclinant sans répondre, il saisit une échelle, y grimpa d'un pied jeune et sûr, atteignit à une planche élevée deux in-12 à tranche rougeâtre, les frappa l'un contre l'autre pour en secouer la poussière, et les rapporta au conservateur. Mais il ne le regarda pas en face, et lui fit de côté un petit salut très gauche en balbutiant quelques mots contraints.

— Voilà qui est curieux ! pensait Daniel. Que diable peut-il y avoir au fond de ce juste inquiet ? Pourquoi paraît-il si troublé ? Est-ce candeur ? Est-ce remords ? Quel secret se cache dans le passé de ce virginal vieillard ?

Daniel revint deux ou trois jours de suite à la Bibliothèque, et continua ses observations sans en faire de nouvelles. Il interrogea quelques habitués ; voici tout ce qu'il apprit :

L'employé se nommait Léonard Aubry. On l'avait vu à la Bibliothèque de temps immémorial, du temps même où elle s'appelait Bibliothèque du Panthéon. Le doyen des bibliothécaires, un savant célèbre, ancien membre de la Convention, traitait son contemporain avec une amitié presque familière. Léonard Aubry avait-il été témoin, comparse, ou, qui sait, acteur des grandes et terribles scènes de la Révolution ? Daniel se plut à le supposer, car Daniel se disait républicain, cocarde alors galamment portée par ceux de son âge.

Ces quelques détails n'ayant fait que mettre en appétit sa curiosité, Daniel attendit un jour Léonard Aubry à la sortie de la

Bibliothèque, et le suivit résolument sans qu'il le remarquât.

Le bonhomme longea d'un pas égal et serré le trottoir qui entoure la place du Panthéon et gagna la place de l'Estrapade. Daniel s'engagea derrière lui dans la rue des Postes. Mais, dès les premières maisons, il le vit tourner à droite sous une porte cochère, traverser une cour, monter les marches d'un perron vermoulu et disparaître.

C'était là qu'il logeait sans doute. Le suivre jusque chez lui ? Daniel en eut une envie effroyable. Pour l'étudiant logé en garni, le foyer de la famille était ce qu'est un palais pour un mendiant. Mais il eut peur d'être pris pour quelque chose de pis qu'un mendiant.

Les vacances de la Bibliothèque commençaient le lendemain, et, de plus, Daniel, pendant tout le mois de septembre, fut obligé de faire des croquis et d'inventer des ornements pour son oncle, qui économisait ainsi, sous prétexte de la modique pension qu'il lui servait, les frais d'un dessinateur à l'année. Daniel n'eut donc pas le loisir de poursuivre ses investigations, et cependant le souvenir de Léonard Aubry revenait par moments dans son esprit comme le mot d'une énigme qu'il n'avait pas trouvé.

Environ cinq semaines après, dans les premiers jours d'octobre, vers six heures du soir, Daniel traversait la rue des Postes, se dirigeant vers son gîte, planté pour l'heure rue des Grès. Il revenait de dîner à Gentilly avec un ami, et il avait dans la tête un petit vin d'Orléans plein de pétulance. L'ombre commençait à tomber d'un ciel gris et brumeux ; la rue était, comme toujours, à peu près déserte. L'étudiant aperçut trottant à quelques pas devant lui une fillette preste et leste qui portait un cabas sous son bras et dont une mantille trop ample ne dissimulait pourtant pas tout à fait la taille fine et la gracieuse démarche. Le pied mignon glissait sur le pavé humide dans des brodequins d'enfant.

Daniel, en quelques longues enjambées, eut bientôt rejoint la jeune fille.

— Hé ! petite hirondelle ! dit-il à demi voix, pourquoi

asons-nous le sol et frôlons-nous la muraille si vite et si court ? Est-ce parce que le temps n'est pas au beau ?

Un malicieux rire qu'on ne put entièrement réprimer fut la seule réponse. Daniel, plus hardi, se mit aux côtés de la rieuse ; mais elle pressa le pas et détourna son visage, que dérobaient d'ailleurs le capuchon de sa large mante. Pourtant Daniel, vu le quartier, ne se découragea pas.

— Oh ! vous avez ri ! reprit-il, ce qui, en langage d'oiseau, signifie joie, espérance et même amour, vous entendez ? amour.

Il marchait en avant pour pouvoir être vu, le fat ! Il était certainement assez bien tourné et ne faisait pas jouer sans quelque succès au jardin du Luxembourg la prunelle ardente de sa spirituelle figure. Mais la jeune fille ne le voyait pas, ne riait plus et hâtait toujours le pas.

— Si c'était un nid qui vous manquât, par hasard, continua Daniel, j'en aurais un à vous offrir, un pas très grand, mais assez petit pour deux, pas très beau, mais vous le feriez splendide.

La fugitive parut effrayée pour tout de bon et se mit à courir ; Daniel courut aussi et voulut lui prendre le bras.

— Oh ! l'on ne m'échappe pas comme cela, sauvage ! dit-il en riant.

— Monsieur ! monsieur ! répéta-t-elle d'une voix véritablement émue et tremblante.

Toujours courant, elle arriva à la porte cochère de la maison de Léonard Aubry. Un jeune homme enveloppé d'un manteau en sortait au même instant. Elle se jeta dans ses bras.

— Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? Qu'as-tu, Marie ? lui demanda le survenant.

— Natalis !... ce jeune homme !... il me poursuit ! s'écria-t-elle effarée.

Daniel, très penaud, s'était arrêté court.

— Ah ! diable ! l'amant ! dit-il tout haut.

— Non, monsieur, le frère ! reprit, l'œil étincelant, la narine frémissante, celui que la jeune fille avait appelé Natalis.

— Ma foi ! monsieur, pardonnez la liberté grande, dit Daniel moitié sérieux, moitié moqueur.

— Pardonnez la liberté grande ! répéta Natalis, les dents serrées.

Et, du revers de la main droite, il souffleta Daniel.

— Mille tonnerres ! s'écria l'étudiant.

Il bondit et leva aussi la main. Aux dernières lueurs du jour, et dans cette rue déserte, personne n'était là pour admirer cet aspect rapide et saisissant des deux beaux et fiers jeunes gens, pâles, indignés et menaçants, en face l'un de l'autre. Mais ils ne purent se tenir de s'admirer l'un l'autre.

Derrière eux, la jeune fille, dont le voile écarté laissa voir une seconde la charmante figure effrayée, disparut dans la cour pour aller chercher du renfort à son frère.

Mais, par un effort d'une singulière puissance, Daniel avait maîtrisé son geste, et, furieux, mais calme, la voix tremblante, mais le ton railleur :

— Je dis : Mille tonnerres ! reprit-il, je voulais dire : Trente-six mille chandelles ! – Monsieur, j'aime à croire que vous tiendrez à savoir où demeure ma joue.

Il prit son portefeuille et écrivit quelques mots au crayon.

— Voici mon adresse et mon nom.

— Voici mon nom et mon adresse, répondit Natalis en tirant et en présentant une carte.

— Merci, monsieur ! grand merci ! Au plaisir de vous revoir, – et bientôt.

— Quand vous voudrez, où vous voudrez, monsieur.

Les deux jeunes gens se saluèrent. Daniel s'éloigna sans se retourner. Ce fut seulement à la place de l'Estrapade qu'il regarda la carte de son agresseur et lut :

NATALIS AUBRY.

— Tiens ! tiens ! tiens ! se dit-il, est-ce que ce serait le fils de mon Léonard Aubry ? Pardieu ! voilà une fière raison pour

s'introduire dans son domicile. Cela pourra, il est vrai, coûter cher à quelqu'un. – Mais est-ce à moi ? est-ce à l'autre ? Bah ! parions contre l'autre !

### III

## La Maison-Fée

— Henri ! Lucien ! disait Daniel à deux amis qu'il avait convoqués dès le lendemain matin dans sa chambre de la rue des Grès, – vous connaissez maintenant toute mon aventure, depuis l'apparition du père jusqu'à l'outrage du fils. Vous êtes mes bons et chers camarades de collège, vous prendrez sérieusement cette affaire sérieuse, je vous la confie. Ah ! si je vous avais trouvés hier soir, j'aurais voulu en avoir le cœur net avant de poser sur l'oreiller ma joue insultée. En pleine rue, ma dignité a contenu mon indignation, mais vous pensez bien que c'était à la condition de ne pas laisser trop longtemps dormir un pareil affront.

Tandis que Daniel parlait, Henri tortillait sa moustache et Lucien taquinait de sa badine le bout de sa botte vernie. C'étaient là des témoins un peu bien jeunes. Lucien, fils d'un pair de France de récente fournée, était un petit doctrinaire sans barbe, mais non sans morgue, qui aspirait à devenir auditeur au conseil d'État ou troisième secrétaire d'ambassade : tant et si peu ! Quant à Henri, l'unique héritier d'un banquier millionnaire de Bordeaux, il était, à vingt ans, réduit par la richesse à ne rien faire, pas même des dettes, et à tout payer, surtout l'amour. L'un avait évidemment trop de notoriété, l'autre trop d'argent, et tous les deux, abus plus déplorable encore, commençaient à avoir trop d'esprit.

— Mon bonhomme, dit Henri à Daniel, je ne vois de grave dans tout cela que la brutalité d'un cuistre, et je te garantis que nous allons clore le bec à ce petit monsieur qui fait tant de bruit pour rien.

— Quelque courtaud de boutique ! s'écria Lucien. Il faut évidemment qu'il fasse à Daniel les plus humbles excuses.

— Et que la jolie fille lui tende l'autre joue, dit Henri. Que

diable ! ce jeune prude aurait peut-être attaqué aussi vivement la grisette à ta place.

— Oui, mais moi, à la sienne, j'aurais peut-être aussi énergiquement défendu ma sœur.

— Sa sœur ! Est-ce sa sœur, d'abord ? reprit Lucien. Au Gymnase, les amants ne sont jamais que des frères.

— J'ai peur qu'il ne soit réellement le frère, celui-là, dit Daniel, et que mon vieux puritain Léonard Aubry ne soit le père.

— Bah ! tu verras que ton vieux puritain ne sera qu'un vieux marguillier ! Est-ce que tu fais encore des vers comme à Louis-le-Grand, mon pauvre Daniel ? Au surplus, nous allons pénétrer dans ton conte fantastique et t'en faire de l'histoire de tous les jours ; nous pourrons t'inventorier ta maison mystérieuse et te dire au juste ce qu'elle paie d'impôts des portes et fenêtres.

— Ne riez pas, et partez. Vous connaissez mes intentions. Soyez fermes.

— Sois tranquille ! Allons, Lucien, en route. Toi, Daniel, attends-nous ici en regardant si l'automne s'avance.

Daniel hochâ la tête avec mécontentement en les voyant partir si gais.

— Diable ! diable ! pensait-il, Henri est bien gouaillieur et Lucien bien dédaigneux ! Cependant, après tout, ils ont du cœur.

Ce qui était encore vrai... pour deux ans au moins. Mais, dans le moment, les deux camarades de collège songeaient beaucoup plus à s'éblouir l'un l'autre qu'à s'émouvoir ensemble. Ils avaient allumé leurs cigares, ils allaient par la place du Panthéon, fumant, causant et riant, et Lucien disait :

— Je suis certainement enchanté de rendre service à Daniel, c'est un bon et spirituel garçon qui n'a qu'un malheur et qu'un vice : son oncle le calicotier. Mais son affaire dérange furieusement les miennes. C'est ce soir le samedi de la princesse de L..., et l'on devait me présenter au ministre de la justice.

— Qu'est-ce que je dirai donc ? interrompit Henri. Il y a aujourd'hui première représentation aux Variétés et souper,



bouillote et bal chez Adeline, avec toutes sortes d'artistes, de choristes et de publicistes... des deux sexes.

— Somme toute, reprit Lucien sans paraître écouter Henri, le soufflet de Daniel est-il très authentique ? Il parle bien chaudement de cette petite qu'il n'a fait qu'entrevoir. S'il provoquait le frère pour piquer la sœur ? S'il ne tenait pas à vaincre Horace, mais Camille ? Dis donc, Henri, sommes-nous au juste des hérauts de guerre ou des messagers d'amour ? Sommes-nous des Thalybius ou des Pandarus ?

— Bon ! c'est là le cadet de mes soucis ! dit Henri. Sais-tu de quoi j'ai peur, moi ? D'une scène de famille, d'un drame bourgeois, d'une pleurnicherie à la Kotzebue. Nous soupçonnons déjà un père et une sœur, sans compter l'inconnu. Pourvu que nous n'ayons pas à dialoguer avec des mouchoirs ! S'il y a de l'humide je deviens très sec, d'abord ! J'ai en horreur particulière le genre sentimental, domestique et vertueux. La tragédie en prose me prend sur les nerfs ! l'attendrissement m'exaspère ! j'ai l'hydrophobie des larmes !

— Bah ! si l'on pleur, nous rirons ! Mais voici la rue, — quel Landernau ! et voici la maison, — le Marais est distancé... en arrière !

— Il convient peut-être à notre majesté d'ambassadeurs que nous jetions nos cigares ? dit Henri.

— Soit, mais de l'aplomb ! Maintenons notre supériorité. Ils sont bourgeois, soyons gentilshommes !

Les deux jeunes gens, animés certes des intentions les plus impertinentes, sonnèrent à la porte du rez-de-chaussée que le portier leur indiqua. En entendant accourir un pas léger, Henri dit à Lucien :

— C'est la ravissante cause du litige qui va elle-même nous recevoir. Attention !

Il y avait un sourire assez irrévérencieux sur leurs lèvres.

Ce fut en effet une toute charmante jeune fille, blonde, avec des yeux bruns, qui vint ouvrir la porte. Mais, à sa vue, les deux

railleurs, redevenus soudain sérieux, échangèrent un regard un peu inquiet. C'était presque une enfant, elle avait quinze ans à peine.

— Monsieur Natalis Aubry ? demanda Lucien.

— C'est ici, messieurs, dit la petite, qui parut interdite de la mine composée de ces inconnus.

Ils entrèrent dans une salle à manger donnant sur la cour. Un vieillard, tel que le leur avait dépeint Daniel, était là, debout, près de la croisée, une tasse noire à la main, en train de déjeûner d'une soupe au lait. Il posa sa tasse à moitié pleine sur le poêle de faïence, et salua les étrangers. Puis, d'une voix comme craintive et les yeux baissés, selon sa coutume :

— Messieurs, leur dit-il, prenez la peine de vous asseoir. — Mon fils Natalis est dans sa chambre, — au troisième ; — mais il va descendre tout de suite avec mon fils aîné. — Leur sœur était allée déjà les appeler pour le déjeûner.

Lucien et Henri s'inclinèrent et s'assirent sans répondre. Ils considéraient le vieillard et la jeune fille et songeaient, non sans quelque trouble :

— Décidément, c'est le père et c'est la sœur !

La sœur avait, sans bouger, les jolis frémissements de tête et les regards furtifs d'une petite biche surprise. Quant au père, il ne semblait pas moins timide là qu'à la Bibliothèque ; même chez lui, il avait l'air d'un étranger. Tête blanche et tête blonde, il fallait respecter ces deux enfants.

Après une minute ou deux de silence et d'embarras :

— Marie, dit doucement Léonard Aubry à sa fille, va prévenir Natalis que ces messieurs le demandent ; il pourrait tarder encore.

— Oh ! ce n'est pas la peine, mademoiselle !

— Si fait ! va.

La jeune fille se leva comme à regret et sortit lentement.

— Monsieur, reprit Henri assez gauchement, ne sachant que dire, — nous vous empêchons de déjeûner, que nous ne vous

gênions pas ! continuez, je vous en prie.

Léonard Aubry fit un geste de dénégation en respirant avec force, comme oppressé.

— Nous vous en prions, monsieur, répétait en même temps Lucien.

Léonard hésita encore, puis se ravisant, il prit sa tasse et se remit à manger.

— Il ne sait rien ! dit Lucien à l'oreille de Henri.

— Non, sa panade était trop chaude, voilà tout ! lui répondit tout bas Henri

Mais Lucien ne riait plus, et Henri lui-même se sut mauvais gré de sa plaisanterie forcée. Rien qu'en passant de l'air extérieur et du bruit de la rue, dans cette calme et paisible atmosphère de la famille, ils se sentaient déjà transformés.

La jeune fille reparut bientôt, précédant ses deux frères.

Natalis entra le premier. Vingt ans à peu près ; mince et de taille moyenne ; figure pâle et fine ; de beaux yeux bruns, souvent voilés, parfois traversés d'un vif éclair ; le front bien fait, mais trop délicat pour une pensée forte ; — en somme, l'apparence de beaucoup d'ardeur et de peu de vigueur : il semblait, non pas que la flamme brûlait en lui, mais plutôt qu'elle le brûlait.

Le frère aîné grisonnait et accusait au moins trente-six ans. Il avait, du vieux Léonard, la taille carrée, mais plus haute à la fois et plus lourde ; l'œil gris, mais moins net et moins profond ; la mine froide, mais moins intelligente et plus vulgaire. Sa longue redingote bleue, militairement boutonnée, avait le ruban rouge.

Les deux frères, après avoir salué les étrangers, allèrent embrasser leur père avec tendresse et respect.

— Messieurs, je suis à vos ordres, dit ensuite Natalis, et si vous voulez passer par ici ?

Il ouvrit la porte de la pièce voisine.

— Natalis, dit Léonard doucement, tu ne parleras pas trop haut : tu sais que ta mère est dans la chambre à côté, souffrante.

Hélas ! il y avait aussi une mère ! Henri, à ce sujet, avait eu

l'esprit bien délié tout à l'heure ; il eut le cœur un peu serré maintenant.

Une fois au salon, Lucien prit la parole :

— Monsieur, nous venons de la part de M. Daniel Olry...

— Je m'en doutais, messieurs ; mais souffrez, en ce cas, que j'aie appelé Pierre, mon frère aîné, un ancien soldat. Je lui ai promis qu'il m'assisterait au moins dans les préliminaires de cette affaire.

Lucien et Henri se consultèrent des yeux et acquiescèrent du geste.

Natalis entra dans la salle à manger, les laissant seuls dans le salon.

— Un frère ne doit pas être un témoin trop intraitable ! dit Lucien à Henri.

Ils en étaient à souhaiter que l'affaire pût s'arranger.

Henri regardait, pensif, une porte qui devait être celle de la chambre de la mère ; cette porte, fermée et muette, semblait lui dire beaucoup de choses. Pour Lucien, il examinait, dans une sorte de rêverie distraite, le salon, qui, parmi le goût quelconque de son arrangement bourgeois, signifiait, comme la précédente pièce, vertu, travail et simplicité. Ce salon avait deux croisées et une porte vitrée sur un petit jardin qui dépendait du logement. Les rideaux de damas de laine, les carreaux rouges, le meuble de velours d'Utrecht, l'armoire-bibliothèque d'acajou, le guéridon avec le service de porcelaine, la cheminée avec la pendule et les flambeaux d'albâtre sous verre ; — tout cela n'était à coup sûr ni d'un choix bien rare ni d'un luxe bien imposant. Pourquoi donc ce méprisant Lucien n'eut-il pas un seul instant la pensée d'en rire ? Le génie du lieu, les *êtres* de la maison le lui défendaient. Le recueillement silencieux de cette chambre lui communiquait peu à peu il ne savait quel respect attendri. Chacun de ces vilains meubles, chacun de ces lourds ornements représentait un effort, un sacrifice, une affection. L'empreinte humaine, les douces lueurs de l'amitié, la bonne chaleur de la vie en commun avaient

pénétré ces murailles sous leur laide tenture. Ne semble-t-il pas que les bois sacrés de l'antiquité et que les cathédrales du moyen-âge aient légué au sanctuaire moderne du foyer domestique quelque chose de leur droit d'asile, de leur vertu calmante et de leurs religieux mystères ?

Henri poussa le bras de Lucien en lui montrant trois ou quatre cadres de bois noir. L'un renfermait sous verre une croix de la Légion-d'Honneur donnée par l'empereur à Pierre Aubry après la bataille de Montmirail, et offerte par Pierre à son père. Au-dessous de deux ou trois copies vivement senties d'après le Corrège et le Giorgion, datées de 1829 et signées *Natalis Aubry*, – l'esquisse à la sanguine d'un hussard portait le nom du peintre épique de l'empire et cette ligne au crayon : *Donné à mon cher élève Natalis*.

— Nous aurions donc affaire à un artiste ? dit Lucien.

Les deux frères rentrèrent ensemble. Pierre commença par s'écrier d'une assez grosse voix :

— C'est donc vous, messieurs, qui venez de la part de ce... ?

Mais il n'acheva pas ; son frère, lui posant vivement la main sur le bras, lui montra d'un signe expressif la porte de la chambre à coucher. Pierre se mordit les lèvres et se tut.

— Pardon ! messieurs, dit alors à demi-voix Natalis ; mais je vous serais obligé de vouloir bien descendre avec nous au jardin ; le temps est doux, et nous causerions dehors plus à l'aise ; car vous savez que ma mère est là, tout près, un peu malade, et je crains aussi que mon père ne nous entende.

— Est-ce qu'il se douterait de quelque chose ? demanda Lucien.

— Mais il sait tout, répondit Natalis ; ma sœur, en accourant effrayée hier, a d'abord raconté en deux mots la scène à mon père et à mon frère, pour les envoyer près de moi.

Henri et Lucien se regardèrent tout saisis. Henri, en racontant dans la journée cette scène à Daniel, lui avouait qu'il avait eu froid dans le dos en pensant que ce père n'ignorait rien, et que

Lucien et lui l'avaient forcé de manger, et qu'il avait mangé devant eux.

— Je n'aurais jamais cru, disait-il, qu'une soupe au lait pût être si tragique !

On descendait au jardin par un double perron de six à huit marches, semblable à celui de la cour, mais orné d'un treillis de vigne. Il n'était pas bien grand ce jardin ! il était plus petit même que le champ d'Horace ; mais on le cultivait, on le soignait, nous allions dire on l'aimait tant ! Il y avait à coup sûr quelque chose de touchant à calculer tout ce qu'il avait fallu de privations et de peines à cette famille, évidemment d'une médiocre fortune, pour se donner le luxe modeste de ces quelques arbres et de ces quelques fleurs, pour acheter ce peu d'air pur, nécessaire peut-être à la santé des enfants, pour compléter enfin son petit monde domestique avec ce coin de nature et de ciel.

Au bas du perron, dans un rond bordé de buis, il y avait un banc de bois et des chaises rustiques ; c'est là que les quatre interlocuteurs s'installèrent. Le grand frère, tout bouillonnant, voulait de nouveau prendre la parole ; mais Natalis l'arrêta :

— Écoutons, avant tout, ces messieurs, Pierre.

Alors Henri commença :

— Notre camarade Daniel Olry vous prie, monsieur, de vouloir bien nous désigner deux de vos amis, avec lesquels nous aurions à nous entendre, au sujet du fâcheux conflit qui a eu lieu entre vous hier soir.

— Je vous ai déjà dit, je crois, messieurs, qu'un de ces amis serait, si vous le voulez bien, mon frère ici présent.

Pierre, tout hors de lui, l'interrompit, et se levant :

— Non, je ne veux pas être ton témoin, Natalis ; je suis plus, je suis l'aîné de la famille : l'affaire me regarde, messieurs.

— Vous vous méprenez, monsieur, dit Lucien. M. Daniel Olry, au nom duquel nous venons ici, n'a pas l'honneur de vous connaître ; il ne connaît que son offenseur.

— Mais !... s'écria encore Pierre.

— Mais tu te méprends, en effet, mon frère, interrompit à son tour Natalis avec quelque vivacité. Quelle opinion donnes-tu de moi ? Suis-je un enfant ? Faudra-t-il donc que je m'adresse à un autre qu'à toi ? Ne me blesse pas davantage, je te prie !

Pierre serra les poings et les lèvres, mais il fit un geste de résignation et ne répliqua rien.

Natalis alors se retourna vers Lucien :

— Quant à me croire ou à m'appeler l'offenseur, monsieur, assurément, vous n'y pensez pas. Comment ! ma jeune sœur — une enfant, vous l'avez vue ! — jette hier sur ses épaules la mante de ma mère, et court jusqu'au bout de la rue, — seule, il est vrai, contre l'habitude, — acheter une herbe pour sa mère malade, et, dans ce chemin de cinq minutes, à notre porte, au grand jour encore, un passant l'accoste, la poursuit, la harcèle, lui adresse je ne sais quels propos odieux, et quand moi je sors par hasard, que la chère petite se réfugie dans mes bras, que je me trouve face à face avec l'insolent et que tout mon sang saute à mon cœur, je suis l'offenseur parce que je châtie cette audace ? Allons ! faites donc accroire cela à quiconque est père ou frère ! Si, maintenant, monsieur votre ami n'est pas content de la leçon et qu'il en souhaite une seconde, je suis prêt à la lui donner, et c'est un droit que je n'entends céder à personne. Oui, pardieu ! nous nous battons tant qu'il lui plaira ! Et quelle que soit l'issue, de deux choses l'une : ou il sera meurtrier, ou il sera puni. Si le sort est juste, il sera puni ! mais, quoi qu'il arrive, monsieur, il n'aura jamais pu se dire l'offensé.

Natalis s'exprima ainsi d'un ton plus provoquant qu'il n'eût peut-être fallu. À vingt ans, on se croit obligé, par dignité, de surfaire son courage, et par timidité, d'enfler sa fierté. Pour se tenir droit, on se tient raide.

Lucien, de son côté, retrouva quelque chose de ses airs britanniques pour relever le défi.

— Nous avouerons, monsieur, dit-il, que la première offense est venue de la part de notre ami ; mais, sa méprise reconnue,

nous sommes convaincus qu'il s'en fût excusé auprès de mademoiselle votre sœur et de vous-même, de façon à vous satisfaire l'un et l'autre. C'est pourquoi j'ai appelé l'offenseur celui qui a rendu l'offense à peu près irréparable. Jusque-là, jusqu'à votre mouvement de vivacité, monsieur, rien n'était grave encore. Daniel avait pu être étourdi, mais il n'avait pas été grossier. Au surplus, ce n'est pas avec M. Natalis Aubry que nous avons à suivre ce différend, c'est avec ses amis, et nous attendons seulement de lui qu'il veuille bien nous indiquer l'heure et le lieu où nous pourrons les rencontrer.

Le débat s'animait et s'aggravait ; ils s'étaient levés tous les quatre ; Natalis allait encore sans doute riposter vivement, quand Pierre, qui était tourné vers la maison, lui fit de la main un signe et lui montra de la tête la croisée du salon.

Une main tremblante avait tiré lentement le rideau de mousseline de la fenêtre, et la ravissante tête de la petite sœur, avec ses beaux yeux encore agrandis par l'inquiétude, était venue furtivement s'encadrer à la vitre. Natalis se retourna, mais le rideau était retombé avant même qu'avec un geste impatient, il se fût écrié :

— Ah ! Marie !

N'importe ! la gracieuse apparition avait suffi pour rappeler Natalis à la raison et à la douceur, et pour ramener Henri et Lucien sous ce charme étrange qu'ils subissaient depuis qu'ils étaient entrés, comme si cette maison eût été enchantée.

— Ces messieurs, Pierre, demandent une conférence avec mes témoins, dit, plus simplement alors, Natalis plus calme. Mais qui donc allons-nous prendre, nous, pour second témoin ?

— Eh ! Giboureau ! répondit Pierre, sans hésiter.

— Va pour M. Giboureau ! Au fait, il corrigera ce que ta fraternité pourrait avoir de trop facile. Mais comment l'avertir ?

— Je ne peux pas m'en charger ; il va être neuf heures, il faut que j'aille tout droit et vite à mon bureau.

— Ne pourriez-vous, pour aujourd'hui, vous en dispenser ?



demanda témérement Lucien.

— Oh ! non, monsieur, répondit Pierre en le regardant avec surprise. Depuis onze ans que je suis employé à l'administration des Hospices, je n'ai pas manqué un seul jour, pas un seul ! à mon pupitre.

— Mais, vous, monsieur, vous êtes libre ? dit Henri à Natalis.

— Mon Dieu ! non, pas aujourd'hui, répondit Natalis préoccupé.

— Je crois bien ! s'écria Pierre.

Lucien et Henri commençaient à trouver ces fins de non-recevoir assez bizarres. Natalis s'aperçut tout de suite de leur surprise et de sa distraction.

— Oh ! messieurs, excusez-moi, reprit-il, et ne vous figurez pas, je vous prie, que nous traitons ceci trop légèrement ; le contraire serait plutôt la vérité ! ajouta-t-il, non sans grâce. Mais c'est qu'en réalité, ce jour est pour moi le jour aux événements. Ma vie d'écolier a été jusqu'à présent si simple et si unie, et tout à coup elle se jette dans ces complications dramatiques !... Voici, en deux mots, le fait : je travaille la peinture, j'ai concouru pour le grand prix, la décision des juges doit être connue aujourd'hui même, et j'ai à aller attendre l'issue de la séance à l'Institut. Ce n'est rien, mais ce rien-là, pour moi, est quelque chose.

— Et mon frère ne vous dit pas, messieurs, reprit Pierre orgueilleusement, qu'il est à peu près sûr d'avoir le prix, le prix de Rome ! Son maître l'affirme, et ses camarades en conviennent. Ma mère est malade d'inquiétude, mais moi je suis tranquille.

— Fat ! dit Natalis.

— Nous comprenons, repartit Henri, que cette attente occupe toute votre pensée...

— Mais elle ne doit pas vous détourner de la vôtre, se hâta de répondre Natalis avec un sourire un peu triste. Avant d'aller à l'Institut, Pierre, je passerai moi-même au magasin de M. Giboureau, il te prendra à quatre heures à ton bureau, et vous rejoindrez ensemble ces messieurs.

— Alors, objecta Pierre, je serai en retard à l'heure du dîner, et cela paraîtra bien étonnant aujourd'hui, jour de grande nouvelle, jour où l'on a invité ma tante Laperlier et ma cousine Marthe qui viennent tout exprès de Châtenay.

— Allons, bon ! pensa Lucien, il n'y manquait plus qu'une cousine !

— Encore une fois, pardon, messieurs ! dit Natalis, mais la vie de famille s'arrange malaisément de ces sortes d'affaires, et je voudrais pourtant bien laisser croire à mon père et à ma sœur que tout est terminé.

— Oh ! nous nous y prêterons de grand cœur, dit Lucien. Tenez, monsieur, vous vous levez sans doute de bonne heure, et il est probable que Henri et moi nous ne nous coucherons pas. Voulez-vous être chez moi, rue de Tournon, 12, demain dimanche, à six heures ?

— À merveille ! répondit Pierre. Demain à six heures ; c'est convenu.

Henri et Lucien se levèrent, ravis d'en être quittes au moins pour le moment. Cependant, ils avaient encore à traverser, à la sortie, la salle à manger, entre le père et la sœur, et ils tremblaient à l'idée que la mère pouvait s'y trouver aussi. En ne la voyant pas ils respirèrent. Mais Léonard Aubry était là, debout, son chapeau sur la tête, tout prêt à partir et ne partant pas. À leur passage, le vieillard découvrit sans rien dire ses cheveux blancs. Henri, troublé, se heurta à la table en lui rendant son salut, tandis que Lucien s'embarrassait dans une chaise pour répondre à la révérence inexpérimentée de Marie.

Daniel, qui les avait vu partir si bavards et si légers dans la fumée de leurs cigares, les vit revenir taciturnes et graves sous le poids de leurs pensées. C'est ainsi qu'au temps de la moisson ou de la vendange, la troupe des paysannes qui s'en est allée, le matin, chantant et courant, les mains vides, rentre le soir d'un pas lent et en silence, car il faut porter alors les paniers pleins ou les gerbes.

#### IV

### Comment les mères entendent ce qu'on ne dit pas

Que les poètes méditent et célèbrent le soleil, il y aurait peut-être à faire en humble prose l'éloge de l'ombre. Nous ne parlons pas, bien entendu, des ténèbres noires et de la nuit fermée ; mais de l'ombre lumineuse et pénétrable, de l'ombre claire et chaude que regarde Rembrandt et d'où regarde Molière. D'abord, c'est de l'ombre qu'on voit le mieux le jour. Et puis, l'ombre bien-faisante et consolante, l'ombre, repos des yeux et calmant des cœurs, a certainement une âme, et prête cette âme aux choses. Oui, les choses, – qui ont leurs larmes, – ont aussi leur pudeur, et, muettes et immobiles au grand jour, n'osent s'animer et parler que dans l'ombre. Dans l'ombre, pour peu qu'un rayon y flotte ou qu'un reflet y tremble, les meubles vivent, les tableaux remuent, la tenture s'égaie. Au soleil, il y a, ce semble, plus de Dieu, mais dans l'ombre, il y a plus de l'homme. Les actions éclatent plutôt au soleil, mais les sentiments se plaisent mieux dans l'ombre. Le soleil allume les couleurs, mais l'ombre distille les parfums. Écoutez ! le soleil est plus beau, mais l'ombre est meilleure ! J'aime l'ombre.

Ainsi, la chambre de madame Aubry avait beau être bien simple, l'ombre magique y répandait son charme et sa douceur. L'ombre intelligente y donnait du caractère et de l'harmonie aux vieux meubles usés, à la boiserie brune, aux tons roux des rideaux tombants de l'alcôve, aux fauteuils recouverts de housses grises. Cette chambre, qui, muette et close, avait produit de loin sur Henri et Lucien l'impression d'un sanctuaire, l'ombre religieuse en faisait réellement le tabernacle de cette famille, l'autel de ce foyer, cher au père et à la mère, parce qu'ils y avaient vu naître et grandir en grâce et en joie leurs enfants, vénérable aux enfants parce qu'ils y avaient vu vivre dans l'union et la ten-

dresse leur père et leur mère.

Dans cette chambre, ce même jour, vers trois heures, – aux deux coins de la cheminée, et devant un feu modéré, qui, à mi-côte d'une colline de cendres, faisait en même temps bouilloter une marmite et ronronner une chatte, – madame Aubry et madame Laperlier à droite, Marie et Marthe à gauche, assises et causant séparément, attendaient.

Madame Natalie-Marthe Laperlier, née Raymond, veuve d'un frère de madame Aubry, et Marthe, sa nièce et filleule, étaient cette tante et cette cousine dont Pierre avait parlé le matin, et qui étaient venues de Châtenay, près Sceaux, pour connaître le sort du candidat au prix de Rome. Madame Laperlier était aussi la marraine de Natalis.

Madame Aubry, figure blanche, grasse, agréable encore sous son bonnet à larges coques, avait l'air doux et paisible, la parole rare et lente, la mise modeste et propre. Elle tricotait des bas, et, de temps en temps, posait son ouvrage sur ses genoux pour écumer le pot-au-feu d'une main habile. Madame Laperlier, nez pointu, lèvres minces, grande, sèche, fière d'une toilette cossue, parlait avec assurance et abondance, et portait haut sa tête, aux yeux en saillie et au teint couperosé. Elles représentaient bien l'une et l'autre la mère et la tante.

De même, entre Marthe et Marie, gentiment pelotonnées dans un étroit canapé, à l'autre coin de la cheminée, il y avait toute la différence de la nièce délaissée et morigénée à la fille cultivée et choyée.

Marie, vive et rose, bien qu'elle eût évidemment pleuré le matin, gardait néanmoins, lueurs visibles sous ces nuages, l'enjouement épanoui, la grâce spirituelle, le regard confiant, les mouvements de cou prompts et mutins. Au fond de son babil, moitié précieux, moitié naïf, jolie pédanterie de la quinzième année, se retrouvaient, un peu pêle-mêle, les principes religieux de sa mère, les paradoxes fous de Natalis et les lectures toujours pures, mais assez fortes parfois, qu'autorisait son père, et qui

fermentaient dans cette petite tête innocente et romanesque comme un vin trop généreux. Elle apparaissait en tout la libre et heureuse enfant d'une famille aimante et unie.

Au contraire, dans la pâleur du charmant visage un peu allongé de Marthe, dans la langueur de ses grands yeux bruns étonnés, dans la timidité de son sourire plus jeune encore par le non-user que par l'âge, dans l'embarras ignorant et un peu sauvagement de ses manières, enfin, dans la mélancolie virginale de toute sa personne délicate et ployée, on devinait l'orpheline, la pupille, la protégée. Père, mère, frères, appelaient l'une : Marie ! Sa tante et bienfaitrice disait à l'autre : Mademoiselle !

Les deux petites, serrées l'une contre l'autre, – les cheveux blonds de Marie touchant les cheveux châains de Marthe, – échangeaient à voix basse, avec beaucoup d'animation, les menues confidences de ce paradis terrestre qu'elles habitent toutes... jusqu'à ce que l'homme les en chasse, par représailles de la pomme sans doute.

Madame Aubry était au contraire distraite et préoccupée. Elle ignorait pourtant la querelle de la veille et ses suites. Mais Natalis était allé à l'Institut pour savoir s'il avait le prix. Natalis ne revenait pas, et les mères, dans le moindre incident de la vie de leurs enfants, mettent toujours leur cœur tout entier.

Par bonheur, madame Laperlier se résignait volontiers à entretenir seule la conversation à force de questions, de réponses et de commérages vides.

— Ma chère Brigitte, vous avez beau dire, répétait-elle pour la troisième fois, il faut que vous veniez tous demain à Châtenay dîner et passer la journée avec moi. Les années précédentes, vous me donniez des cinq et six dimanches par saison ; voilà tout à l'heure l'hiver, et je n'ai eu le plaisir de vous recevoir encore qu'une fois cette année. Je sais bien que les travaux de Natalis en sont la cause, et je ne vous en fais pas reproche. Mais, enfin, aujourd'hui tout sera décidé, il aura le prix ou il ne l'aura pas, on n'y pourra plus rien. Eh bien ! s'il l'a, vous viendrez pour le

fêter ; s'il ne l'a pas, vous viendrez pour vous distraire. Mais vous avez réellement besoin, ma chère, de respirer un peu l'air de la campagne ; vous êtes jaune comme un coing ! Vous vous tournez le sang, vous ne dormez pas, vous ne mangez pas. À quoi tout cela vous avance-t-il ? Voyons, c'est dit, dans tous les cas je vous attends tous de bonne heure à Châtenay ?

Madame Aubry ne répondant pas, madame Laperlier posa la main sur la main de sa belle-sœur et fut obligée de reprendre :

— Je compte sur vous demain, dans tous les cas.

— Oui, certainement, si tout arrive comme nous l'espérons. Autrement...

— Eh bien, autrement ? quoi ? qu'est-ce que cela ferait ? Il faut pourtant se faire une raison, madame Aubry ! Si par hasard mon filleul ne réussit pas cette année, il réussira l'an qui vient. Vous le garderez plus longtemps avec vous, la peine n'est pas si grande ! Car, enfin, s'il a le prix, il vous quitte, quoique ce ne soit pas, dit-on, l'idée de son père. Le voilà pendant cinq ans absent, heureux ou malheureux, à des centaines de lieues de vous. Avez-vous aussi songé à cela, ma chère ?

— Je ne l'aime pas pour moi, je l'aime pour lui. — Trois heures et demie !

— Ah ! pour lui le sort est beau, c'est vrai. Il a la gloire ; on le couronne en pleine Académie française ; les feuilles publiques impriment son nom ; il va en Italie, à Rome ; le gouvernement l'entretient de tout pendant cinq ans ; enfin, il n'a plus qu'à vouloir pour faire fortune. C'est un joli rêve, je ne dis pas non !

— Il a tant travaillé, madame Laperlier ! Je l'ai vu, six semaines durant, si pâle et les mains si brûlantes ! — Mon Dieu ! comme c'est long une minute !

— Oh ! je parie, chère femme, que vous étiez plus malade qui lui ! Ah ! les mères ! Si j'avais eu des enfants, moi, j'aurais trop souffert. Encore, votre frère Urbain m'en a, en mourant, laissé une sur les bras que je peux bien dire la mienne. — Bavardez encore plus haut, mademoiselle Marthe ! on ne s'entendra plus

parler tout à l'heure.

Marthe rougit à la dure apostrophe ; mais Marie lui dit un mot à l'oreille, et, se levant, demanda à madame Laperlier et à sa mère à emmener Marthe dans sa chambre.

— Je laisserai la porte du salon ouverte, dit-elle, et si l'on sonne, je courrai tout aussi vite.

— Va, chère enfant, dit madame Aubry, mais fais bien attention ! car j'ai beau guetter dans la cour, on ne voit pas d'ici la porte cochère.

— Allez, mademoiselle, puisqu'on vous le permet, crut devoir ajouter spécialement pour sa nièce madame Laperlier.

La chambrette de Marie donnait sur le jardin, à côté du salon. Il n'y avait pas de quoi s'y perdre, et le luxe du mobilier n'éblouissait pas les yeux. Quand la couchette, le prie-Dieu, la table à ouvrage, l'étagère-bibliothèque et deux chaises de paille avaient pris leur place, il n'en restait plus guère pour la reine du lieu. Mais ce diminutif de ménage était tenu avec un ordre qui montrait bien, certes, qu'on n'entraît pas chez une enfant. Chaque chose brillait à sa place : boîtes, livres, métier, les ouvrages à l'aiguille commencés, le pot de roses fraîches, la cage où chantait un bouvreuil, tout cela était net, gentil et pur comme la coque d'une chrysalide.

— Que vous avez de jolis nids, toi et ton oiseau ! dit Marthe. Et des livres ! Moi qui n'ai jamais lu que dans mon Paroissien ! Tu es bien heureuse !

— Heureuse ? joliment ! s'écria Marie tout éplorée. — Ma chère minette, tu me disais tout à l'heure : Pourquoi ne ris-tu pas ! pourquoi as-tu les yeux rouges ? — Et devant maman, je n'osais pas te répondre, même tout bas. Pauvre mère ! elle a une inquiétude terrible ; mais moi, ma biche, j'en ai deux. Écoute : tu es bonne et raisonnable, tu vas me conseiller. — Marthe, je ne me demande pas seulement si notre Natalis aimé aura le prix aujourd'hui, je me demande s'il ne sera pas tué demain.

— Tué ! s'écria Marthe, qui tressaillit.

— Oui, tué, tué en duel, et à cause de moi, par suite de ma sottise et de ma poltronnerie !

Elle raconta tout ce qui s'était passé, la poursuite de Daniel, la scène du soufflet et la visite que Natalis avait reçue, le matin même, de deux étrangers polis et sérieux.

— Justement, l'affaire s'est peut-être arrangée ? reprit Marthe.

— Oui, Natalis, après avoir reconduit ces jeunes gens, nous a bien juré que tout était fini. Là-dessus, père est sorti avec Pierre, sans doute pour le confesser. Moi, j'ai cru d'abord à la parole de Natalis ; je sautais, je battais des mains, j'étais bien contente. Un mot m'a rendu toutes mes angoisses. Natalis a dit à maman : « Avant d'aller à l'Institut, je pousserai jusque chez M. Giboureau, cela fait plaisir à Pierre, – et je le prierai probablement à dîner pour qu'il puisse savoir aussi le résultat du concours. » Quelle invraisemblance ! Mère, elle-même, qui ne savait rien, a paru étonnée.

— M. Giboureau, demanda Marthe, n'est-il donc pas l'ami de M. Pierre ?

— Oui, mais pas le nôtre. Pierre s'est engoué, à l'armée, de cet assommant personnage, qui était son brigadier, je crois. Bon Pierre ! il est si faible malgré sa force ! – Mais M. Giboureau nous fait l'honneur de nous jalouser et de nous détester, Natalis et moi.

— Pourquoi donc !

— Eh ! pour rien. Cet homme-là est mauvais gratis ! Et même, depuis quelque temps, sa manière de me haïr, moi, c'est d'avoir l'air de m'aimer. Ma parole ! je crois, ma mignonne, qu'il voudrait me faire la cour ! C'est épouvantable ! Note qu'il est veuf et marchand d'huiles rue de la Verrerie !

— Sois donc sérieuse une minute, folle ! Est-ce vraiment impossible, voyons, que Natalis ait eu l'idée d'inviter ce M. Giboureau ?

— Impossible ! je te dis. – En sa qualité d'ancien militaire,



ils l'auront pris dans cette querelle pour conseil, pour témoin, est-ce que je sais ? Le choix est heureux ! Aussi j'ai emmené Natalis à part, et, de nouveau, je l'ai supplié en pleurant de ne pas exposer sa vie, de ne pas nous causer à tous, et surtout à moi, ce chagrin mortel.

— Mauvais moyen, ma pauvre chérie ! dit Marthe. Moi, je n'aurais pas pleuré ; j'aurais dit à mon frère que j'avais un aveu à lui faire, un tort à réparer ; qu'il y avait eu beaucoup de ma faute dans le malentendu d'hier ; que je n'avais pas pu m'empêcher de rire aux discours singuliers de ce monsieur ; que cela l'avait certainement enhardi, et qu'ainsi Natalis avait été trop vif et réellement injuste dans son mouvement de colère.

— Mais, dis donc, c'est que ce n'est pas tout à fait vrai cela !

— Sans doute, mais par là, tu obligeais ton frère à se montrer moins exigeant, tu désarmais sa fierté, tandis que tu l'as excitée. Qu'est-ce qu'il a répondu à tes prières et à tes larmes ? J'en suis sûre, il n'a cherché qu'à te tranquilliser en riant et qu'à te persuader encore que l'affaire était arrangée ou s'arrangerait ?

— Tu as raison ! dit Marie frappée. Mais voyez donc cette vieille Sagesse ! Enfin, tu n'as que seize ans et j'en ai près de quinze, et tu n'as pas de frère, toi !

— C'est peut-être pour cela, Marie. Toi, tu sens comme on t'aime ; moi, je sens comme j'aimerais.

Le bruit de la sonnette les interrompit, Marie courut ouvrir. C'était Léonard revenant de sa Bibliothèque.

— Natalis n'est pas encore rentré, cher père ! lui dit Marie en l'embrassant.

— Oh ! je m'en doute bien ! répondit le père comme absorbé par une préoccupation plus grave.

Marthe vint apporter aussi son front à ses lèvres, et toutes deux le conduisirent à la chambre à coucher.

— C'est notre père, maman ! cria Marie.

Léonard fit un salut cordial à madame Laperlier, donna à sa femme l'affectueux et respectueux baiser qui, depuis quarante

ans, ne lui avait pas manqué un seul jour, et alla s'asseoir dans un coin, silencieux et réservé comme d'ordinaire.

La sonnette tinta de nouveau. Mais Marie n'introduisit encore que Pierre et M. Giboureau.

L'ex-brigadier remplissait, on peut le dire, de sa solennelle présence les endroits où il se trouvait. Il vint s'incliner préten-tieusement devant « ces dames, » puis, tout en se mirant de côté dans la glace de la cheminée, il s'engagea avec Léonard, qui n'écoutait guère, dans des phrases infinies :

— J'ai l'honneur de présenter mes humbles respects à M. Aubry, et je le prie d'excuser l'indiscrétion de ma présence. Il faut uniquement l'attribuer aux instances de M. Natalis, qui, en me faisant part tantôt de la grande affaire dont votre estimable famille se préoccupe, m'a contraint, en quelque sorte, à venir ce soir en connaître l'issue, — issue favorable, j'ose le prédire ! et qui vous permettra bientôt d'entendre proclamer à l'Institut de France, comme digne du grand prix, ce fils chéri, artiste si jeune encore et si distingué déjà.

On voit d'ici ce Giboureau-là ! pédant à chevrons, guerrier et chansonnier, littérateur et vainqueur. Il a le front bas, les lèvres serrées, les paupières rouges, la taille haute et l'esprit petit, les épaules développées et l'âme étroite. Il porte la tête en arrière, parle en l'air et se dandine magistralement sur des pieds larges. Passons.

Madame Aubry, qui n'avait qu'une petite servante, fut obligée, au milieu de ce vide occupé de l'âme qui constitue l'attente, d'aller veiller aux apprêts du dîner. Marthe et Marie mirent le couvert. Pierre, quand il n'était pas vu, guignait surnoisement la jolie Marthe. M. Giboureau, de son côté, faisait la paon devant Marie, qu'il appelait : « Ma toute jeune belle ! » et qui se moquait amplement de lui. Mais il avait trop bonne opinion de son mérite pour jamais s'en apercevoir. Quant à Léonard, il feignait poliment d'écouter madame Laperlier.

On atteignit ainsi cinq heures et demie. Mais alors, madame

Aubry, qui rentra, ne dissimula plus son inquiétude. Tout était prêt pour le dîner, et Natalis était évidemment en retard. On attendit encore, en silence maintenant. M. Giboureau et madame Laperlier continuaient seuls la conversation, si toutefois deux monologues ont jamais fait un dialogue. Mais, tout à coup, la mère les interrompit, s'écriant :

— C'est son pas !

Quelqu'un, en effet, s'arrêtait à la porte, et la sonnette retentit. Marie s'élança, et, cette fois, ouvrit à Natalis.

— Eh bien ? demanda-t-elle, eh bien ?

Natalis ne répondit pas, il entoura d'un bras sa sœur et l'entraîna ainsi avec lui dans la salle à manger jusqu'au seuil de la chambre de sa mère. Là, il s'arrêta un moment, regarda tous ces regards ardemment fixés sur lui, hésita une minute, puis alla vers son père et se jeta à son cou.

— Il a le prix ! s'écria Brigitte.

— Mais il n'a rien dit encore, reprit madame Laperlier.

— Ah ! s'il ne l'avait pas, dit la mère, c'est à moi qu'il serait venu !

— Et si je ne l'avais pas, tu ne pleureras pas, toi, bonne mère ! s'écria Natalis en embrassant, à son tour, sa mère avec effusion.

Donc, il l'avait ! Ce fut alors à qui posséderait le triomphateur. Marie se pendait à son cou ; Pierre lui serrait une main ; madame Laperlier lui tenait l'autre ; M. Giboureau lui offrait « ses très vives et très sincères félicitations. »

— Et Marthe ! Il faut aussi, Natalis, que tu embrasses Marthe, tant pis ! s'écria la folle Marie. Elle m'a dit qu'elle avait tant prié pour ta réussite ! car, sachez-le bien, monsieur, c'est peut-être un peu à votre talent, mais c'est beaucoup à nos prières que vous devez ce prix-là !

Marthe, rougissante, avait beau pousser du coude cette Marie qui, enfant encore, était réellement parfois une amie bien compromettante pour elle, jeune fille déjà, — Marie allait toujours.

— Vraiment, Marthe, vous avez prié aussi pour moi ? lui dit Natalis en souriant. (Marthe n'aima pas ce sourire).

— Avec la permission de ma marraine, ajouta-t-il, voulez-vous que je vous embrasse ?

Plus rose qu'une rose de mai, Marthe se laissa embrasser, et fut si charmante d'embarras, de pudeur et de grâce, que Natalis, la regardant, cessa de sourire.

On se mit à table. Brigitte, le cœur débordant de joie, fut étonnée d'une sorte de froideur et de contrainte qui paraissait gêner ses convives. Elle en exprima sa surprise.

— Écoutez donc, il faut avoir le temps de se faire à son bonheur ! dit madame Laperlier ; on sera mieux en train demain à Châtenay ; car, il n'y a plus de raison qui vaille, je vous attends tous de bonne heure, M. Giboureau compris ; vous partirez après la messe, Brigitte.

— C'est que ma mère est encore souffrante ! essaya de dire Natalis.

— Ai-je été souffrante, mon enfant ? Si je l'ai été, tu m'as guérie.

— Mais moi, reprit Pierre, il se peut que demain une affaire me retienne.

— Comment ! quelle affaire donc ?

Léonard vit ses fils embarrassés, la mère alarmée déjà, et Marie, dont les yeux disaient clairement à Marthe : Vois-tu !

Alors, avec cette fermeté qui semblait à la fois lui coûter et lui être naturelle :

— Nous acceptons votre invitation, chère madame Laperlier, dit-il. Nous partirons d'ici demain, à dix heures. Si Pierre a quelque course à faire, depuis six heures du matin il aura le temps. Moi-même, pendant que la mère et Marie seront à l'église, je dois et je veux avoir avec Natalis, au moment où sa vie va changer peut-être, un entretien sérieux. Mais tout cela ne nous empêchera pas d'être à Châtenay vers midi, soyez tranquille !

Cette décision nette coupa court à tous les doutes. Et cepen-

dant la fin du repas resta encore un peu triste. Au dessert, quand Brigitte proposa « la santé du lauréat, » les verres se choquèrent en silence.

— Mais qu'est-ce qu'il y a donc ? Il y a quelque chose ! s'écria la mère.

— Eh ! ma tante le disait tantôt, reprit Marie, Natalis va sans doute nous quitter sous peu, et ce n'est pas bien réjouissant, cette idée-là !

— Qui sait s'il partira ? son père ne s'en soucie pas beaucoup. C'est de cela que tu veux lui parler demain, n'est-ce pas vrai, Léonard ?

— Oui, c'est aussi de cela, chère Brigitte. Tu ne penses, toi, qu'au succès de ton fils. Mais, vois-tu, le bonheur même est grave et fait peser à la vie tout son poids. J'ai à causer avec Natalis. Tu sais, il nous lisait, l'autre soir, dans un conte d'Orient, l'histoire d'un vieillard qui élève un enfant dans la solitude et l'obscurité, et qui, le jour où son disciple atteint sa vingtième année, lui découvre tout à coup qu'il est un roi puissant. Je me suis dit : Moi aussi, pauvre bonhomme, j'aurai, un de ces jours, à faire ou du moins à confier à mon fils une révélation pareille.

Natalis regarda son père avec surprise.

— Tiens, Natalis ! est-ce que tu serais prince ou millionnaire ? dit étourdiment Marie.

— Plus que cela ! il est bien plus que cela ! repartit Léonard avec son beau et calme sourire.

## Deux mots pour soixante siècles

Le lendemain, Pierre descendit, au petit jour, de sa chambre, et trouva son père debout et prêt. Ils échangèrent à voix basse quelques mots rapides.

— Cher père, Giboureau m'attend sur la place de l'Estrapade ; je pars.

— Va, Pierre, et souviens-toi de ce que je t'ai dit. Je blâme ce duel, je blâme toute espèce de duel. Ainsi qu'il arrive presque toujours, Natalis a tort et raison à la fois. Pourtant, c'est sa première affaire, et il faut regarder à son honneur en même temps qu'à sa vie.

— Sois tranquille, père ! ce duel n'aura pas lieu. Giboureau assure qu'avec de la fermeté on fera reculer les autres, et, s'il ne réussissait pas, j'ai un moyen. Seulement, je crains que Natalis ne se montre trop susceptible et trop récalcitrant.

— Je vais lui parler. Je suis censé ignorer toute l'affaire, l'usage et la raison l'ordonnent. Mais j'espère donner à penser à Natalis. Ah ! qu'il sache qu'on n'est pas responsable impunément de la mort de son semblable !...

— Dans tous les cas, père, nous aurons encore la journée devant nous. Il est entendu que je fais remettre la rencontre à demain.

— C'est cela ! Et puis, écoute, Pierre : quand tu rentreras, Natalis, ta mère et Marie seront là sans doute ; je voudrais cependant bien connaître tout de suite l'issue. Si tout va bien, Pierre, tu viendras aussitôt me rejoindre au jardin, où je serai avec Natalis. Si, au contraire, les nouvelles ne sont pas bonnes, reste dans la maison. Mais ta mère te retiendra peut-être auprès d'elle ? Voyons, s'il y a lieu d'espérer, tu me diras : « Je crois que nous aurons beau temps pour notre partie. » Tu entends ? Va main-

tenant, cher fils, va, mon cœur te suit.

Il lui serra la main d'une chaude étreinte, et Pierre sortit.

Léonard resta un moment seul, pensif, assis le front dans ses mains. Mais presque aussitôt madame Aubry et Marie entrèrent tout habillées et prêtes à partir pour le Val-de-Grâce, où elles entendaient la première messe tous les dimanches.

La mère était encore radieuse et Marie toujours troublée. Natalis descendit à temps pour les embrasser.

Quand elles les eurent laissés seuls :

— Allons faire un tour de jardin, dit Léonard.

— Allons, cher père.

Natalis n'avait pas prêté aux sérieuses paroles dite la veille par le vieillard l'attention qu'elles méritaient. On peut affirmer que le fils ignorait le père. La génération à laquelle il appartenait ne regardait guère en dehors d'elle-même. Toute fière de souffrir de ce qu'on appelait alors le mal du siècle : passion sans amour, désir sans volonté, inquiétude sans but, — elle avait au plus haut degré l'infatuation de sa faiblesse et jugeait très superficiellement, du haut de son spiritualisme rêveur, les robustes générations militantes qui avaient fécondé de leur sueur et de leur sang la moisson de ses idées. Natalis reconnaissait et vénérail dans son père la loyauté, la bonhomie, la moralité sereine ; mais il s'en tenait là, et l'habitude de la vie commune avait d'avance émoussé pour lui l'impression étrange qui, à l'aspect de Léonard, avait saisi Daniel.

Il attendait donc sans grande impatience le mot de cet entretien demandé par son père.

Pendant une minute, ils marchèrent côte à côte en silence dans l'allée circulaire bordée de buis qui était la grande route du jardin. Enfin, Léonard, par un mouvement familier, passa son bras sous le bras de son fils.

— Natalis ! lui dit-il, — et sa voix était tremblante, — cher Natalis ! avant tout, je veux te remercier et te bénir. Hier, je n'ai pas pu t'exprimer combien je suis heureux de ton succès. Ce

n'est pas pour la gloriole ou pour le résultat matériel. Mais je vois là dedans ton émancipation morale. Il y a des années que j'attends cette heure. D'apprenti, tu passes ouvrier. Ô mon enfant, te voilà un homme.

Ce vieillard qui paraissait si austère s'arrêta, prit son fils par le cou et lui baisa le front et les cheveux à plusieurs reprises. Deux larmes coulaient le long de ses joues.

Natalis ne se sentait pas moins touché ; il était en même temps un peu surpris...

— Tu t'étonnes, Natalis ? Tu ne connaissais qu'à demi ton père. Je ne parle pas beaucoup. Depuis longtemps notre dernier mot est dit à nous autres vieux de la prise de la Bastille. Mais tu peux aujourd'hui m'entendre, me comprendre. Te voilà majeur par le travail, affranchi par le talent. Je dois maintenant te rendre mes comptes.

— Tes comptes, cher père ?

— Oh ! il n'est pas question d'argent. J'ai travaillé avec courage et persévérance pour pouvoir vous donner l'éducation et vous assurer le pain. J'ai de côté chez un banquier quelques billets de mille francs pour notre vieillesse, à ta mère et à moi, ou pour vos besoins imprévus, à vous. Mais en fait de fortune, je n'ai rien ambitionné au-delà. À quoi bon ? Peu d'argent affranchit l'homme, beaucoup d'argent l'asservit.

— Oui, tu disais hier que je possède plus que la richesse, plus que les honneurs. Qu'est-ce donc, père ? Assurément, tu ne pensais pas non plus à mon mince talent d'écolier ?

— Non plus.

— Explique-toi alors.

— Tu aurais dû, tu devrais peut-être, Natalis, devancer ma pensée. Je l'ai plantée aussi avant que j'ai pu dans ton âme. Mais tu étais trop jeune sans doute pour qu'elle pût y porter des fruits. Je te ménageais cette lumière qui, vive et directe, eût blessé tes yeux. J'aimais mieux attendre, patient et convaincu, ton éclosion morale. Mais aujourd'hui que tu as revêtu la robe virile...



— Eh bien ! père, tu hésites ? tu te tais ?...

— J'ai un peu peur ? dit Léonard.

— Peur ! Comment, peur ?

— Ah ! cet instant est peut-être plus grave pour moi que pour toi, Natalis. Vois, n'est-ce pas singulier et triste ? Si j'avais seulement à t'annoncer que tu es le fils d'un riche ou d'un puissant du monde, je serais certain de t'émouvoir. Hier, c'est l'idée de ce roman vulgaire qui tout de suite a frappé Marie ! Mais s'il s'agit d'une grandeur de l'intelligence, d'un trésor de l'âme, qui sait ? tu vas peut-être sourire avec dédain, et dire ou penser : « Ce n'était que cela ! Voilà une belle découverte ! Pour y attacher tant d'importance, et s'imaginer qu'il me confie un grand secret, et croire m'éblouir avec si peu, il faut que mon pauvre père soit bien simple ou bien fou ! »

— Oh ! cher père !...

— Suppose cependant, continua Léonard en s'arrêtant et en appuyant sa main sur l'épaule de son fils, – suppose, Natalis, que pour te conquérir ce bien, – précieux ou vil, – j'aie dû autrefois, moi, accomplir, non pas certes des actions honteuses et infâmes, mais des actions douloureuses et terribles. Suppose que j'aie payé du calme de toute ma vie ce qui m'aurait paru un diamant, ce qui te paraîtrait un caillou ! suppose cela ! N'y a-t-il pas plus d'anxiété pour moi à savoir ce que tu vas me répondre que pour toi à savoir ce que je vais te dire ?

— Sans doute, mais je n'admets pas, mon bon père, que jamais je méconnaisse au moins tes intentions.

— Ah ! c'est qu'elles ont été déjà méconnues ! Tu as un frère aîné, Natalis, et ma première épreuve, ma première chance a cruellement échoué. Je puis bien trembler pour la seconde ; car celle-là, c'est la dernière.

— Oh ! comment se fait-il que Pierre ?...

— Ce n'est pas son cœur que j'accuse ! Pierre est bon, Pierre est dévoué, il nous l'a prouvé bien des fois ! Il nous le prouve tous les jours !

Et, la pensée déchirée de Léonard se reportant à la nouvelle preuve d'amitié fraternelle que donnait Pierre en ce moment même, il reprit avec plus de trouble :

— Voici comment, Natalis, notre excellent Pierre a manqué à mon espérance. — Mais asseyons-nous là sur ce banc. D'ici au moins nous entendrons si quelqu'un entre... c'est-à-dire si quelqu'un sonne.

— Qui est-ce qui nous dérangerait de si bon matin ?

— Oh ! personne, assurément. — Mais ta mère et ta sœur peuvent revenir, et tout ceci est de mon cœur au tien, mon fils.

Natalis s'assit en silence près de Léonard, à la place où il avait reçu, la veille, les témoins de Daniel. L'émotion commençait à le gagner aussi. Pour la première fois, l'artiste entrevoyait la seconde, la vraie figure pleine de mystérieuse grandeur de son père.

Ce fut lui qui reprit :

— Ainsi, mon père, nous ne savons pas tout de ta vie ?...

— Vous en savez les principaux événements. Vous savez que je suis l'unique et dernier enfant d'une pauvre famille de tenanciers du pays de Léon, — que je suis venu à Paris en 1788, — que, six ans après, j'épousais votre mère, — et que, depuis trente-sept ans, j'occupe un emploi à la bibliothèque Sainte-Genève. Mais ce que tu ignores, Natalis, c'est le lien et le but de cette humble existence. Pourtant mon passé est à toi, mon enfant, comme ton avenir est à moi. Si les générations ne se continuaient et ne s'appartenaient entre elles, que serait l'homme ? — Eh bien ! mon passé, il a tenu en trois ans, de 1789 à 1792.

— Trois années formidables, mon père !

— Oui, mais sublimes, mon fils ! les années de la prise de la Bastille, de la Fédération, du Départ des Volontaires ! Ah ! ce furent de beaux soleils, de grands spectacles ! Mon aurore, mon réveil ! et l'aurore de la liberté, le réveil de la justice ! Éternel souvenir ! Tout était jeune en moi et hors de moi ! J'entrais en possession de moi-même en même temps que la patrie ! Je croyais, j'espérais, j'aimais avec le genre humain. Quel éblouis-

sement et quelle ivresse ! Le jour de seconde naissance où ton âme goûtera les étonnements et les joies du premier amour, tu me comprendras, Natalis. Le cœur vous bat si large et si fort ! Il n'y a pas de danger que les coups, les malheurs, la mort, vous atteignent dans des moments pareils ! Ah ! ce sont vraiment les heures vivantes ! quand ce qui semblait terne devient éclatant, quand tout rayonne de chaleur et de charme, quand on marche léger et rapide ! Nous courions, nous chantions, nous riions. On nous défiait, on nous disait par moquerie : « Portez donc le monde ! » Nous le portions tout de même ! J'ai vu ces trois années-là, je puis souffrir, je puis mourir, j'ai vécu !

Le vieux Léonard, debout, le front découvert et baigné dans les lueurs du matin, resplendissait d'un enthousiasme juvénile pendant ce cantique de Siméon républicain. Ce fut la seule minute où il échappa au présent et à la pensée du retour de Pierre.

Natalis était de plus en plus étonné, un peu effrayé.

— Mon Dieu ! père, reprit-il, tu parlais tout à l'heure d'actions terribles ? Dans ces temps inouïs, qu'as-tu donc fait ? qu'étais-tu donc ?

Léonard tressaillit et pâlit.

— Je t'avertis, mon fils, que tu touches à une blessure ! dit-il d'une voix profonde.

Natalis frémit à son tour ; il lui sembla qu'il avait réellement arraché par mégarde un appareil, et fait couler le sang de son père.

— Rassure-toi pourtant, Natalis, reprit Léonard raffermissant sa voix ; rassure-toi, car c'est cette blessure même que je veux, que je voulais te découvrir aujourd'hui. Oui, avant de te transmettre ce qui me semble ton véritable héritage, j'avais résolu de te dire ce qu'il m'a coûté... Et puis voilà qu'au moment de t'apprendre un secret, qui est toujours resté jusqu'ici entre ma conscience et moi, — je recule et je tremble. Si j'allais perdre ton respect ou ton affection ? quel juge effrayant qu'un fils ! Si, au lieu de t'éclairer, ceci t'égarait ou te troublait ! Me comprendras-

tu ? As-tu assez pensé, assez souffert pour ne pas me méconnaître ?... Ah ! je ne sais plus ! Cette plaie, je veux dire ce doute, se rouvre en moi...

En proie à un indéfinissable tourment, Léonard marchait, puis s'arrêtait... Enfin, levant les yeux vers la porte fermée où il attendait Pierre :

— Non ! non ! murmura-t-il, c'est bien assez des angoisses paternelles ! – Tiens, Natalis, reprit-il tout haut, laisse-moi ne te faire aujourd'hui que la moitié de ma confiance ; laisse-moi ne t'en révéler que ce qu'elle a de général et d'essentiel. Réservons-en, n'est-ce pas ? le côté personnel, la confession redoutable...

— Comme tu voudras, cher père.

— Voici seulement, mon enfant, ce que je puis te dire : – Il y eut pour moi, dans ces jours-là, un rêve, un beau rêve. Puis, de fatales réalités me réveillèrent, et la souffrance fut d'autant plus horrible que l'espérance avait été plus belle. Une longue défaillance suivit ces douleurs, et je ne recouvrai que lentement ma raison. C'est par miracle que je n'étais pas mort, je n'avais pas le droit de n'être pas mort, je me considérai comme mort. Décidément, ces biens hors de prix sur lesquels nous avons porté une main hardie ne pouvaient plus légitimement nous appartenir. Le seul moyen de les assurer à ceux qui viendraient après nous, c'était d'y renoncer pour nous-mêmes. Je fis, pour ma part, comme ces rois qui, ayant brisé leur pouvoir, se sacrifient pour le transmettre à leurs fils : j'abdiquai. Je me retranchai de l'action, je me cachai dans le silence et l'obscurité du foyer, je ne me comptai plus pour un homme ; tout ce que je demandais humblement, c'était d'être père.

Léonard s'arrêta, prêta l'oreille un instant, puis continua :

— J'épousai votre mère en 1794. Pierre me naquit un an après. Ah ! cet enfant-là c'était mon rajeunissement, ma vie renouvelée ! C'était un autre moi plus pur et meilleur. Je l'aimai, je le respectai, je l'attendis. Plus j'étais étranger à ma propre existence, plus j'étais ardent pour l'existence filiale. Je ne voulus

pas que mon fils eût d'autre guide que moi dans l'institution humaine. Mais, hélas ! – je le reconnus chaque jour avec une douleur croissante, – Pierre n'avait pour lui que l'activité matérielle, que le travail sans pensée. À quatorze ans, dès qu'il sut lire et écrire, il entra ouvrier dans une fabrique d'armes, mania d'un bras infatigable la lime et le marteau, et gagna tout de suite sa vie. Bientôt, cependant, il trouva, lui aussi, sa vocation, sa passion, son délire.

Léonard soupira, puis reprit :

— Dans les intervalles de son travail, son bonheur était d'aller, muet et farouche, voir manœuvrer des régiments au Carrousel ou au Champ-de-Mars. Il dévorait tous les Bulletins des armées, il achetait tous les portraits de l'empereur. Le désastre de Moscou n'ajouta que de la fièvre à son enthousiasme. C'est alors, Natalis, que j'eus avec ton frère l'entretien décisif semblable à celui que nous avons en ce moment ensemble. J'interrogeai Pierre, je l'exhortai, je le conjurai. Il ne me comprit pas plus que si je lui parlais dans une langue étrangère. Il s'enrôla le lendemain. C'était en 1813. Pierre ne nous revint que deux ans après, défait et brisé, lui aussi, dans son espérance. Et c'est ainsi, Natalis, qu'il a en même temps trompé la mienne. – Mais sais-tu pourquoi, du coup, je n'ai pas achevé de mourir ? le sais-tu ? Nous avions perdu successivement deux filles ; mais tu étais né en 1812, mon enfant.

Léonard avait passé son bras derrière l'épaule de son fils, et, par un mouvement tendre et charmant, il le serra contre lui, comme une mère serre son nourrisson.

Mais tout à coup il se dressa :

— Pour cette fois, dit-il, on a ouvert la porte d'entrée !

— Eh ! non, cher père, tu te trompes ! Nous avons encore plus d'une demi-heure devant nous. Achève ! achève ! j'ai soif de t'entendre maintenant. Qu'est-ce que tu avais dit à mon frère ? Qu'est-ce que tu vas me dire à moi ?

— Ce que je vais te dire, ah ! tous mes exemples, toutes mes

pensées te l'ont dit cent fois déjà. Mais j'avais toujours le dessein de te le répéter à ta majorité intellectuelle avec cette gravité presqu' testamentaire. Si la raison m'a prévenu, si je ne t'apprends rien, j'en serai bien heureux ! Si, au contraire, tu devais méconnaître et railler mes paroles ?... Mais non ! tu es, toi, une intelligence, une conscience, une volonté. Tu es éclairé par l'art, qui me semble le travail humain divinisé. Depuis tes succès au collège jusqu'à ton succès d'aujourd'hui, tu as chaque jour grandi, chaque jour tu as été de plus en plus l'amour de ta mère et l'âme de ton père. J'espère et je crois en toi. Écoute donc !

Natalis se sentait invinciblement saisi. Il n'était pas jusqu'à la forme solennelle et un peu tendue du langage de son père qui n'ajoutât à cette grave impression, en lui apportant comme un écho du dix-huitième siècle au milieu du dix-neuvième.

— Écoute ! répéta Léonard. Si tu avais, Natalis, à traverser un pays en guerre ou seulement en alarme, tu voudrais sans doute, avant d'y entrer, savoir les mots d'ordre et de ralliement qui te permettraient de distinguer tes amis et tes frères et de te faire distinguer par eux. Eh bien, ce que j'ai à t'apprendre ou à te confirmer, mon fils, ce sont, à tes premiers pas dans notre temps inquiet et troublé, ce sont les vrais mots d'ordre et de ralliement de ce temps. Ces mots, ils ont été bien souvent altérés, effacés, oubliés. Ils ne sont pas secrets, pourtant, et nous les crions tout haut et à tous. Mais il y en a si peu qui les entendent ! Je suis en ce moment la sentinelle qui transmet la consigne au soldat qui la remplace.

Léonard s'était levé de nouveau. Natalis, gagné par cette austère conviction, était debout auprès de lui, et le vieillard dit au jeune homme, de la voix basse et grave du factionnaire qu'on relève :

— Ce mot de ralliement, mon fils, c'est Liberté, et ce mot d'ordre, c'est Justice.

Léonard, après une pause, ajouta :

— Ces deux mots-là, pour que je les sache, mon fils, il a fallu

le labeur de soixante siècles ; il a fallu ma douleur de quarante ans pour que je te les dise. Et je serais mille fois moins glorieux, et moins heureux de te dire : Tu possèdes des richesses immenses et tu as des rois pour aïeux !

La foi est contagieuse, et Natalis écoutait le vieillard avec un respect profond, mais aussi avec un trouble indicible. Ces mots sublimes, il les connaissait sans doute, son père lui-même les lui avait répétés souvent, il les avait entendus et lus jusqu'à la banalité. Mais, s'il en avait le sens, il voyait bien maintenant, saisi par l'accent sacramental du vieillard, qu'il n'en possédait ni la croyance ni les vertus.

— Tu me comprends, Natalis ?... demanda Léonard, inquiet de son silence.

— J'espère te comprendre, père ! Je te vénère et je te bénis. Mais que te répondre ? que faire pour te remercier ?

— Ah ! vivre ! s'écria le père qui reparut.

Puis, revenant aussitôt à sa pensée :

— Vivre librement et fièrement ! reprit-il, vivre en homme et en juste ! vivre en usant des biens que je te montre ! C'est ton droit à toi, c'est ton devoir.

Et, passant de l'attitude de l'homme qui affirme à celle de l'homme qui interroge :

— Mais tu comprends, tu sais tout cela ! tu me l'as dit ! Quelle joie et quelle récompense ! Alors, c'est ton tour maintenant de parler, c'est mon tour de t'entendre. Car, pendant que je m'arrêtais, tu marchais, toi. Tes révélations me sont bien plus nouvelles et bien plus nécessaires que ne pouvaient te l'être les miennes. Dans l'ancienne société, Natalis, on se tournait vers le passé, vers les ancêtres, vers les racines : l'imitation était la règle. Mais, dans la société nouvelle, c'est du côté de l'avenir, du côté des enfants, du côté des rejetons qu'il faut regarder : l'initiative est la loi. Mon fils, dans l'ordre des vérités, c'est au père à consulter, à respecter le fils. N'es-tu pas plus âgé, plus avancé que moi de vingt ans dans la tâche commune des générations, dans la

continuité de l'œuvre humaine ? – Eh bien ! voyons, Natalis, où en es-tu ? que découvres-tu ? quel est ton but ? quelle est ta foi ? Je n'étais que le commencement, es-tu l'accomplissement, toi ? Mon fils, éclaire et guide ton père !

Léonard fixait sur Natalis un regard plein de curiosité naïve et de tendre déférence.

— Ah ! cher père, tu me places trop haut ! dit Natalis un peu confus. J'ai honte, en vérité, de si mal te répondre. Je ne suis encore qu'un enfant ; mais tu m'ouvres les yeux, c'est à moi de voir maintenant. La liberté ! oui, tu veux dire la liberté de l'âme, n'est-ce pas ? la dignité humaine, la pleine possession de la conscience ? Écoute aussi ! ce sont des lumières qui éblouissent un peu !

— Je serai donc, reprit Léonard, comme ces vieux aigles qui tournent vers le soleil les yeux de leurs aiglons, et te montrant la liberté, je te dirai sans cesse : Là ! là ! regarde là ! et ne baisse pas la prunelle !

— Et tu crois, père, que dans ma sphère obscure j'aurai besoin de tant de clartés ?

— Comment ! mais à chaque minute de ta vie ! – Un exemple : Tu es peintre et je suis, moi, bien étranger à cette grande profession que tu as embrassée. Mais j'y applique mon principe unique et suprême : la liberté. Et c'est pour cela que, d'instinct, je ne te vois pas de bon cœur aller en Italie, et que je me dis : Quoi ! depuis quatre ans, n'a-t-il pas eu le temps de s'approprier les règles, les procédés, les moyens matériels de son art ? Est-ce qu'au lieu de laisser son esprit imiter et copier pendant six ans encore, il ne ferait pas mieux et plus vaillamment de chercher seul sa voie originale et indépendante ? Est-ce qu'en art aussi, qui dit maître ne dit pas libre ?

— C'est vrai ! dit Natalis frappé.

— Un autre exemple... – Oh ! mais, pour le coup, quelqu'un est rentré !

En effet, Marie, inquiète et souriante, vint se pencher un



instant à la rampe du perron.

— C'est nous ! dit-elle.

— Et Pierre ? Est-ce que Pierre est là aussi, Marie ?

— Non, pas encore.

Elle disparut, et Léonard reprit, d'un accent plus ému :

— Un autre exemple : À chaque pas que tu feras dans le monde, tu rencontreras, mon fils, quelque préjugé, quelque règle inique, quelque point d'honneur absurde. Eh bien, dans ce cas, où devras-tu regarder ? Du côté des autres ? du côté de l'opinion ? Non, du côté de la liberté, du côté de la conscience ! Alors, tu verras clairement le bien et le mal, le juste et l'injuste ; tu te sentiras supérieur aux murmures et aux jugements extérieurs, et tu agiras dans l'indépendance, la force et le calme de ta volonté, ainsi qu'il sied à un homme. — Me comprends-tu, Natalis ?

— Oui, mon père.

En ce moment, la voix de Pierre, parlant à sa mère, se fit entendre dans le salon.

— C'est Pierre ! s'écria Léonard, portant la main à son cœur qui battait à coups précipités.

— Est-ce que tu veux le rejoindre, père ?

— Attendons un peu. Il va peut-être venir. — Ainsi, mon Natalis, tu te rappelleras bien cet entretien ? Tu n'oublieras pas surtout que la liberté contient la responsabilité : la tienne est double. Tu n'oublieras pas que, depuis que je suis indifférent et désintéressé pour moi-même, tu es toute mon inquiétude et toute mon ambition ; que te grandir, c'est m'élever ; que t'exposer, c'est me découvrir ; que ta force est ma force, ta vie ma vie, et que ton souffle sert pour deux. Natalis ! Natalis ! ta mort serait un parricide.

Il serrait la main de son fils comme pour lui communiquer sa pensée dans son étreinte.

— Pierre ne descend pas ! reprit-il tristement. Allons le trouver.

Pierre était seul dans le salon, très sérieux, pour ne pas dire

morne. Léonard, après quelques paroles insignifiantes, alla vers la fenêtre, regardant alternativement le ciel et Pierre. Pierre comprenait bien la muette interrogation, mais il se tut.

— Je crains que nous n'ayons pas beau temps ! dit enfin le vieillard d'une voix altérée.

— Espérons que si, répartit Pierre.

Et, se rapprochant, il ajouta à voix basse :

— Tout dépend encore de Natalis.

Un rayon d'espérance brilla dans les yeux de Léonard. Il fit un signe d'intelligence à Pierre, et entra dans la chambre de Brigitte, laissant les deux frères seuls.

— Hé bien ? demanda vivement Natalis à Pierre.

— Hé bien ! ils n'acceptent pas les conditions que tu as posées et que Giboureau a peut-être trop strictement maintenues. Ils veulent bien faire des excuses pour les paroles légères adressées à Marie, mais seulement après que tu auras regretté le soufflet, qui leur paraît être la véritable offense.

— Et si je refuse de m'exécuter le premier ?

— Rendez-vous demain matin, à huit heures, à la barrière de l'Observatoire. L'arme serait l'épée. — Mais, Natalis, réfléchis...

— Oh ! c'est tout réfléchi ! Je me battrai. Cela me va de me battre !

— Comment ! que dis-tu là ?

— Je dis que cela me va. Pour deux raisons. Par colère d'abord : je suis bien aise, mon dieu ! de me retrouver, l'épée à la main, en face de ce beau railleur qui me persiflait jusqu'après l'outrage. Et puis, j'ignore encore ce que c'est que le danger, l'aspect de la mort ; et je veux voir comment je serai, gagner quelque foi en moi-même, et me sentir un peu plus un homme. Qui sait si notre père n'en sera pas content ?

Quand Natalis remonta dans sa chambre pour faire sa toilette, et que Pierre rapporta ces paroles à Léonard, le vieillard fit un geste désolé.

— Il aime mieux plier au préjugé ! s'écria-t-il. Me comprend-

il si mal, lui aussi ?

## VI Duo silencieux

Marthe Laperlier avait rapporté, la veille, de Paris des pensées bien lourdes pour une âme si délicate. De tout temps, son cousin Natalis était apparu de loin à son imagination de petite fille comme un être poétique et rare. Et voilà qu'au moment où le prix de l'Institut lui semblait justifier ces beaux rêves ignorants, la pointe d'une épée ou la balle vulgaire d'un pistolet menaçait ce précieux artiste, ce frère bien aimé de Marie ! Qu'on ne s'étonne pas si, pendant la route, au retour, madame Laperlier trouva sa nièce toute songeuse ! Mais, le lendemain, quand il fallut s'occuper de la réception de la famille Aubry, que madame Laperlier ne sut plus où donner de la tête, et qu'elle vit Marthe encore distraite et préoccupée, elle éclata.

— Qu'est-ce que c'est ? D'où vient cette nouvelle lubie ? Mademoiselle Marthe a eu à la messe déjà des absences assez singulières ! Mademoiselle a ses vapeurs, peut-être ? ses attaques de nerfs ? Quand je vous dis ! Il faut que sa tante fasse seule tout l'ouvrage, sans doute ? Mademoiselle prend sa tante pour sa servante, apparemment !

La scène montée sur ce ton dura toute la matinée. Marthe en pleurs se disait, à travers les amères gronderies sur sa paresse et sa lenteur :

— À quoi bon tous ces apprêts ? Je le sais trop que l'heure avance ! Peut-être en ce moment il expire !

Tout à coup elle jeta un cri de joie. Natalis, Marie, tous les Parisiens attendus se montraient à la grille du jardin.

— Les voilà ! et vous n'avez pas même commencé votre toilette ! c'est bien fait ! s'écria madame Laperlier triomphante.

Mais Marthe n'en vola pas moins au devant de ses amis, sans se soucier, dans ce premier mouvement, de ses yeux battus et de

sa robe négligée. Ce fut seulement après avoir embrassé Brigitte et Marie qu'elle se souvint qu'elle s'oubliait. Cependant, son doux regard ne brillait que plus touchant sous les larmes, et sa mise de Cendrillon n'allait pas mal à son petit air timide et résigné ; car son effet à elle n'était pas d'éclat et de coquetterie, mais de candeur et de simplicité. Marthe n'avait pas la vivacité spirituelle de Marie ; l'éducation de la pauvre enfant avait été fort abandonnée, et elle ne savait rien, sinon souffrir et aimer d'un grand cœur. C'était là tout son charme qui en valait bien un autre.

L'impitoyable tante ne se fit pas faute de raconter les graves méfaits de la matinée. Marthe ne pouvait pas pourtant s'excuser ni se repentir de sa bonne amitié ! Madame Aubry intercèda pour la coupable, et madame Laperlier daigna lui pardonner sa propre dureté.

Avec quelle tendresse et quelle reconnaissance Marthe l'embrassa ! Puis, elle se retira vite avec Marie pour aller changer de robe.

Dans l'intervalle arriva le père Raymond, fermier des environs, cousin germain de madame Laperlier, — un honnête homme et un bon homme. Resté veuf avec quatre garçons et trois filles, Raymond, quand il était invité quelque part, venait discrètement seul et ne permettait à son clan de le rejoindre qu'après le dîner. Il emmena Léonard admirer le jardin et le verger de madame Laperlier, que lui et les siens se plaisaient à entretenir. Pierre et Giboureau les suivirent ; mais Natalis resta au salon, appuyé au dossier du fauteuil de sa mère : madame Laperlier parlait de Marthe.

— Au fond, c'est une bonne et caressante petite fille, disait-elle ; mais, ma chère, le travail la lasse tout de suite. Si je lui manquais, qu'est-ce qu'elle deviendrait donc ? Vous savez qu'à la mort de mon mari j'ai placé tout mon bien en viager, et par elle-même Marthe n'a rien. Je le lui répète du matin au soir ; bah ! elle n'en est pas plus active et plus énergique. C'est dans le sang. Vous vous rappelez sa mère et même sa grand'mère. Elles

n'étaient pas autrement. Très délicates de santé, d'ailleurs, il faut en convenir.

— On les a perdues bien jeunes, dit Brigitte.

— Oui, c'est une drôle de famille ! les femmes y meurent toujours de la poitrine à leur premier enfant, qui est toujours une fille... Tenez, que je vous donne un exemple, entre cent, de la nonchalance de Marthe...

Natalis n'écoutait plus ; il se représentait cette longue et pâle série d'apparitions diaphanes qui passaient, qui aimaient, puis qui mouraient, mais jamais tout entières ; leur fille, leur image, restait pour les continuer. Destinée à la fois triste et charmante ! le monde ne les connaissait que jeunes, et le bouton à peine épanoui se renouvelait aussitôt. Toutes ces blanches ombres, vite fatiguées de l'air d'ici bas, qui vivaient pour l'amour, et que Dieu ne laissait voir à la terre que dans leur grâce, n'étaient-elles pas vraiment des anges, puisqu'elles partageaient le privilège des anges de ne pas vieillir ?

Comme Natalis songeait à ces doux fantômes, il vit revenir celui d'entre eux qui respirait dans le moment. Marthe donnait le bras à Marie. Elle n'avait fait que varier sa simplicité : elle avait mis une robe montante de mousseline blanche à ceinture bleu-pâle ; elle avait rattaché d'une ample et fière torsade ses longs et fins cheveux, — rien de plus, et elle était jolie à ravir !

Natalis avait vu sa beauté pour la première fois la veille, il la regarda pour la première fois ce jour-là.

— Et on la dit déjà condamnée à mort ! pensait-il. Ah ! comme moi peut-être !...

Il se sentait lui-même dans une disposition particulière. Entre la menace d'un danger et l'heure de ce danger, tout l'intervalle de l'attente, pour qui n'est pas accoutumé à ces risques, est rempli par une sorte de vision : le vertige de la mort étonne toujours un peu la vie. Natalis envisageait sans aucune crainte l'idée de son duel du lendemain ; mais enfin il se pouvait fort bien qu'il fût tué, et ce vague sentiment devait teindre pour lui cette journée

d'une lueur étrange. Les choses, à travers la gaze ou le verre de couleur de cette situation nouvelle, lui apparaissaient autrement éclairées, plus lointaines et plus frappantes que dans la réalité. L'âme est alors comme la plaque daguerrienne sensibilisée et prête à recevoir toutes les impressions.

— Est-ce que nous n'allons pas au jardin ? dit Marie. Moi, passé la banlieue, je n'aime sur ma tête que le plafond des oiseaux. Laissons causer les mères et viens avec nous, Natalis.

Elle prit son frère par la main sans quitter le bras de Marthe, et les entraîna ainsi dehors.

— À la bonne heure ! on respire ici ! Marthe, tu vas nous montrer tes fleurs, tes poules, tes lapins, tout ton monde.

Ils allaient joyeux tous trois, joyeux d'être ensemble. Marie, du moment que ses frères avaient pu venir à Châtenay, se figurait que le duel n'aurait décidément pas lieu et avait fait partager à Marthe sa confiance. Elle riait ; Marthe souriait ; Natalis oubliait. Ils étaient heureux.

— J'aime à la folie ce jardin-ci ! dit Natalis, le cœur dilaté. J'y trouve à chaque arbre toutes sortes de souvenirs. Voilà bien dix ans que j'y viens, n'est-ce pas ? J'étais tout gamin quand j'y suis entré pour la première fois. De loin, de Paris, il me faisait l'effet d'un vrai Paradis terrestre ! Il a été pour moi ce coin de campagne, de verdure et de grand air qui tient tant de place dans toutes les enfances. Quelles bonnes parties nous y avons faites !...

Marthe écoutait Natalis avec ravissement et penchait sa jolie tête en avant de Marie pour le regarder parler.

— Marie, dit-elle à demi-voix, demande donc à ton frère s'il se rappelle ce jour, – il y a trois ans, – ce jour où il s'est avisé d'ouvrir la cabane à la chèvre. La mère biche et ses deux biquets s'étaient échappés tout au travers du jardin.

— Oh ! oui, répartit en riant Natalis, les petits chevreaux déchiraient à belles dents les jeunes pousses ; ma tante jetait les hauts cris ; moi, j'essayais de reprendre la chèvre qui avait de vraies cornes, dà, et qui se défendait comme un diable. Ç'a été

une fière bataille ! J'ai peur d'avoir été honteusement vaincu !

— Et demande donc à ton frère, Marie, s'il se souvient, il y a quatre ans, de cette soirée où l'on a joué à *la garde passe, il est minuit*. Je n'osais pas, moi, me lancer dans la bagarre, je laissais toujours prendre ma chaise et je faisais un peu la moue ; alors Natalis m'a cédé sa place...

— Je me souviens vaguement... dit Natalis.

— Ah ! chère Marthe ! s'écria Marie, figure-toi donc bien que, pour les garçons, ce qu'ils appellent les petites filles n'existe seulement pas. Mais les petites filles deviennent les jeunes filles, et alors, elles prennent leur revanche. Sois tranquille ! nous ne sommes pas loin d'en être là, ma vieille !

— Moqueuse ! dit Natalis lui tortillant le bout rose de son oreille droite.

— Marie, reprit Marthe toute à sa pensée, demande donc aussi à ton frère s'il a encore...

— Demande donc à ton frère ! demande donc à ton frère !... répéta Marie. — Ah ça, mes enfants, est-ce que vous ne parlez pas la même langue que vous avez besoin de trucheman ?

— Méchante ! fit Marthe confuse.

Et, prenant l'oreille gauche de Marie, elle la lui pinça légèrement à son tour.

— Aïe ! aïe ! cria Marie.

— Est-ce que je t'ai fait mal, ma chérie ?

— Eh ! non. Es-tu bonne, va ! Tiens ! embrasse-moi.

Marthe mit un baiser sur le front de Marie.

— Et moi ! dit Natalis.

Ses lèvres volèrent comme d'elles-mêmes à la place que quittaient les lèvres de la jeune fille.

Marthe rougit, et tout à coup :

— Courons ! dit-elle.

Et d'un mouvement irréflecti, elle entraîna Marie en courant. Natalis les suivit, pensif.

— Quel charme elle a ! se disait-il. Mais à quoi cela me sert-



il de le remarquer ? Je pars dans quinze jours peut-être. Et quand même je resterais ?...

— Ah ! voilà les grandes personnes ! dit Marie.

On rencontrait, en effet, Léonard et Raymond, Pierre et Giboureau, ce qui mêla les groupes et le âges ; et l'on alla voir ensemble les espaliers, le parterre, la basse-cour : – deux arpents en tout, un vrai parc à côté du jardinet de la rue des Postes !

Natalis observa pour la première fois le singulier regard, tout plein de désir qui s'ignore, que Pierre attachait sur Marthe. Il vit aussi que Giboureau se montrait fort galant pour Marie, qui se montrait pour lui fort railleuse.

Cependant, au milieu de tous les mouvements de va-et-vient de la promenade, les yeux, les pas de Marthe semblaient toujours et invinciblement attirés vers Natalis. Mais cela s'arrangeait si naturellement, cela était si peu voulu et s'enveloppait d'ailleurs d'une si chaste réserve que Natalis le sentait plutôt qu'il ne le voyait, et qu'il fut le seul à le sentir.

Un de ces hasards instinctifs, si l'on peut parler ainsi, laissa un moment Natalis et Marthe un peu en arrière des autres. Marthe, dans son admirable candeur, en fut naïvement satisfaite, ne demandant pas mieux que de causer, et ne sachant pas pourquoi elle cacherait quelque chose de son cœur. Mais Natalis, assurément moins simple et moins pur, craignait ses sentiments, cherchait ses paroles, hésitait et balbutiait. N'êtes-vous pas cependant la suprême éloquence, bégaiements du cœur enfant, ba be bi bo bu de l'amour ?

— Il faut pourtant, Marthe, que je vous remercie mieux que je ne l'ai fait hier, dit enfin Natalis d'une voix émue.

— Me remercier, et de quoi donc ?

— Mais de vos vœux, de vos prières pour ma réussite. Rien ne pouvait m'être plus doux et plus précieux, savez-vous.

— Oh ! vous vous moquez de moi, mon cousin. Qu'est-ce que je suis, moi, petite campagnarde à peine instruite et tout empêchée, à côté de vous, artiste de tant d'esprit et de tant de

mérite ! Si j'ai bien des fois égrené mon chapelet pour que vous soyez récompensé selon votre travail, vous en rirez peut-être, mais c'était une action toute simple. Vous êtes mon parent ; vous êtes le frère de Marie, qui est pour moi une sœur ; ma tante est votre marraine et m'encourageait à demander à Dieu votre succès. C'était mon devoir et mon contentement de le faire.

— Comment ! vous ne voulez pas, Marthe, que je vous sache gré d'avoir pensé à un ingrat, à un aveugle qui s'occupait alors trop peu de vous ?

— Bon Dieu ! vous aviez à songer à bien autre chose ! Vous ne me voyiez pas souvent, – trois ou quatre fois l'an tout au plus, – vous étiez très rarement là quand j'allais chez vous ; mais Marie me parlait de vous toujours. Vous suiviez, du matin au soir, de belles grandes idées. Moi, le soin de ma tante, le ménage, la couture, voilà mes seules affaires. Vous avez autour de vous toute une famille qui vous aime et qui vous admire. Cette famille-là est la mienne, mais je suis orpheline, et comme qui dirait seule et dépaysée dans mes affections. Je porte à ma tante beaucoup de reconnaissance, mais son âge diffère tant du mien, et elle est quelquefois si sévère ! Marie, qui se rapproche de moi par les années, ne comprend seulement pas la peine, parce qu'elle est trop heureuse ! Vous, mon cousin, vous êtes jeune aussi, mais vous êtes sérieux en même temps. Alors, à cause de ces petits rapports-là sans doute, ma pensée, sans que vous puissiez le savoir, se tourne avec plaisir vers vous dans ma solitude. Oui, je vous le dis, et il ne faut pas vous en offenser ou vous en étonner, c'est à vous que va ma plus jolie amitié.

— Ah ! figure du ciel !... s'écria Natalis.

Hélas ! en ce moment, Marie se rapprocha d'eux pour demander à Marthe le nom d'une fleur, et le tête-à-tête fut rompu. Mais, au dîner qu'on servit de bonne heure, Natalis, assis à table à côté de Marthe, voulut être et fut plein d'entrain, et fit plus d'une fois sourire l'enfant ingénue, qui toujours, après avoir souri, rougissait.

Les garçons et les filles du père Raymond, et d'autres voisins invités par madame Laperlier, vinrent partager le dessert. Les jeunes gens organisèrent une partie. On marqua un but, puis on se divisa : les uns se cachaient derrière les buissons, les autres devaient les découvrir et les atteindre, et des courses folles commencèrent, au grand détriment des plates-bandes ; mais, pour ce jour-là, madame Laperlier consentait à fermer les yeux. Pierre et Giboureau voulurent être du jeu, afin de ne pas se séparer de la jeunesse.

Natalis, lui, choisit pour son plaisir de suivre partout, à quelque distance, la robe blanche de Marthe voltigeant devant lui. Il y mit une sorte de passion acharnée. Quand il perdait Marthe de vue, il lui semblait que c'était sa vie qui lui échappait, et il sentait son cœur défaillir. Lorsqu'il la retrouvait, il avait besoin de se contenir pour ne pas jeter un cri de joie.

Cependant, Marthe commençait à se fatiguer : le souffle manquait vite à cette faible poitrine. Une fois, Marie, qui s'était attachée à elle et qui volait comme un oiseau, touchait déjà le ruban flottant de sa ceinture. D'un bond, Natalis rejoignit la fugitive, et la prenant par la main, l'entraîna si rapidement qu'en moins d'une minute, il l'eut mise hors de l'atteinte de Marie.

Mais Marthe tomba sur son banc épuisée.

— Je n'en puis plus, dit-elle. Reposons-nous.

Natalis, sans quitter sa main, s'assit à côté d'elle. Le refuge qu'ils avaient rencontré était un bosquet de chèvrefeuille perdu dans un coin. Leurs compagnons de jeu, emportés par l'ardeur de la lutte, ne remarquèrent pas leur absence. Ils restèrent donc seuls la main dans la main, silencieux et frémissants.

Alors, dans cette paix de l'air du soir, entre ces deux âmes également jeunes et pures, il se passa quelque chose d'étrange et de doux : ils ne se regardaient pas, et pourtant ils se voyaient ; ils ne se parlaient pas, et ils s'entendaient pourtant. Un dialogue muet s'établit entre eux à leur insu, et, chacun de son côté, sans ouvrir la bouche, ils s'interrogèrent, et sans s'interroger, ils se

répondirent.

Natalis, tout frissonnant, songeait :

— Par le bout de ses doigts effilés que je touche, je sens distinctement battre son cœur, se soulever son sein, palpiter son être. Ah ! qu'importe demain, et la raison, et l'univers ! laissons-nous du moins aller à l'ivresse de cette minute.

Et Marthe, enveloppée par cette volonté, s'écriait en elle-même :

— Qu'est-ce donc que j'éprouve ? Je n'avais jamais senti rien de pareil. Je suis ravie et j'ai peur. Il me semble que ma vie est tout entière dans ma main que tient la main de Natalis. Je voudrais la retirer ; mais, pour un monde, je ne le pourrais pas et je ne le voudrais pas.

Cependant, toute cette musique intérieure, rien au dehors ne la dérangeait et ne l'altérait dans l'atmosphère harmonieuse ; rien, ni les rires et les cris de la troupe des joueurs, ni l'angelus argentin, qui semblait pleurer la fin du jour, ni le souffle du soir qui apportait encore les senteurs du parterre dont on ne voyait déjà plus les couleurs.

— Que pense-t-elle ? se demandait Natalis. Soupçonne-t-elle ce qui se passe en moi ? Ressent-elle aussi un peu de mon trouble et de ma joie ? Lui parler ? que lui dirais-je ? Et si elle ne me comprenait pas ? si elle s'offensait ? Peut-être, cependant, est-ce mon bonheur que le sort met là près de moi ? Peut-être n'ai-je qu'à étendre la main pour le fixer à jamais ? Oui, mais aussi je crains de le briser en le touchant ; je crains de faire évanouir, si je l'évoque, cette forme magique qui blanchit là l'ombre vague à mes côtés.

— Il se tait ! se disait Marthe. Ce serait pourtant à lui de me parler le premier, comme tantôt. Il va me parler sans doute ?... Oh ! mais non, j'espère que non ! On est trop bien ainsi ! Il ne te troublera pas, bon silence qui rassure, qui berce et que j'aime !

Marthe et Natalis, transportés hors de la vie réelle, ne voyaient plus maintenant que l'ombre, de plus en plus profonde,

– sans doute pour mieux couvrir l'ardeur pure de cette aurore de deux cœurs ; n'entendaient plus que le silence, de plus en plus assoupi, – sans doute pour mieux accompagner le cantique oriental de leurs âmes, mariées comme les accords de deux instruments à l'unisson.

Marthe pensait :

— Sommes-nous deux ou suis-je seule ?

Natalis pensait :

— Oh ! lentement, ne passe que bien lentement, doux épisode de ma vie !

— Pris tous deux, cria une grosse voix à leurs oreilles, et deux lourdes pattes tombèrent en même temps sur leurs épaules.

C'était M. Giboureau.

Leurs mains unies se détachèrent vivement.

Natalis tressaillit, se redressa, se leva comme éveillé en sursaut. Marthe, glacée, n'eut même pas la force de dire à Giboureau : « Vous m'avez fait mal ! »

— Bon ! est-ce que vous avez eu peur ? reprit Giboureau. Eh ! c'était une simple farce. On vous cherche, on vous appelle depuis cinq minutes. La voiture nous attend, monsieur Natalis ; nous allons partir.

Ils suivirent, tristes et silencieux, le brutal, et, de tout ce qu'ils avaient rêvé l'un de l'autre ils ne s'étaient rien dit.

Seulement, quelques minutes après, Natalis, en faisant à Marthe ses adieux, se sentit le cœur aussi serré que s'il n'eût dû jamais la revoir, et lui dit à voix basse :

— Marthe, vos prières m'ont déjà porté bonheur une fois. Eh bien ! priez encore pour moi demain matin, voulez-vous ?

— Demain ! pourquoi demain, mon Dieu ! s'écria Marthe.

Mais Natalis mit un doigt sur ses lèvres et s'éloigna.

Marthe alors courut à Marie qu'elle avait déjà embrassée, et l'embrassant de nouveau :

— Marie, prends garde, tu t'es trompée ! lui dit-elle ; il m'a demandé de prier pour lui, il se bat demain. Ah ! ma petite Marie,

écris-moi aussitôt que tu sauras quelque chose !

Marchant ensuite à Pierre, qui la regardait à l'écart :

— Monsieur Pierre, votre frère doit se battre demain matin !  
lui dit-elle tout à coup.

— Oh ! comment savez-vous, Marthe ?...

— C'est donc vrai ! Au nom du ciel ! faites qu'il ne se batte pas, monsieur Pierre ! – Et puis, quand ce sera terminé, que nous le sachions ici, au moins ! Me le promettez-vous ?

— Je vous le promets, dit Pierre.

Lorsque la famille fut rentrée rue des Postes et que Natalis, selon sa coutume, alla dire bonsoir à sa mère dans sa chambre, il l'entendit qui demandait à Marie :

— Mais qu'as-tu donc et pourquoi es-tu triste, mon enfant ?

— Chère mère, c'est d'un petit remords, répondit Marie sans voir son frère dans l'ombre. Figure-toi que j'avais promis de faire brûler douze cierges à la chapelle de la Vierge, si Natalis avait le prix, et, ce matin, dans ma préoccupation, n'ai-je pas oublié mon vœu !

— Eh bien ! tranquillise-toi, ma petite, reprit la mère. Nous irons demain matin au Val-de-Grâce à la première messe, et tu allumeras toi-même tes douze cierges.

— Merci, chère mère ! dit Marie.

— Merci, chère mère ! répéta Natalis en s'avançant ; car j'ai à sortir aussi de bonne heure, et je pourrai au moins vous embrasser toutes deux avant de partir.

— Ah ! Marthe avait raison ! se dit Marie pâissante.

## VII

### Première attaque avant le duel

Cette journée du dimanche, sauvée pour Natalis par tous ces rêves mélancoliques mais charmants, Daniel Olry l'avait passée a peu près seul et d'une façon fort maussade.

Il avait eu d'abord, le matin, chez Lucien, le souci des pour-parlers des témoins. Bien qu'il n'y eût pas assisté, il se tenait dans une pièce voisine, et ses amis venaient le consulter sur les diverses phases de la négociation, lui soumettre les rogues exigences de M. Giboureau et prendre ses dernières déterminations.

La conférence rompue et la guerre déclarée, Daniel, resté vis-à-vis de lui-même, avait tué de son mieux, mais non sans peine, ces longues heures. Il avait écrit deux ou trois lettres, il avait fumé, il avait lu, il avait pensé à son père et à sa mère qui l'attendaient dans le tombeau ; il était sorti, triste dans la foule endimanchée, pour aller chez son oncle le marchand d'étoffes, qu'il avait trouvé plongé dans son inventaire, et dont il avait refusé le dîner offert pour la forme ; il était rentré, il s'était fait apporter dans sa chambre sa maigre pitance accoutumée ; il avait repris successivement sa pipe, son livre, sa pensée, et il s'était couché de bonne heure en se disant :

— Enfin !

Cela, du reste, lui avait plu ainsi ; car Henri et Lucien n'auraient pas mieux demandé que de lui tenir compagnie. Mais il les avait remerciés, les avertissant même qu'il ne les rejoindrait, le lundi, qu'au rendez-vous commun, à huit heures, dans l'avenue qui conduit à l'Observatoire, en dehors de la grille du Luxembourg.

Le lundi, Daniel fut debout de bon matin, fit une minutieuse toilette, régla ses comptes à l'hôtel et sortit plus d'une heure avant l'instant fixé pour le rendez-vous.

Il ne remarqua pas sur le seuil de la porte un homme de forte stature et de tournure militaire qui paraissait attendre quelqu'un, et qui, à sa vue, échangea un signe avec le concierge.

Daniel, au lieu de descendre la rue des Grès vers le Luxembourg, la remonta du côté du faubourg Saint-Jacques, – ce qui parut d'abord surprendre et dérouter l'inconnu ; mais il ne se mit pas moins à suivre sans affectation Daniel.

Daniel allait d'un pas égal et ferme, la main droite sous sa redingote à demi-boutonnée, la tête légèrement inclinée vers la terre. Rien dans sa démarche ne trahissait l'inquiétude ou l'embarras. Seulement, quand il arriva dans le faubourg Saint-Jacques, à la hauteur de la grille du Val-de-Grâce, il ralentit peu à peu le pas ; puis, s'arrêtant tout à fait, se retourna et regarda vivement autour de lui s'il n'était aperçu et reconnu de personne. L'homme qui le suivait, et qui alors arriva tout près de lui, le vit traverser rapidement la place, franchir les quelques marches de l'église et y entrer le front découvert.

Le bizarre observateur alla aussitôt se poster de l'autre côté de la rue, sous une porte cochère, et y attendit encore la sortie de Daniel.

On devine ce que le jeune homme venait faire dans cette église : il n'avait pas, à cette heure suprême, un ami véritable et profond en qui il pût épancher son âme, il venait l'ouvrir devant Dieu.

Un vieux prêtre achevait de dire la première messe au grand autel pour quelques rares assistants. Daniel resta en dehors de la balustrade, debout contre la colonne du bénitier. Sa prière ne fut que l'effusion hautaine d'une âme fille de ce siècle incertain ; toutefois, ce fut d'un cœur sincère et ardent qu'à travers sa mère, il regarda Dieu.

La messe était terminée, le prêtre se retirait, emportant le calice. Deux femmes agenouillées devant l'autel, l'une âgée déjà, l'autre toute jeune, se levèrent ; la mère et la fille sans doute ? Mais Daniel était-il le jouet d'un mirage ?... Dans la fille, à mesu-



re qu'elle s'avavançait, il lui semblait reconnaître l'enfant qu'il avait, sans le vouloir, insultée, la sœur dont il allait tuer peut-être le frère.

Tandis que la mère s'arrêtait à l'entrée de la barrière de bois pour dire quelques mots à la loueuse de chaises, la jeune fille, les yeux baissés et sans voir Daniel, venait droit au bénitier, contre lequel il s'appuyait. Et c'était bien la sœur de Natalis ! L'ange gardien de son adversaire, lui apparaissant avec le triple glaive de flamme, eût moins effrayé le jeune homme que cette petite fille qui marchait vers lui en robe d'indienne, en bonnet blanc, son livre de messe à la main.

Il la voyait s'approcher sans pouvoir faire un pas, interdit, immobile, les pieds enracinés dans la dalle. Lorsqu'elle fut près de la colonne, elle leva les yeux, reconnut Daniel, étouffa un cri et resta, à son tour, saisie en sa présence.

Il n'y avait entre elle et lui que le bénitier surmonté de la croix. Lui, restait fixe et droit comme une statue ; elle, se mit à trembler de tous ses membres. Qui peut dire ce qu'il y avait dans le regard qu'elle attachait sur lui ? De l'effroi ? du courroux ? de la prière ? Daniel, cependant, trouva ce regard cruel et beau.

Puis elle remua les lèvres comme pour parler ; mais, frappée d'une autre idée, elle prit de l'eau bénite dans le bénitier et elle en présenta à Daniel.

Sans que leurs yeux se fussent quittés, il étendit lentement la main, toucha de ses doigts frémissants le bout des petits doigts qui dépassaient la mitaine noire, et, lorsque l'enfant fit le signe de la croix, il l'imita machinalement et fit le signe de la croix en même temps qu'elle.

Dans le moment, la mère s'approcha, mais elle n'avait rien vu de cette scène rapide entre le jeune homme et sa fille.

L'œil de Daniel se fixa avec une douloureuse curiosité sur Brigitte.

Autant le visage de la jeune fille était pâle, triste et bouleversé, autant celui de la mère était calme, heureux et presque

souriant. Elle ne se doutait évidemment de rien, et son regard effleura, indifférent et distrait, le jeune homme pour elle inconnu.

— De l'inquiétude de l'une ou de la tranquillité de l'autre, qu'est-ce qui est le plus navrant et le plus terrible ? se demandait Daniel.

Lorsqu'elles s'éloignèrent, il ne quitta pas sa place, mais se détourna à demi, avide de suivre plus longtemps leur moindre geste. Sous le porche, Brigitte, sereine, et Marie, chancelante, s'inclinèrent devant le tabernacle ; un éclair d'anxiété jaillit encore du front de la jeune fille jusqu'au cœur de Daniel ; puis l'enfant se pencha vers une pauvre assise dans l'ombre, et lui donna son aumône. Enfin, la double vision disparut derrière la porte. La poitrine de Daniel respira.

Mais sa pensée resta douloureuse. Il contemplait l'autel avec un air de sombre et respectueux reproche : ce dernier et divin refuge l'avait aussi trahi et livré !

Il regarda, par hasard, sa main qui avait touché la main de la jeune fille : elle était encore humide, et cela lui fit l'effet d'une larme qui y serait tombée. Il la porta à ses lèvres ; cette eau salée avait réellement le goût des pleurs.

L'horloge sonna la demie de sept heures, et Daniel sortit précipitamment. On eût dit qu'il s'enfuyait.

À la porte, la plainte de la pauvre l'arrêta. Il prit une pièce d'argent et la donna à celle à qui la sœur de Natalis venait de donner.

— Oh ! mon bon monsieur, je prierai pour la conservation de vos jours, murmura la pauvre.

Daniel revint sur ses pas.

— Non, non, ne priez pas pour cela ! lui dit-il.

Il descendit, en courant, les marches de l'église, rentra dans le faubourg Saint-Jacques, et s'engagea dans une rue qui aboutit de là au Luxembourg.

L'homme qui le guettait sous une porte cochère recommença à le suivre.

## VIII

### Seconde attaque avant le duel

Le pas de Daniel était maintenant irrégulier et agité. Il marchait très vite, puis très lentement, puis s'arrêtait par intervalles.

C'est que son âme, aussi, était affreusement déchirée. La colère, la pitié, l'ironie, la douleur, prenaient tour à tour en lui le dessus. Il pensait à la fois, confusément et pêle-mêle : – qu'il était seul et abandonné au monde ; – que Natalis avait, à coup sûr, beaucoup de talent et d'avenir ; – que lui, Daniel, serait en somme absurde de se mettre du côté de son adversaire ; – qu'il pouvait se croire à peu près sûr de son fait à l'épée ; – que le vieux Léonard était homme à aller encore ce matin à la Bibliothèque. Et toujours il revoyait, malgré lui, devant lui, la grâce attristée de Marie, l'austère dignité de ce père, le sourire confiant de la mère. Il trouvait le sort atrocement injuste, et s'indignait ; il se trouvait lui-même parfaitement ridicule, et ricanait.

Comme il débouchait dans la rue d'Enfer, il surprit une expression un peu moqueuse sur le visage d'une petite ouvrière qui passait, et qu'avait frappée sans doute sa mine égarée. Daniel, mordant sa lèvre, se redressa, se remit, se dompta, courageux de tout son découragement. Il entra d'un pas assuré dans le jardin du Luxembourg, encore désert à cette heure matinale.

Alors, l'homme qui le suivait se mit soudain à courir, le rejoignit et l'accosta :

— Pardon, monsieur, lui dit-il en le saluant, c'est à monsieur Daniel Olry que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, monsieur, répondit Daniel étonné.

— Monsieur, continua l'homme avec embarras, ce que je fais – ne se fait guère – certainement ; mais vous m'excuserez, vu la nécessité. Monsieur, vous ne me connaissez pas ; je suis Pierre Aubry, le frère de Natalis.

— Ah ! fort bien ! monsieur, dit Daniel de plus en plus surpris, mais recouvrant tout son sangfroid et toute son aisance en face du frère et du témoin de son adversaire. — Nous allons probablement au même endroit, par le même chemin ? ajouta-t-il.

— Non, monsieur, ce n'est pas par hasard que je vous rencontre et que je vous aborde. J'avais à vous parler.

— Je vous écoute, monsieur. Mais marchons toujours, n'est-ce pas ? Pour rien au monde, je ne voudrais être en retard.

— Marchons toujours, soit. — Monsieur, voici : — Vous avez offensé ma sœur. Je suis son frère aussi bien que Natalis. Je suis même l'aîné de la famille. Vous êtes un homme de cœur, j'espère que vous entendrez raison mieux que vos témoins. Je ne suis pas beaucoup plus fort à l'épée que Natalis. Mais, si vous le souhaitez, je me battrais au pistolet. J'ai la vue basse, — je vous en donne ma parole d'honnête homme ; — vous auriez donc tout l'avantage. Monsieur, c'est pour vous dire que, ne connaissant pas Natalis plus que moi, cela doit vous être égal de vous battre avec moi plutôt qu'avec lui. Je vous demande donc la préférence, monsieur, comme le plus signalé service que vous puissiez me rendre.

Après ce long et laborieux discours, Pierre essuya la sueur de son front. Daniel, cependant, se sentit touché au fond du cœur de la naïveté de ce dévouement, et répondit avec douceur :

— Je suis forcé de vous faire remarquer, monsieur, que vous vous méprenez un peu. Le tort réparable et involontaire que vous avez à me reprocher envers votre sœur n'est, à mes yeux, que l'occasion de ce duel. La cause, c'est l'insulte volontaire et grave que j'ai reçue de votre frère, et qu'aucun homme d'honneur ne pourrait supporter. Le débat doit donc seulement se vider entre votre frère et moi. Et, si j'ai le regret de vous refuser, croyez qu'en tout cas mes témoins et M. Natalis Aubry, lui-même, ne me permettraient pas d'agir autrement.

— Il est pourtant impossible que mon frère se batte ! s'écria Pierre.

— Eh ! monsieur, dit vivement Daniel, entraîné par ce mouvement, puisque votre démarche inusitée, quoique si respectable, m'autorise, à mon tour, à m'écarter des règles, laissez-moi vous rappeler qu'il n'a tenu ni à mes amis ni à moi que ce fâcheux conflit n'eût une autre issue, une issue à la fois pacifique et honorable. Et j'ajoute que, même sur le terrain, je serais disposé encore à ne pas me montrer plus exigeant.

— Non, Natalis ne s'y prêterait pas ! Giboureau ne s'y prêterait pas ! reprit Pierre en hochant la tête.

— Alors, monsieur, que puis-je ? fit sèchement Daniel.

— N'importe ! il est impossible que mon frère se batte ! répéta Pierre avec plus d'énergie.

Il saisit fortement Daniel par le bras et le contraignit à s'arrêter.

— Tenez, monsieur, n'allons pas plus loin ! lui dit-il d'un air sauvage. Je vous ai parlé poliment, je vous ai prié. Et vous avez beau dire, si vous y mettiez de la complaisance, nous trouverions bien d'autres témoins, et quand vous vous seriez battu avec moi, personne, pas même Natalis, n'aurait plus le droit de vous demander raison pour la même cause. Vous aimez mieux avoir cet enfant pour adversaire, je le conçois ! Mais moi, je ne veux pas qu'on ôte mon frère à sa mère ! Maintenant, prenez-y garde ! s'il vous faut, pour vous forcer à donner satisfaction aux gens, une injure grave et volontaire, comme vous le disiez, je vous avertis que je ne vous la ferais pas longtemps attendre.

— Prenez-y garde vous-même, monsieur ! répondit froidement et fermement Daniel ; cette violence, indigne de moi, indigne de vous, dont vous osez me menacer, pourrait changer les dispositions que j'apportais à ce duel ; mais je ne vois pas en quoi elle changerait les conditions du duel même. — Je me battrais d'abord avec M. votre frère qui m'a insulté le premier. Après quoi, si j'avais l'avantage, j'aurais l'honneur de me battre avec vous, voilà tout. Mais, cela étant, vous auriez moins à rougir, je crois, si vous attendiez, pour me provoquer, le dénouement du

premier combat. Et, soyez tranquille ! je ferais en sorte de me garder et de me ménager pour le second.

Daniel n'avait pas achevé de parler que le pauvre Pierre se sentait déjà dominé : l'attitude calme avait fait tomber le geste emporté ; le regard fier avait éteint le regard farouche ; l'ascendant de la raison avait subjugué la brutalité de l'instinct.

— Voilà huit heures qui sonnent au Luxembourg, reprit tranquillement Daniel. On nous attend, marchons.

Et Pierre marcha, silencieux et honteux, à ses côtés, pendant quelques minutes, murmurant sourdement :

— Que dira mon père ?... Je lui ai promis... Il m'attend...

Mais, lorsqu'en relevant la tête, il ne se vit plus qu'à trois cents pas de la grille ; lorsque Daniel, pour y arriver plus directement, fit mine de quitter la contre-allée, Pierre cria encore, et cette fois avec une sorte de désespoir :

— Tant pis ! il est impossible que mon frère se batte !

Puis, les bras croisés, il se planta résolument devant Daniel, entre les arbres et le fossé, et, de sa large carrure et de son absurde volonté, barra tout passage au jeune homme.

— Je ne vous attaquerai pas, lui dit-il, mais, pour faire un pas de plus, il faudra que vous me marchiez sur le corps.

Daniel comprit à quel homme il avait affaire.

Mais il ne pouvait ressentir ni colère ni dédain vis-à-vis de cette inflexibilité tenace, qui ressaisissait toujours son idée unique, comme le boule-dogue l'os une fois touché.

Que répondre, d'ailleurs, à un argument doué de muscles pareils, à un raisonnement si rudement taillé en athlète ?

Daniel prit le parti de rire.

— Ma foi ! monsieur, dit-il, je vous avoue que je ne suis pas d'humeur à engager une lutte inégale et ridicule. Du moment où il y a force majeure, je me retire. J'aurai l'honneur d'écrire aujourd'hui à M. votre frère pour l'informer de ce qui s'est passé, en invoquant au besoin le témoignage de votre loyauté. Ce sera à lui d'aviser ensuite. Je vous salue.

Daniel tira son chapeau à Pierre, et, lui tournant les talons, s'éloigna tout délibérément.

Le fait seul pouvait, cette fois, avoir raison du fait ; la logique du vouloir de Pierre fut démontée par la logique de l'action de Daniel.

— Hé ! monsieur ! monsieur ! cria-t-il.

Et d'un air sombre, avec un effort poignant :

— Tenez, le chemin est libre !

— Brave homme ! il croit cela ! se disait Daniel pensif, mais en réalité, il me le laissait plus libre tout à l'heure !

Au même instant, quelqu'un frappa sur l'épaule de Pierre.

C'était M. Giboureau.

Pierre baissa l'oreille, comme un écolier surpris en faute.

— Quel diable de jeu jouez-vous là ? demanda M. Giboureau. Depuis cinq minutes, nous vous regardons de là-bas sans y rien deviner.

Daniel eut pitié de la gêne de Pierre.

— Monsieur et moi, dit-il, nous avons cru que le rendez-vous était de ce côté-ci de la barrière.

Ils eurent bientôt rejoint Natalis, Henri et Lucien.

Les deux adversaires se saluèrent en s'abordant.

Puis, chacun d'eux monta dans une voiture de place avec ses témoins.

La voiture de Daniel, qui avait choisi le lieu de la rencontre, montra le chemin à l'autre.

Pendant toute la route, Pierre, démoralisé, ne desserra pas les dents ; M. Giboureau pérora seul sur les avantages incalculables qu'il y avait à se tenir *crânement* dans une première affaire.

Daniel fut avec ses amis ce qu'il était d'habitude, gaîment sérieux et doucement moqueur. Il ne fut question du combat que parce que Lucien lui demanda s'il les autorisait à renouveler encore les tentatives d'accommodement. Daniel ne s'y opposa pas.

Au bout de vingt minutes, il fit arrêter la voiture. Tous

descendirent.

On était entre Vaugirard et Issy : deux ou trois charrettes blanches de maraîchers et quelques fichus rouges de paysannes animaient seuls, au loin, la route poussiéreuse.

— Par ici, messieurs, dit Daniel.

Il entra dans une ruelle d'assez triste apparence et toute formée de murs de clôture, mais qui débouchait, après quelques détours, sur un petit bois frais, solitaire et parfumé.

Au bout de deux cents pas, on trouva une éclaircie, et Daniel dit :

— Nous sommes arrivés.

Lucien et Henri prirent alors à part Pierre et Giboureau, et conférèrent brièvement avec eux.

Daniel resta seul pendant deux ou trois minutes en présence de Natalis ; mais il ne le regardait pas. Il regardait, de loin, Pierre tout accablé et tout sombre.

Et lui, l'orphelin, il pensait avec une douleur amère :

— Quand un membre est malade, les énergies de tout le corps semblent conspirer et se tendre pour le guérir et le préserver. La famille, en cela, tient singulièrement de la nature !



## IX

« Que vouliez-vous qu'il fît contre cinq ? »

Giboureau revint vers Natalis pour lui dire quelques mots à l'oreille, en affectant un rire méprisant.

— Je crois pourtant, en conscience, que tu pourrais accepter cela, insinua Pierre qui s'approchait.

Mais Natalis, regardant Giboureau, répliqua vivement, assez haut pour être entendu de Daniel et de ses témoins :

— Non ! non ! je n'ai rien à retirer, rien à excuser ! La cause que je défends est juste, et le droit est tout de mon côté.

— *Summum jus*, Lucien ! reprit à demi-voix Daniel, souriant tristement. Il n'y a rien à dire à cela, législateur futur !

Il ôta sur-le-champ sa redingote, et Natalis s'empressa de l'imiter.

— Attendez, messieurs, dit Giboureau ; il faut savoir de quelles armes vous vous servirez. J'ai apporté des fleurets démouchetés, et ces messieurs ont des épées. Voulez-vous que nous tirions au sort ?

Le sort décida pour les épées. Natalis et Daniel en prirent chacun une et se placèrent en garde, un peu pâles, mais fermes et résolus.

Quand les épées se choquèrent, Pierre, qui se tenait en arrière de Natalis, parut chanceler ; mais il se raffermir et resta dès-lors immobile, et pareil en tout à une statue, si ce n'est que des gouttes de sueur froide perlaient sur son front découvert.

Natalis poussait droit et vigoureusement son épée. Il était assez novice et se découvrait à chaque instant. Mais, ou il réparait ses fautes, à force de prestesse, ou son adversaire, dont le jeu semblait beaucoup plus sûr et plus serré, était trop généreux pour en profiter.

Daniel se contentait d'abord de rompre et de parer. Mais, à un

dégagement incertain, liant tout à coup d'un tour rapide l'arme de Natalis, il la fit sauter à cinq pas.

Aussitôt il abaissa la pointe de la sienne et en présenta courtoisement la poignée à Natalis.

Henri, qui avait ramassé l'épée tombée, s'approcha en disant :

— M. Aubry a été désarmé ; le combat doit cesser, messieurs.

À ces mots, M. Giboureau fit sa grimace la plus aigre, et Natalis frappa du pied, le feu du courroux et de l'orgueil dans les yeux.

— Est-ce que monsieur Daniel aurait voulu me faire encore l'injure de me ménager ? dit-il les dents serrées.

— Oh ! nullement, monsieur ! répondit Daniel avec un peu d'ironie.

— Prouvez-le-moi donc ! reprit Natalis en se mettant de nouveau en garde, son épée convulsivement serrée.

— Henri, rends-moi cette arme, dit Daniel à son témoin, d'un ton qui ne souffrait pas de réplique.

Henri obéit en haussant les épaules.

Les épées s'engagèrent de nouveau.

Natalis attaquait et se défendait avec une sorte de fureur.

Daniel ne voulait encore que parer.

Seulement, il n'était pas toujours assez maître de sa main pour que, parfois, la riposte ne suivît pas irrésistiblement la parade.

Il raidissait alors le bras de tout son pouvoir.

Mais, en même temps, l'inexpérience de Natalis, plus dangereuse souvent qu'une habileté consommée, lui faisait courir à lui-même plus d'un terrible risque, et la fièvre du danger et de la colère commençait à le saisir.

Il y eut une seconde où sa riposte arriva si foudroyante que Natalis était certainement perdu... Mais l'éclair plus rapide encore de la pensée avait montré à Daniel la gracieuse image d'une jeune fille lui présentant l'eau bénite.

Il lâcha son épée, qui tomba presque sur Natalis.

Cependant, la pointe de Natalis, simplement détournée, suivait sa direction et effleurait le bras droit de Daniel.

Ils s'arrêtèrent, haletants.

Natalis savait bien n'avoir pas désarmé son adversaire, puisque les deux fers ne s'étaient pas même rencontrés.

Il passa la main sur son front, incertain, troublé, comme ébloui.

— Pour le coup, dit Lucien en s'avancant, le combat ne continuera pas, ou nous nous retirerons.

— Je commence à voir, en effet, reprit Natalis, que les chances ne sont pas égales.

— Je crois bien ! vous êtes cinq contre un ! s'écria Daniel.

— Cinq contre un ? répéta Natalis, étonné.

— Eh monsieur, là, derrière vous, à côté de votre frère, vous ne voyez pas, vous, votre père, votre mère et votre sœur !... mais, moi, je les vois !

Natalis comprit tout.

Une réaction soudaine s'opéra dans cette mobile et extrême nature ; ses nerfs, contractés, se détendirent, les larmes lui montèrent aux yeux, et il se jeta dans les bras de Daniel.

— Ah ! monsieur, pardonnez-moi ! s'écria-t-il. Vous êtes un vaillant et généreux cœur, et je ne suis qu'un sot et vaniteux esprit.

Pierre, à son tour, s'approcha, et, sans rien dire, serra dans ses grosses mains la main de Daniel à la lui briser.

M. Giboureau, seul, pinçait des lèvres à ces fadeurs.

Mais Natalis le regarda avec sa hauteur d'autrefois, et, s'adressant expansivement à Daniel :

— Écoutez, lui dit-il, voulez-vous être mon ami ? Oh ! il faut maintenant que vous soyez mon ami ! il le faut !

— Vous êtes un étrange enfant, monsieur Natalis. Je consens bien vite à être votre ami ; vous seriez capable, sans cela, de vouloir me pourfendre encore.

— Mon Dieu ! votre sang coule ! Vous êtes blessé ! s'écria

tout à coup Natalis effrayé.

— Ce n'est rien ! un égratignure ! se hâta de dire Henri, qui examinait le bras de son ami.

Il déchira un mouchoir et banda la plaie, qui était, en réalité, fort légère.

Natalis le regardait faire, visiblement attendri.

— Bon ! allez-vous pleurer pour une piqûre ? lui dit en riant Daniel.

— Mon ami, si vraiment vous ne souffrez pas trop, accordez-moi une grâce. Venez, je vous en prie, un moment, chez nous, et permettez-moi de vous présenter à mon père et à ma mère pour qu'ils vous remercient.

— Enfin ! dit Daniel en jetant un coup-d'œil à Henri et à Lucien.

— Vous consentez ?

— Parbleu ! c'est mon rêve. Montons ensemble dans la première voiture ; ces messieurs prendront l'autre. Je vous expliquerai, chemin faisant, ma monomanie.

— Allons ! dit Natalis. – Viens-tu avec nous, mon Pierre ?

— Non, j'accompagne Giboureau. Et puis, tu ne sais pas, Natalis ? j'aurais envie de pousser jusqu'à Châtenay.

— Jusqu'à Châtenay ! Pourquoi faire ?

— Dame ! j'ai promis hier à Marthe qu'elle serait informée le plus vite possible de ce qui se passerait ce matin.

— Comment ? Marthe savait donc ?... Et tu veux aller à Châtenay toi-même ! – Mais ton bureau, Pierre ?

— Ah ! oui, il y a mon bureau ! Cependant, j'ai donné parole à Marthe.

Natalis regarda Pierre avec étonnement.

— Ne manque pas ton bureau, lui dit-il. J'irai à Châtenay, moi.

— Ah ! tu iras... C'est différent. Mais alors tu diras à Marthe que c'est moi qui t'envoie.

— Sans doute ! sans doute ! – Est-ce qu'il l'aimerait ? pensa

Natalis.

Pierre, beaucoup plus primitif en analyse, ne s'était jamais demandé, lui : « Est-ce que je l'aimerais ? »

Mais, pour être absolument ignorée de l'un des rivaux, la lutte n'en commençait pas moins à sourdre entre les deux frères.



DEUXIÈME PARTIE  
ACTION ET PASSION





## I Heur et malheur

Dans cette sorte de partie engagée, à l'insu de Pierre, entre Pierre et Natalis, celui-ci, outre tous ses avantages, avait encore le loisir de jouer le premier.

— Et j'en userai, pardieu ! se disait-il, tout distrait et tout agité, pendant la route entre Vaugirard et la rue des Postes. Je ne laisserai certes pas si aisément à Pierre cette jolie Marthe !

Cependant, Daniel lui racontait comment Léonard lui était « apparu » à la bibliothèque Sainte-Geneviève, quel singulier travail avait alors accompli son imagination, puis quelle impression avait produite sur ses amis le paisible intérieur flamand de la rue des Postes.

— Oui, répondit enfin Natalis, j'ai une bonne et brave famille, et qui m'aime bien. Pourtant, il m'a toujours manqué quelque chose : un compagnon de mon âge, un confident de mes idées. Voulez-vous être ce confident et ce compagnon, Daniel ? Nous n'avons pas besoin de tant de jours pour nous lier ! Moi, je vous ai sur-le-champ reconnu pour un des nôtres. Vous savez, il y a des mots, des gestes maçonniques qui font dire tout de suite : Vous êtes un Dévorant ! Donnez-moi donc cette amitié, qui d'avance était mienne, et il me semble que je n'aurai plus rien à souhaiter au monde.

— Plus rien ?... excepté l'amour !

— Ah ! oui, l'amour peut-être !

Et la pensée en feu de Natalis revolait encore à Marthe, qui s'était inquiétée de lui la veille, qui avait prié pour lui le matin.

Oh ! il fallait qu'il la revît le plus tôt possible !

Il était en chance ! Si le sort, renouvelant sa vie en un jour, lui envoyait à la fois l'ami et la bien-aimée !

Pourquoi pas ?

En attendant, lorsque Daniel et Natalis arrivèrent à la rue des Postes, ces deux adversaires de l'heure précédente en étaient à se tutoyer.

Ce fut Marie qui leur ouvrit.

Elle s'élança au cou de son frère avec un cri de joie.

Le vieux Léonard ne prononça pas une parole. Seulement, il était debout, il retomba tout pâle sur une chaise.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Brigitte, stupéfaite et alarmée.

— Cher père, pardonne-moi ! dit d'abord Natalis, j'ai probablement bien mal interprété tes avis d'hier...

— Oui, Natalis, — tu as confondu, comme on fait d'ordinaire, la résolution violente avec la résolution forte.

— Que veux-tu, père ! j'avais une si furieuse envie d'essayer mon courage tout neuf !

Quand il s'en mêlait, ce Natalis, il avait bien de la grâce ! Entourant sa mère de ses bras, et à genoux devant elle :

— Ma bonne mère, lui dit-il, je devrais peut-être t'épargner jusqu'au souci d'un danger passé, mais j'ai à cœur de ne rien faire perdre de ta gratitude à mon nouvel ami que voici. Tu ne sais pas, mère ? ta mauvaise tête de fils qui s'est battu en duel ce matin !

— Ah ! mon Dieu ! fit la mère en l'embrassant éperdument.

— Eh ! rassure-toi donc ! me voilà sans une égratignure, — grâce à mon vaillant adversaire, qui s'est laissé blesser pour m'épargner. — Je te le présente, mère.

On n'avait guère remarqué Daniel jusque là, et il ne s'en était pas plaint, — ravi de contempler dans le cadre tranquille de la salle de famille ce groupe palpitant, la mère tendre et inquiète, le père grave même dans le bonheur, et, rayon de cette ombre calme, le sourire joyeux et fin de la petite sœur.

Mais, quand Natalis eut désigné son sauveur, un même cri partit de trois cœurs :

— Oh ! merci !

Et la mère lui prit les mains avec effusion ; le père eut vers lui

un élan que rendaient plus touchant encore ses façons à la fois timides et sévères ; enfin, le regard de Marie fut aussi éloquent que son cri.

Ce fut à elle que Daniel s'adressa d'abord.

— Avant d'accepter ces remerciements, dit-il, permettez-moi, mademoiselle, de solliciter de vous un pardon, le pardon de la plus stupide et de la plus grossière méprise...

— Oh ! monsieur, mon frère ne vient-il pas de dire qu'il vous doit la vie !

— Non, pas à moi !... reprit vivement Daniel.

Il s'interrompit en voyant la rougeur de Marie.

Il ne demandait pas mieux que de garder entre eux ce pur et charmant secret de la scène de l'église.

Seulement, tandis que Brigitte pressait de questions Natalis sur la cause du duel et que Léonard aidait son fils à répondre, Daniel reprit à voix plus basse :

— Quand j'étais au collège, mademoiselle, et que je voyais dans Homère comme les divinités enveloppent d'un nuage, aux moments périlleux, les héros qu'elles protègent, je ne comprenais pas grand'chose à ces nuages-là... J'y crois à présent.

— Excusez, moi, monsieur, je n'entends pas le grec, dit gaîment Marie ; mais, en bon français, se hâta-t-elle d'ajouter assez haut pour être entendue de tous, donnez-moi une grande poignée de main, comme à une petite sœur, puisque vous avez été si fraternel pour ce Don Quichotte de Natalis.

Et, avec le même geste qu'au Val-de-Grâce, elle lui tendit sa main blanchette, qu'il pressa, un peu incertain, car il y avait de la petite fille dans la jeune fille, et de la jeune fille dans la petite fille.

Léonard appuya sur ce qu'avait dit Marie : il espérait que Daniel se regarderait désormais comme de la maison.

Brigitte s'inquiéta de sa blessure.

Ils ne savaient comment le remercier et lui faire fête.

Daniel se leva pour partir ; Natalis déclara qu'il voulait

l'accompagner jusque chez lui.

Il avait vu sa sœur écrire et cacheter à la hâte un billet, puis chuchoter quelques mots à l'oreille de sa mère.

— Je vais vous demander un petit service, monsieur, dit Marie à Daniel : c'est de jeter vous-même, en passant, cette lettre à la poste ; car j'aime autant que monsieur mon frère n'en lise pas la suscription.

— Pas même si je la devine ? demanda en riant Natalis.

— Oui, mais dans ce cas-là seulement.

— Et alors, je porterai moi-même la lettre. – Il est probable que je ne rentrerai pas avant l'heure du dîner.

Quand les deux jeunes gens furent dans la rue :

— Eh bien ! Daniel, dit Natalis, tu as vu mon père ?

— Oui, et plus que jamais il m'attire et il m'inquiète ; – il a pour moi un mystère et un charme, – je ne sais quoi de calme et de timide qui m'enchanté, et je ne sais quoi de profond et de secret qui me fait un peu peur.

— Ma foi ! s'il faut l'avouer, mon cher, depuis hier, mon père me produit exactement le même effet. Je ne l'avais jamais connu que tout simple et bonhomme ; mais hier, il m'a dit des choses tellement inattendues, que je l'ai entrevu tout à coup comme un personnage supérieur, qui aurait jusque-là gardé l'incognito avec moi.

— Ah ! tu vois !

— Si tu veux, Daniel, nous irons ensemble à la découverte dans l'âme paternelle. Va, nous n'y trouverons rien que de digne et d'honorable ! – Mais, monsieur mon nouvel ami, voilà déjà ma petite sœur qui vous charge de ses commissions secrètes.

— Ah ! ah ! monsieur mon vieil ami, vous voudriez bien lire le nom écrit sur cette lettre ? Mais je suis impénétrable, tenez, comme ce trou béant où je vais la plonger.

— Arrête ! est-ce que je ne sais pas qu'elle est adressée à *Mademoiselle Marthe Laperlier, à Châtenay* ?

— Le fat ! s'écria Daniel en voyant que Natalis avait raison.

— Donne-moi cette lettre, Daniel. J'en serai moi-même le facteur. Va, il s'agit tout simplement de rassurer un peu plus tôt une tante et une cousine !

Natalis avait ainsi son entrée. Les moindres circonstances le servaient. Il n'aimait pas à lutter, mais il aimait beaucoup à vaincre, et il se hâtait de prendre les devants sur Pierre. Il allait assurément, dans la verve de son bonheur, surprendre un cri, arracher un aveu, satisfaire tout de suite la nouvelle et soudaine soif de son âme ardente !

Il ramena son ami jusqu'à sa chambre, courut aux voitures, et en moins de deux heures fut à Châtenay.

Ô désappointement ! il ne trouva que sa vieille tante.

Terrible goutte d'eau froide sur son enthousiasme en ébullition.

Marthe n'avait pu, de tout le matin, dissimuler sa naïve inquiétude, et, après avoir vainement essayé de deux ou trois prétextes pour faire aller sa tante à Paris, elle lui avait avoué, en désespoir de cause, ses appréhensions, les confidences de Marie, la dernière parole de Natalis.

Mais madame Laperlier avait pris la chose tout de travers :

— Elle ne voyait dans tout cela que des suppositions, le roman de deux petites têtes folles ; elle n'avait pas été sans remarquer que Marthe se tenait fort mal vis-à-vis de son cousin : était-ce la modestie qui sied à une demoiselle ? s'imaginait-elle, par hasard, qu'elle était faite pour Natalis, pour un futur célèbre artiste, qui aurait des commandes du gouvernement, et qui mériterait la croix-d'honneur peut-être ?

Elle frappa sans pitié, sans relâche, sur les plus délicats sentiments du cœur de Marthe : la pudeur et la fierté, — et, finalement, renvoya la pauvre petite pleurer toute seule dans sa chambre.

Heureusement, Marthe, à travers la persienne, vit entrer Natalis.

Elle joignit les mains vers le ciel, puis essuya ses yeux.

Il était sain et sauf, c'est tout ce qu'elle voulait savoir.

Lorsque Natalis demanda s'il ne pourrait pas remettre à Marthe un billet de Marie, madame Laperlier alla elle-même appeler sa nièce, et la ramena dûment admonestée.

Marthe donna d'abord la lettre à lire à sa tante, puis, sur sa permission, la lut, le cœur palpitant, le visage immobile.

Natalis leur raconta les détails du duel ; Marthe l'écouta, sous l'œil sévère de madame Laperlier, avec la même apparence de réserve.

Il y eut toutefois un instant où Natalis put saisir, dans un regard, dans un éclair, sa véritable et douloureuse pensée, et vit une larme lente s'échapper de ses cils baissés, et rouler le long de sa joue.

Mais ces premières difficultés avaient déjà fort rabaissé l'exaltation de Natalis.

Il s'en revint, mécontent et découragé.

Le vent tournait nord-nord-ouest.

— Au fait, n'étais-je pas fou ? se disait-il. Espérer qu'en un jour ou deux, il s'allumerait entre Marthe et moi une passion pareille à celle de Juliette et Roméo ! quel anachronisme ! En somme, où cela me conduirait-il ? J'aurais horreur de séduire la pauvre chère enfant. Quant à l'épouser, diantre ! Me marier à vingt ans, sans fortune et sans état ! Faire cette infidélité à la peinture, ma maîtresse légitime ! Noyer l'art dans le pot-au-feu ! — Allons ! le plus sage serait, je crois, de partir pour Rome. Cependant, je tâcherai encore de la revoir seule. — Oui, nous nous aimerions peut-être ; mais nous aimons-nous ?

Natalis, pareil à ces poètes qui n'ont de talent qu'avec des collaborateurs, avait besoin d'avoir toujours la fortune pour associée.

Il suivait d'un cœur vaillant la veine prospère et donnait à merveille la réplique au bonheur ; mais la moindre atteinte de l'adversité le glaçait, et il ne savait pas lutter contre la mauvaise chance.

Or, au combat de la vie, il faut précisément se garder de

prendre le sort pour second, ce n'est jamais qu'un ennemi : l'allié déguisé cache un traître.

Après avoir amorcé Natalis de quelques faveurs insignifiantes, le hasard sembla se déclarer contre lui.

Il revit Marthe deux fois ; mais la première, en présence de sa tante et de sa mère, et il ne put prendre sur lui de lui dire un mot à part dans la conversation générale ou de l'emmener à l'écart, sous quelque prétexte.

La seconde fois, il trouva Marthe seule pendant quelques minutes.

Le cœur ému, la tête troublée, il préluda par des phrases vagues sur l'absence, sur la solitude où il vivrait en Italie, sur tout ce qu'il laisserait à Paris de lui-même.

Il aurait voulu, impatient et souffrant, que Marthe le comprît, et Marthe, rougissante et tremblante, n'aspirait qu'à le comprendre.

Mais il eût fallu pour cela qu'elle fût aussi hardie qu'il était timide.

Madame Laperlier eut le temps d'arriver avant une parole concluante, et Natalis soupira... et respira.

Alors il fixa irrévocablement au premier novembre son départ, remis jusque-là de jour en jour.

Il retint sa place pour midi à la diligence de Marseille, et décida que les parents et amis, madame Laperlier et Marthe, Daniel et Giboureau, lui feraient leurs adieux dans la matinée.

Pourquoi Natalis partait-il ?

Peut-être parce qu'il aurait dû rester !

Son père le voyait toujours avec regret se refaire pour cinq ans écolier, – mauvais moyen de devenir maître.

Daniel lui avait trouvé une salle à manger à décorer, à Bordeaux, chez le père de Henri.

Il refusa tout, laissant seulement entrevoir qu'au bout d'un an de séjour en Italie, il donnerait probablement sa démission et reviendrait à Paris.

Le fait est qu'il comptait, pour faire jaillir enfin l'étincelle du cœur de Marthe et de son cœur, sur la suprême entrevue du jour de son départ et sur la pression du dernier moment.



## II Deux départs

Ce jour arriva vite, ce dernier moment approchait.

Dix heures venaient de sonner. Daniel et Giboureau lui-même étaient là, et l'on attendait encore madame Laperlier et Marthe.

— Elles sont en retard ! disait Marie ; mais elles vont venir ! je suis sûre qu'elles vont venir !

Mais Natalis commençait à se sentir inquiet pour tout de bon.

Est-ce que réellement il n'emporterait pas même de Paris une espérance dans un regret ?

On ne s'embarque pas volontiers pour les pays inconnus sans la provision d'un peu d'infini au cœur, — d'un peu d'amour si l'on part, d'un peu de Dieu si l'on meurt.

La mère, les yeux fixés sur la malle de son fils, qu'elle venait de fermer elle-même, essuyait de temps en temps ses larmes.

Pierre restait muet et comme étonné.

Léonard ne laissait échapper que de brèves et rares paroles, soit pour consoler sa femme, soit pour encourager son fils :

— Allons, Brigitte ! puisqu'on dit que c'est pour le bien de ton enfant. — Natalis, tu sais tout ce que j'attends de toi.

— Tu attends trop, cher père, tu attends trop !... répondait Natalis accablé.

Marie seule s'efforçait d'étourdir les autres et de s'étourdir elle-même en faisant cent projets et en disant cent folies ; humeur de giboulée, qui riait et pleurait à la fois.

Cependant, elle aimait trop son frère pour ne pas souffrir en dedans, et, tandis qu'on écoutait sa gaîté, elle entendait sa douleur.

Les minutes s'écoulaient, et madame Laperlier et Marthe n'arrivaient toujours pas.

Natalis, de plus en plus agité, se leva, fit un signe à Daniel et

à Marie, et les emmena tous deux dans le jardin.

— Que je respire une dernière fois mes fleurs ! dit-il.

Et quand ils furent seuls :

— Daniel, Marie, vous êtes, vous, les amitiés de mon âge et de ma taille. Je ne crois pas que Pierre me comprenne beaucoup, et j'ai peur de ne pas assez comprendre mon père. C'est donc à toi, mon camarade, à toi, ma sœur, que j'adresserai les plus secrètes pensées de mon exil. Ne m'oubliez pas, je vous en prie. Écrivez-moi souvent. Parlez de moi ensemble. — Ah ! voilà onze heures qui sonnent. Rentrons. Il est temps de partir. Décidément, je ne reverrai pas ma tante et Marthe.

— Il est encore possible, dit Marie, qu'elles soient allées tout droit t'attendre aux Messageries.

— Ah ! c'est juste ! reprit vivement Natalis.

Il hâta dès-lors le départ.

Tout était prêt, — sauf le cœur de la mère.

Natalis fit ses adieux à M. Giboureau et à Daniel, qui le quittaient là.

Tandis que M. Giboureau s'égarait en phrases superflues, il embrassait Daniel, et, l'enveloppant avec Marie dans le même regard :

— Ami, lui dit-il, remplace auprès de mes parents l'absent, ce demi-mort.

Il donna un rapide et dernier coup d'œil à sa chambre, aux meubles, à tous ces êtres muets plus éloquents que Giboureau.

— À présent la maison, tout à l'heure la famille ! murmura-t-il.

Enfin, il s'arracha du seuil bien-aimé.

Dans la voiture qui les conduisit aux Messageries, il occupait le fond entre sa mère et sa sœur, et il tenait dans ses mains la main tremblante et ridée de Brigitte et la petite main tiède de Marie.

Il regardait les cheveux blancs de l'une et les cheveux blonds de l'autre.

— Que de choses, mon Dieu ! peuvent se passer d'ici à mon retour, dit-il. Marie, je te retrouverai mariée peut-être ?

— Es-tu fou de penser à cela ! reprit Marie.

Mais ce n'était pas précisément au mariage de sa sœur qu'il pensait.

Dès qu'on arriva dans la cour des Messageries, Natalis vit d'un regard que Marthe n'était pas là.

Alors, une joie amère et absurde envahit son âme.

— Eh bien ! j'aime autant cela ! se dit-il. Voilà qui fixe du moins mes irrésolutions ! Il lui est possible d'oublier jusqu'à mon départ, il me sera permis d'oublier son absence. Niais que j'étais de supposer une âme aimante et sérieuse à cette petite fille !

Il se sentait plus léger.

Il fut tendre et charmant pour sa mère et pour sa sœur, attentif et respectueux pour son père.

Pourtant, comme Léonard lui disait une dernière parole grave sur la vie nouvelle qui s'ouvrait à lui :

— Hélas ! cher père, répondit-il, je vois bien ce qui finit pour moi, mais je ne vois pas encore ce qui commence.

L'instant du départ arriva, et, malgré les sourires des voyageurs sceptiques, fort divertis de ces adieux bourgeois, il n'y eut plus que des embrassements et des larmes.

Natalis monta en voiture.

— Adieu, mon enfant, reviens-nous un homme, dit Léonard.

— Mais notre enfant toujours ! cria la mère.

Quelques tours de roues séparèrent ces cœurs.

Le soir, après le dîner qui fut bien triste, Pierre dit à Léonard :

— C'est vraiment très surprenant, père, que ma tante et Marthe ne soient pas venues tantôt. Si tu veux, nous irons demain dimanche à Châtenay. Il faut qu'il soit arrivé quelque chose.

Il était arrivé quelque chose en effet.

Pendant cette matinée où Natalis avait si fort douté, Marthe avait cruellement souffert.

Madame Laperlier s'était levée plus maussade et plus acariâ-

tre encore que de coutume. Marthe n'avait opposé que bonne grâce à sa mauvaise humeur et qu'empressement à son impatience.

Elle ne raisonnait pas, elle, elle ne calculait pas ; mais un instinct confus lui soufflait aussi que d'une suprême entrevue pouvait s'échapper une parole suprême.

Elle ne pensait donc qu'à partir le plus tôt possible, tout attristée en songeant à l'adieu, tout animée en écoutant l'espoir.

Dès huit heures, elle avait fait le ménage, préparé le déjeuner, achevé sa toilette.

Madame Laperlier s'habillait dans sa chambre.

Marthe l'avertit à travers la porte que tout était prêt.

Pas de réponse.

Elle entra et trouva sa tante étendue raide et sans connaissance.

Elle jeta un cri, essaya vainement de la faire revenir et de la soulever, puis s'élança dehors et appela les voisins.

Le médecin du pays demeurait près de là. Il accourut et dit aussitôt :

— C'est une attaque d'apoplexie.

— Mon Dieu ! s'écria Marthe !

Le médecin se retourna et la vit à genoux, pâle et comme foudroyée. Il voulut amortir le coup.

— Soyez tranquille, mon enfant, lui dit-il ; nous la sauverons !

— Oh ! n'est-ce pas, monsieur ? n'est-ce pas ?

Cette lueur suffit à Marthe, et, dès-lors, prompte, attentive, calme à force d'émotion, elle se mit à exécuter les ordres du médecin.

Une saignée fut tentée, les réactifs les plus énergiques furent employés ; le tout inutilement.

Cependant les minutes passaient.

Quand la pendule sonna neuf heures, Marthe tressaillit.

— Nous devrions être en route pour Paris ! se dit-elle.

Mais, tout de suite, baisant la main glacée de madame Laperlier :

— Oh ! pardon, chère tante ! pardon ! je ne veux penser qu'à toi ! — Elle ne se ranime toujours pas, monsieur !

— Il faut laisser le temps à la crise de prendre son cours, mademoiselle.

Marthe ne put s'empêcher de se dire :

— Si ma tante recouvrait sa connaissance d'ici à dix heures, elle serait peut-être la première à m'envoyer à Paris avec quelqu'un de la ferme.

Et puis, elle s'accusait d'admettre une préoccupation, un intérêt étrangers à cette terrible et subite maladie.

Elle joignait les mains et priait avec ferveur.

Mais son cœur troublé, déchiré, coupé en deux pour ainsi dire, se demandait :

— Pour qui, pour quoi est-ce que je prie ? Dieu exaucera-t-il une telle prière ? Je suis une égoïste et une impie !

Ce supplice dura deux heures ; pendant deux heures éternelles, la pauvre âme ingénue de Marthe, ballottée entre l'angoisse et le remords, frémit à la pensée de la mort de madame Laperlier et chassa la pensée du départ de Natalis.

Mais quand elle se défendait de regarder du côté de Paris, c'était pour voir un visage livide, et quand elle forçait son cœur à se taire sur la perte d'une occasion tant souhaitée, c'était pour entendre le râle de l'agonie.

Son unique protection et sa dernière illusion s'en allaient à la fois sous ses yeux.

À onze heures, du moins, un de ses doutes cessa :

— Maintenant, se dit-elle, il est trop tard en tout cas pour que je puisse arriver à temps.

Mais l'autre affreuse certitude envahit la pauvre enfant. À ses questions désespérées, le médecin ne répondait plus que par le silence, et cette affreuse douleur l'absorba décidément tout entière.

Seulement, à midi, elle songea encore :

— Il est parti maintenant.

À midi un quart, le râle s'interrompit, et le docteur ferma les yeux fixes de madame Laperlier.

Marthe poussa un cri et resta évanouie dans la position où elle se trouvait, — à genoux.

Quinze minutes l'avaient faite deux fois orpheline : orpheline de son passé et orpheline de son avenir.

Natalis tenait dans ses mains les cartes de sa vie, et Natalis n'avait pas même joué !

Hélas ! hélas ! quand depuis longtemps auront disparu, pour l'homme, la misère, l'ignorance, la maladie, les dernières fatalités, — il en restera pour la femme une terrible : l'homme.

Comme un monarque prudent qui prévoit les révolutions et les déchéances, le Destin a eu soin de faire de l'homme le Vice-Destin de la femme.

### III

## Natalis court, Pierre marche

Natalis parti et comme en fuite laissait à Pierre le champ libre. Pierre avait beaucoup à faire : il fallait d'abord qu'il s'aperçût de ce qui se passait dans son propre cœur ; il fallait ensuite qu'il forçât le cœur de Marthe. Mais Pierre n'y allait pas, lui, par tant de chemins ! Il était aussi net et aussi simple que Natalis était flottant et compliqué, et, au lieu de servir les événements, il s'en servait.

Un des fils du fermier Raymond avait apporté, le soir même, à la rue des Postes, la douloureuse nouvelle de la mort de madame Laperlier, et, le lendemain, Léonard, Brigitte, Pierre et Marie arrivèrent à Châtenay au moment où les cloches sonnaient le service funèbre, et où le corps quittait la maison mortuaire.

Après la messe, tous les assistants, malgré le temps pluvieux et froid, accompagnèrent le cercueil jusqu'à la fosse. Puis, quand la terre argileuse, humide et lourde, eut tout enseveli, et que l'on sortit du cimetière, Brigitte s'informa de la pauvre Marthe.

Raymond l'avait emmenée la veille, éplorée, à la ferme, et l'avait trompée, le matin, sur l'heure du convoi, pour épargner à la pauvre âme brisée de trop cruels spectacles.

— Allons vite l'embrasser ! dit Marie.

On alla, sous la pluie et la bise, par des chemins pleins d'ornières et de boue. À la porte de sa maison, Raymond pria Brigitte et Marie d'entrer seules les premières. Elles trouveraient Marthe dans la grande salle, auprès de l'âtre. Pour lui, si ces Messieurs Aubry consentaient à l'entendre, il désirait leur dire un mot en particulier.

Il conduisit Léonard et Pierre sous un hangar, couvert mais non fermé, à l'abri de l'averse mais non du vent, et qui donnait sur la basse-cour de la ferme.

— Ici nous ne serons pas ennuyés, leur dit-il, et je n'en ai que pour cinq minutes ; tandis qu'une fois entrés, nous ne pourrions pas causer tranquilles.

— Nous vous écoutons, dit Léonard.

Quant à Pierre, il avait été violemment dérangé de ses habitudes ; il venait de voir tous les lugubres tableaux des lendemains de mort ; il regardait ce ciel bas et gris, ces toits ruisselants, ces cours en désordre, semés de tas de fumier, de volaille crierde et de flaques d'eau bourbeuse ; il se sentait enfin mouillé, transi, mal à l'aise, et les paroles de Raymond le frappèrent et le pénétrèrent d'autant plus vivement que ces prédispositions morales et physiques avaient amolli et préparé en quelque sorte sa sensibilité.

— C'est de notre pauvre Marthe, mes bons messieurs, que je veux vous parler un moment, leur dit Raymond ; il faut que vous sachiez où elle en est. Sa situation n'est pas gaie, allez ! Marthe est héritière par testament de tout ce que laisse sa tante ; mais ce tout-là ne fait pas grand'chose. Vous n'ignorez pas que le bien de la défunte était en viager et que de ses quatre mille livres de rente elle n'économisait guère. Loyer de douze cents francs, entretien d'élégance, nourriture de choix, elle s'accordait toutes les douceurs de la vie. Elle était un peu personnelle, la pauvre chère femme, que Dieu la sauve ! Je lui disais quelquefois : — Madame Laperlier, pensez à Marthe ! — Elle me répondait qu'au mariage de Marthe, elle irait vivre avec le jeune ménage pour la faire jouir de son revenu. Sa croyance était qu'elle enterrerait la fille et encore la petite fille, après avoir enterré la mère et la grand'mère. Mais elle comptait, comme on dit, sans son hôte ; j'entends notre hôte à tous, qui est la mort. Aujourd'hui, les gens de loi ont mis les scellés chez madame Laperlier — pour quoi faire, je vous le demande, sinon des frais ? Mais, malgré cela, je puis bien, à vue de nez, dire ce qu'on y trouvera. Attendu que le second semestre touche à sa fin, on n'y trouvera pas mille francs d'argent. Si maintenant, de la vente des meubles et des effets, quand on aura



payé la sépulture et la justice, nous conservons à Marthe trois mille francs, soyons contents. Que fera-t-elle avec mille écus ? Peut-elle s'établir ? Pour des messieurs, elle serait trop pauvre : pour nos gars, elle est trop chétive. Voilà le cas, et ce que j'avais à cœur de vous communiquer. Marthe peut bien rester à la ferme un mois, deux mois, six mois, à son plaisir. Elle est douce et modeste, et ne causera guère d'embarras, chère petite ! Mais cela n'aura toujours qu'un temps, et je dois penser que j'ai trois filles en âge aussi d'être pourvues. De plus, mon aînée, de vous à moi, jalouse un peu Marthe de ce qu'elle est si mignonne. Vous êtes gens de bons sens et de sage conseil ; je vous prie de réfléchir à ce que je vous dis, et, quand vous aurez réfléchi, de m'en donner avis, et, si la chose vous est possible, de prêter assistance à Marthe.

— Pauvre Marthe ! dit Pierre ému.

— Monsieur Raymond, reprit Léonard, je vous remercie de votre confiance, et je vous promets que nous allons mûrement examiner ces graves et délicates questions en amis prudents et en parents dévoués. Dans le courant de la semaine, ma femme et ma fille viendront voir Marthe. Et puis, dimanche prochain, attendez-nous, mon fils et moi. Nous prendrons alors, en conseil de famille, une résolution raisonnée.

— À dimanche donc, c'est entendu, dit Raymond serrant affectueusement la main de Léonard. D'ici là, nous soignerons de notre mieux notre affligée. J'ai tout de même la poitrine plus légère depuis que je vous ai parlé. Maintenant, si vous voulez venir voir la pauvre orpheline ?

— Allons, dit Léonard.

— Oh ! quelle pluie noire ! n'est-ce pas, monsieur Pierre ? Un vrai temps de peste et de trépas !

À l'entrée de Léonard et de Pierre dans la grande salle de la ferme, – cuisine et salle à manger tout enfumée, froide et triste, – Marthe, pâle et vêtue de deuil, se leva, pour aller à leur rencontre, de la chaise basse où elle était assise entre Brigitte et Marie,

sous le vaste manteau de la cheminée.

Marthe était belle encore dans ses vêtements de deuil.

Mais ce qui saisit Pierre, ce jour-là, ce furent ses larmes et son abattement. Quand elle eut embrassé Léonard, les deux mains qu'elle mit dans la main de Pierre étaient si glacées, qu'il en eut le frisson jusqu'au cœur.

Elle pleurait, en effet, non-seulement sa tante, mais tous ceux qu'elle avait déjà perdus.

Aux plus tendres consolations elle répondait :

— Pardonnez-moi, vous m'entourez tous avec bien de la bonté, – oh ! je vous en remercie du fond du cœur ! – mais il me semble tout de même que je vais être maintenant seule dans ce grand monde, et je me figure aujourd'hui que ni le soleil ni ma joie ne reparâtront plus jamais.

On resta le plus longtemps possible auprès d'elle ; mais il fallut bientôt songer à revenir à Paris, et laisser celle qui, – comme elle le dit elle-même avec des sanglots en reconduisant ses amis, – allait être maintenant une étrangère partout où elle reposerait sa tête.

Le soir, au coin du feu, Léonard rapporta à Brigitte ce que Raymond lui avait confié de la position de Marthe.

— Eh bien ! il faut la faire venir ici, chez nous ! s'écria Marie.

— C'est ce que je pensais ! dit vivement Pierre.

— Impossible ! reprit Brigitte en secouant la tête.

— Pourquoi impossible, mère ?

— À cause de toi-même, Pierre. La société a ses convenances, pénibles souvent, mais qu'il faut respecter.

— D'ailleurs, dit Léonard, Marthe serait-elle plus chez elle ici qu'à la ferme ? Vous vous rappelez sa dernière parole en nous quittant ?

— Je me la rappelle, dit Pierre.

— Enfin, reprit Léonard, notre hospitalité ferait-elle à Marthe un avenir ? La seule issue que j'entrevoie, c'est de lui trouver

une place dans quelque honorable maison d'industrie ou de commerce.

— Il faudra en parler à Giboureau, dit Pierre.

— Non, plutôt à l'oncle de M. Olry, qui est d'un âge respectable et membre du tribunal de commerce...

Pierre secoua la tête d'un air mécontent, et fut, tous les jours qui suivirent, soucieux et agité comme il ne l'avait pas été depuis le duel de Natalis.

Il voyait souvent son ami Giboureau et avait avec lui de longues conférences.

Madame Aubry et sa fille allèrent deux fois dans la semaine à Châtenay. Marthe était plus calme, mais n'était pas moins triste.

Enfin, le samedi soir, Léonard ayant demandé à Pierre à quelle heure il serait prêt à partir le lendemain, Pierre, qui semblait n'avoir attendu que cette occasion, prit solennellement la parole :

— Mes chers parents, dit-il, j'ai une déclaration à vous faire. Je ne me suis pas marié, vous le savez, parce que ma gaucherie et ma timidité n'étaient pas de nature à plaire, et parce que cela m'ennuyait d'introduire une nouvelle figure dans la famille. Mais, l'autre jour, chez le père Raymond, en voyant Marthe Laperlier assise désolée devant la cheminée, j'ai pensé qu'elle ferait une excellente ménagère, et l'idée de l'épouser m'est venue par la pitié que j'ai ressentie pour elle. Marthe est pauvre, mais nous la connaissons bonne, fidèle et simple. J'ai le double de son âge, mais elle me serait reconnaissante de l'avoir tirée de peine. J'ai réfléchi à cela tous ces jours-ci, et j'en ai parlé à Giboureau. Il me détournait d'abord, mais il en a aussi lui conçu son idée, et il est convenu que si je prenais une femme, je ne pouvais pas mieux la choisir que docile et humble comme Marthe. Nous ne vous quitterions pas, mes chers parents ; nous prendrions le petit logement du premier, nos frais n'en augmenteraient pas beaucoup, et, comme la vue de la mère baisse, Marthe m'entreprendrait mon linge. Sans compter que ce jeune visage, à côté de celui de Marie, égayerait la maison, qui va être un peu monotone après

le départ de Natalis. Avant tout, cependant, je vous consulte sur votre opinion et votre convenance, et je vous prie de me dire sincèrement et amicalement votre avis, quant à vous et quant à moi.

Brigitte fut transportée de joie à cette ouverture, car son rêve avait toujours été de marier son aîné, et elle n'y avait renoncé qu'après vingt tentatives vaines. La liberté des sentiments était pour Léonard la plus sacrée de toutes. Il n'y eut que Marie qui se trouva un peu choquée de certaines façons de voir et de certaines expressions de son frère ; mais elle se dit que si la forme ne semblait pas toujours délicate, la pensée devait l'être ; que Pierre était bon, que Marthe n'était pas heureuse. — Elle ajouta donc gaîment son consentement au consentement que les grands parents venaient d'accorder.

Restait à obtenir celui de Marthe, et Marie affectait de douter qu'elle le donnât aussi facilement qu'on le semblait croire.

Le lendemain dimanche, Pierre resta seul à Paris, Léonard Brigitte et Marie partirent pour Châtenay.

Ils trouvèrent Marthe non pas plus affligée, mais plus consternée : Raymond lui avait appris, le matin, les embarras de son sort.

— Ainsi, dit-elle à Brigitte, en même temps que cette amitié manque à mon cœur, le pain manque à ma vie. Aujourd'hui, je puis encore pleurer, grâce à mon bon M. Raymond, mais demain je n'en aurai pas le temps, car j'aurai mon existence à gagner. Et comment ? Dieu le sait ! Mon aiguille n'est pas même assez habile pour me fournir la miette qu'il me faut ; il n'y a plus de couvents, et, quoique chrétienne, j'aurais honte de servir.

— Marthe, interrompit Léonard, voulez-vous nous faire l'honneur d'accorder votre main à notre fils ?

Raymond, d'admiration, leva les bras au ciel. Marthe se mit à trembler comme la feuille au vent.

— Votre fils ! qui votre fils ? Natalis ? s'écria-t-elle.

Léonard et Marie échangèrent un coup d'œil.

— Chère enfant, répondit doucement Brigitte, Natalis, tu le sais, est en Italie, et il est trop jeune, il n'a pas d'état.

— Ah ! c'est monsieur Pierre ! reprit Marthe d'une voix éteinte.

— Eh bien ! tu ne dis pas oui, ma mignonne ? lui demanda Marie, son regard pénétrant fixé sur elle.

— Est-ce que le noyé dit oui à son sauveur ! s'écria Raymond.

— C'est égal, Marthe, dis oui, dis si tu veux bien être la fille de père et de mère, ma sœur à moi, la sœur de Natalis.

— Ta sœur ! la sœur de Natalis ! répétait Marthe.

Elle regarda Marie, elle regarda ces nobles visages des deux vieillards ; elle vit un sourire sur les lèvres de Léonard et dans les yeux de Brigitte ; elle sentit combien elle répondait mal à tant de bonté et se jeta dans leurs bras en pleurant.

— Elle pense à sa pauvre morte ! dit Raymond.

Non ; la morte qu'elle pleurait en ce moment, c'était une chienne.

Puis, essuyant ses yeux, elle reprit :

— Il faut donc que je vous dise ?... Eh bien ! mon Dieu !... j'ai peur... j'ai peur que M. Pierre n'ait obéi d'abord qu'à la compassion de son bon cœur... et je voudrais...

— Et tu voudrais attendre encore, n'est-ce pas ? interrompit Marie. Tu penses que, pour Pierre et pour toi-même, ton deuil est trop récent, et qu'il vaut mieux ajourner une question si grave.

— C'est cela ! dit Marthe.

Brigitte et le brave Raymond ne comprenaient rien à ce retard. Mais Léonard l'approuva et se chargea de faire entendre raison à Pierre. On ne parlerait de rien avant deux mois. Il fut en outre convenu que Marie, invitée par Raymond, resterait toute la semaine à la ferme auprès de Marthe.

Dans l'intervalle, Léonard écrivit à Natalis, mais en lui apprenant seulement la mort de madame Laperlier, arrivée le jour de son départ.

Lorsque Marie, la semaine suivante, revint à Paris, elle eut un petit air grave et réservé qui, certes, était aussi gros de secrets qu'un coffre à triple serrure peut l'être plein d'écus. Elle attendit l'instant où son père serait seul, et, après l'avoir embrassé :

— Mon cher père, j'ai à te parler sérieusement, lui dit-elle avec une mine des plus capables. Tu es un bon père et tu veux certainement le bonheur de tous tes enfants. Eh bien ! je crois, vois-tu, que nous ne devons pas trop presser le mariage de Pierre et de Marthe.

— Comment ? demanda Léonard.

— J'ai adroitement sondé Marthe ; elle ne m'a fait aucune confiance positive – tu sais sa manière – mais j'ai deviné, moi. Père, il serait imprudent de donner à Pierre des espérances trop promptes avant d'avoir informé Natalis de ce projet et d'avoir reçu sa réponse.

— Que dis-tu là ? Le premier nom venu à la pensée de Marthe, quand nous lui avons parlé de mariage, a été, en effet, celui de Natalis.

— Père, il faut écrire à Natalis, je te dis ! et peut-être interroger M. Daniel, qui est de son âge, et qui a, je crois, sa confiance.

— Tu as raison. Mais tout ceci est délicat. Comment questionner ce jeune homme ?

— Je t'y aiderai, si tu veux.

— À la bonne heure ! dit Léonard en souriant.

— L'essentiel est de gagner du temps, reprit Marie.

Heureusement, on n'eut pas de peine à faire prendre patience à Pierre : il se montrait de la plus serine tranquillité.

— Prends garde à toi, mon cher ! lui disait Giboureau, il me semble qu'on te fait un peu aller.

— Comment ! pourquoi ? qui cela ? répondait Pierre en haussant les épaules.

## IV À cache-cache

À vingt jours de là, Léonard, Daniel et Marie étaient assis tous les trois dans la salle de famille, – Léonard collationnant un catalogue, Marie brodant au métier, Daniel regardant Marie.

Ils causaient. Marie avait subtilement ménagé ce tête à tête à trois. Elle avait profité d'une après dînée de dimanche où Pierre, toujours patient et confiant, était allé avec sa mère à Châtenay faire visite à Marthe. M. Giboureau, qui, à ce moment inopportun, avait montré son nez bourgeonné rue des Postes, avait été congédié par Marie, sur le plus spécieux des prétextes, et était parti furieux.

Ils causaient. – Daniel avait eu l'imprudence de dire en arrivant qu'il avait reçu, le matin même, de Natalis une assez longue lettre. Là-dessus, Marie avait eu le sourire du chasseur qui découvre une piste.

Cependant, chose bizarre, pour éclairer son père sur le compte de Natalis, elle avait commencé par mettre la conversation sur le compte de Daniel. C'était un peu prendre le plus long. Mais elle avait, d'un petit signe d'intelligence, averti son père qu'elle savait bien son chemin et qu'elle allait s'y retrouver tout à l'heure.

Léonard, qui ne se mettait jamais en avant que le plus tard possible, avait volontiers laissé dire sa fille, et semblait tout absorbé par son travail.

Pour Daniel, il avait, lui aussi, ses découvertes à faire.

Ce n'était plus seulement la grave figure de Léonard, c'était aussi le front gracieux de Marie qu'il s'était donné à déchiffrer. Cette jolie innocence pleine de caprice et d'étourderie l'occupait et le charmait plus qu'il ne l'eût voulu peut-être.

En deux mots, Léonard voulait connaître Natalis, Daniel

voulait connaître Léonard et Marie, Marie voulait connaître Daniel et Natalis : l'entretien risquait fort de ressembler à un jeu d'énigmes.

Il y a deux ou trois siècles, on n'aurait pas eu besoin de tant de façons pour savoir à qui on avait affaire. D'une jeune fille, d'un étudiant, d'un bourgeois, on pouvait alors deviner aisément ce qu'ils pensaient et ce qu'ils croyaient : la jeune fille pensait à sa robe neuve et croyait à l'amour ; l'étudiant pensait à sa maîtresse et croyait à la science ; le bourgeois pensait à marier sa fille, et croyait à Dieu, au roi et au diable.

Mais la vie maintenant est autrement multiple et diverse ! Les caractères ne seraient plus marqués d'un trait simple et dominant, les passions et les idées y ont gravé trop d'empreinte ! Il faut toute une science pour pénétrer et décrire une âme un peu complète. Le monde se fait vieux, et, s'il suffit d'une seule ligne nette et pure pour dessiner un jeune visage, — les mille expressions que les années, les douleurs et les pensées écrivent sur le front veulent autant de coups de crayon que de rides.

Voilà pourquoi Léonard, Daniel et Marie se trouvaient vis-à-vis les uns des autres à la fois observant et observés, posant et regardant.

Tout en comptant et en tirant ses points, Marie, sans avoir l'air d'y toucher, questionnait et lutinait Daniel, avec la téméraire ingénuité d'un enfant gâtée et pure chez qui l'esprit est l'aîné du cœur.

— C'est bien à vous, monsieur Daniel, de nous venir voir quelquefois et de nous aider à remplir la grande place vide que Natalis a laissée ici.

— Oh ! mademoiselle, toute la joie de ces visites est pour moi, dont l'âme n'a ni feu ni lieu, et qui m'en vais seul, ennuyé et perdu, par les rues de ce Paris grouillant et bruyant.

— Bah ! riposta Marie, très appliquée en apparence à sa broderie mais les joues colorées d'un rose transparent, — il me semble que vous n'êtes jamais si seul, — même dans les rues.



Daniel se mit à rire.

— J'espérais que vous m'aviez tout-à-fait pardonné, dit-il ; mais je vois que vous me gardez encore un peu rancune. Pourtant, je m'étais bien corrigé ! J'avais reconnu, comme feu Gringoire, les inconvénients de suivre les jolies femmes, et cela ne m'arrivait plus.

— Plus jamais ? répéta Marie relevant vivement la tête comme pour surprendre Daniel d'un coup d'œil.

— Hé ! hé ! se dit-il, si je pouvais la piquer à mon tour ?

Il reprit

— J'affirme, du moins, que je n'adresse plus la parole aux personnes. Je me borne aux contemplations muettes et aux monologues intérieurs. Dans mes courses, je remarque çà et là, aux fenêtres et aux comptoirs, de jeunes et gentilles figures et, sur des conjectures tirées de la mise, de la tournure et de l'air, j'invente à mes apparitions des histoires et des aventures où je me réserve naturellement un rôle. J'ai comme cela dans la tête trois ou quatre romans plus ou moins avancés. C'est bien inoffensif, comme vous voyez, et je ne peux pas mieux prouver la candeur et l'oisiveté de mes sentiments ! J'amuse mon ennui de ces contes. Si mon cœur sommeille, c'est bien le moins qu'il rêve.

— Vous appelez cela de la fantaisie, je crois ? dit assez sèchement Marie.

— Bon ! elle a du dépit ! pensa Daniel joyeux.

Mais l'enfant reparut tout à coup avec son franc rire aux dents blanches.

— Dites donc, reprit-elle, savez-vous qu'à ce train-là, votre cœur doit joliment fatiguer vos jambes, et que votre imagination vous usera bien des paires de souliers !

Elle riait de si bon cœur, et sa gaîté mettait dans ses beaux yeux un si charmant rayon, que Daniel n'avait pas le courage de lui en vouloir.

— Il est évident, se disait-il, que tous les hommes lui sont encore parfaitement indifférents, — à commencer par moi. Elle

n'a pour nous tous que du dédain, comme une enfant qu'elle est, qui sent sa valeur et ne sait pas la vie.

Cependant, sur un signe quelque peu impatient de son père, Marie reprenait :

— Pardonnez-moi, monsieur Daniel, si je ris de votre tendresse... buissonnière, c'est que Natalis nous avait habitués à des façons si sérieuses pour un jeune homme ! Il ne prend pas légèrement les choses, lui ! il sait ce qu'il veut et où il va, mon frère !

— Vous croyez ! dit Daniel d'assez mauvaise humeur.

— J'en suis sûre.

— On pourrait vous donner la preuve du contraire.

— Permettez-moi de vous en défier.

— Eh bien !... Mais, ma foi, non ! je serais un fameux sot d'accuser Natalis pour me justifier !

Marie fit une moue de dépit.

Léonard la regarda en souriant, et, posant sa plume :

— Cela t'apprendra, chère fille, à vouloir jouer au plus fin ! dit-il. Je la laissais aller, monsieur Daniel, et se piquer les doigts, la petite curieuse, parce que je savais bien à qui elle avait affaire. Mais, maintenant, il faut que je vous parle, moi, comme un homme à un homme, ouvertement et sincèrement.

— Je vous écoute, monsieur, dit Daniel dont la parole de Léonard s'emparait toujours tout de suite.

— Nous aurions besoin, monsieur Daniel, dans l'intérêt du bonheur de Natalis, de connaître en ce moment l'état de son âme. Que souhaite-t-il ? Que veut-il ? A-t-il un regret là-bas ? A-t-il une espérance ici ? Vous êtes probablement mieux instruit que nous là-dessus. Eh bien ! je vous demande franchement de nous dire ce qu'il en est. Je ne vous interrogerais pas, si ce n'était pour nous une question très grave. Vous comprenez, monsieur, que la curiosité d'un père, c'est quelque chose de sacré presque.

Daniel ne réfléchit qu'un instant.

— Ce que Natalis m'a écrit est intime mais non secret, dit-il. Il ne vous eût peut-être pas adressé ces confidences, mais je ne

crois pas qu'il me fît un reproche de vous les avoir communiquées. Je vais vous aller chercher sa lettre, et, quand vous en connaîtrez les principaux passages, vous saurez à peu près, il me semble, ce qui se passe dans son cœur.

Léonard lui serra la main pour toute réponse, et Daniel, ravi, ne fit qu'un saut jusqu'à son hôtel garni et revint au bout de dix minutes.

— Je vais vous laisser, dit à son père Marie qui boudait un peu.

— Non, reste, tu auras sans doute à écrire à Natalis. — Nous vous écoutons, monsieur Daniel.

— J'omets, dit Daniel, les compliments de bonne amitié, et j'arrive à ce qui est personnel à Natalis.

Il lut :

*... À quoi, depuis trois semaines, je passe mes journées à la villa Médicis ? À fumer, à écouter, sans même en rire, les charges de mes camarades, à boire du café et du punch au café Greco, à lire et à rêver.*

*J'ouvre de grands yeux, Daniel, et je regarde cette grande Rome. Mais la tombe des maîtres ne m'excite guère plus au travail que l'atelier des écoliers.*

*Pourquoi travailler ? — Je considère la peinture de ce temps-ci, et je vois qu'elle a deux aspects, et que les talents qui la représentent suivent deux voies :*

*Les premiers essaient de retrouver l'inspiration des écoles d'autrefois et reproduisent tant qu'ils peuvent la beauté des formes apparues aux artistes sublimes qui ont fondé la grande tradition.*

*Les seconds tâchent d'exprimer leur propre sentiment et leur propre pensée ; mais leur sentiment est plein de doute et leur pensée pleine d'ombre ; ils cherchent avec inquiétude et fièvre, et ne rendent avec éclat et puissance que leur effort et leur désir même, dans des ébauches chefs-d'œuvre non-finies comme l'in-*

*fini qui nous dévore.*

*À cette résurrection créatrice ou à cette divination prophétique, les uns et les autres dépensent un génie qui étonnera les siècles. Mais, où est l'âme se dominant et se connaissant elle-même ? Où est la certitude calme, la foi puissante, directe et spontanée, la forte sérénité des artistes du seizième siècle ?*

*Léonard de Vinci, Michel Ange, Raphaël, le Corrège existaient en pleine possession du présent. Nous n'existons, nous, que dans le passé ou l'avenir, suspendus, comme le tombeau de Mahomet, entre deux mondes.*

*Et mon esprit reste immobile, oisif et mourant de faim comme l'âne de Buridan entre ses deux picotins d'avoine...*

— C'est singulier ! dit Léonard pensif  
Daniel poursuivit :

*Néanmoins, par moments, je me dis :*

*Cherchons donc l'inspiration dans la vie, le beau dans le réel. Mêlons-nous aux hommes de notre temps et trouvons la femme de notre amour. La respiration des multitudes vaut l'aspiration des solitudes. Le souffle d'une bouche aimée et vivante vaut l'esprit du génie mort et éternel. Vivons et aimons.*

*Vivre ? Oh ! ici, mon ami, je ne dirai plus seulement : — Pourquoi vivre ? Quel est le but ? quel est le principe, l'âme, la fin des actions ? — Je dirai de plus : Comment vivre ? Car la première condition pour vivre, c'est d'être. Et oserai-je prétendre que je suis, quand il y a en moi si peu d'unité, quand je me sens tout épars, et brisé en tant de pièces, quand, ramassant à grand'peine mes morceaux, je me dis : Voici un fragment de christianisme, un lambeau de philosophie, un pan de liberté, un débris de fatalisme. Pauvre esprit en loques ! pauvre âme de haillons ! L'homme moderne, Daniel, est un fameux arlequin !...*

— Qu'est-ce qu'il dit, ô sainte vérité ! s'écria Léonard.

... *Quant à aimer, la chose est encore moins facile et moins*

volontaire.

*Il y a de belles Transtévérines qui nous servent de modèles.  
J'ai donné un collier...*

— Hum ! hum ! fit Daniel en regardant Marie.

Il passa des yeux quelques lignes et reprit :

*... Seulement, je ne puis m'empêcher de la traiter avec une tendresse et un respect qui l'étonnent beaucoup.*

*Mais ce n'est pas là, certes, l'amour !*

*Un des élèves de l'école est au mieux avec une grande dame romaine, et m'a présenté dans sa maison, où j'ai rencontré une de ses parentes fort jolie et fort enjouée. — Fais-lui provisoirement ta déclaration, m'a dit mon ami ; cela n'offense jamais aucune femme. — Quoi ! se peut-il ? Cela ne les offense jamais ! Quoi ! l'expression de l'amour, de cette chose surhumaine et divine pour laquelle les empires et les cieux devraient s'émouvoir, peut-être acceptée, soudaine et brutale, sans aucun sacrifice demandé à la vie, sans aucune épreuve imposée à l'âme ! Quoi ! je n'aurai rien fait, je n'aurai pas souffert pour cela ! Je dirai seulement à cette femme : « Vous me plaisez ! » et cela lui plaira, et elle me sourira, et elle m'aimera ?*

*Non, ce n'est pas là non plus l'amour !*

*En bas, j'aime mieux m'acoquiner à quelque stupide paysanne ; en haut, j'aime mieux m'éprendre d'une madone de Raphaël.*

*Vois-tu, Daniel, chercher, trouver et disposer un sujet plus ou moins heureux, le traduire sur la toile avec la science de main qui deviendra de plus en plus commune, faire enfin un tableau, n'est pas une chose précisément malaisée. Chercher, trouver et courtiser une femme plus ou moins jolie, l'amener à composition, faire, en un mot, une maîtresse, ce n'est pas non plus la mer à boire. Mais créer réellement, aimer réellement, c'est le don cela, c'est le difficile, souvent l'impossible, qui ne regarde que ce qu'il y a de Dieu en nous, et il me semble qu'il n'est pas permis à l'homme de suppléer, fût-ce dans son propre sein, la besogne de*

*Dieu...*

Daniel s'arrêta là.

Léonard l'avait écouté avec une grave attention et un profond étonnement.

— Est-ce que vous voulez bien me permettre de relire moi-même ? dit-il à Daniel.

Il parut mettre à cette seconde lecture un soin plus sérieux encore ; puis, rendant la lettre à Daniel :

— Vous comprenez cela, vous, monsieur Daniel ? lui demanda-t-il naïvement.

— Eh ! mon Dieu ! répondit Daniel avec un fort soupir, Natalis a notre mal à tous : il s'inquiète, il doute, il désespère.

— Mais de quoi ? s'écria le vieillard. Où est-il ? où va-t-il ? Certainement, il s'égaré ! Ce n'est plus là mon chemin. Je ne reconnais pas notre but !

Il tomba pendant quelques instants dans une méditation consternée.

Il en sortit pour s'adresser vivement à Marie :

— Écris-lui, chère enfant, écris-lui tout de suite ! Qu'il sache ce qui se passe ici. Cela lui éclairera son propre cœur peut-être.

Et Marie écrivit le jour même.

Sa lettre différait singulièrement de celle de Natalis.

Lettre difficile et délicate d'ailleurs ! Il fallait se garder de compromettre le cœur de Marthe, si véritablement Natalis n'avait jamais pensé à elle.

Mais ces petites filles sont de grands diplomates ! – Marie se bornait d'abord à raconter les faits : la résolution de Pierre, la demande en mariage...

Elle ajoutait :

*... Tu comprends, Natalis ? Marthe, au lendemain d'un si grand deuil, ne pouvait pas plus dire oui que non. Aussi, père a-t-il de lui-même ajourné sa réponse à deux mois.*

*Mais, en attendant, Pierre a besoin, nous avons besoin tous*

*d'un consentement sans lequel rien ne compte dans la famille, je veux parler du vôtre, monsieur, du tien, cher absent. – Natalis, si tu as une opposition, de quelque nature qu'elle soit, à faire au projet de notre aîné, parle et ordonne.*

*Tu connais Pierre ; il est, je crois, dans ceci, plus généreux encore qu'amoureux. Il renoncerait à Marthe sans trop souffrir.*

*Pour Marthe, ah ! Natalis, c'est un ange ! Douce au malheur comme à l'amitié. J'en serais jalouse, si ce n'était plus tôt fait de l'aimer. À côté d'une petite jacasse de ma connaissance, qui est si fiérote et si mutine, je la trouve toujours calme, toujours modeste. L'autre jour, je lui répétais, comme une jeune perruche, je ne sais quoi que j'avais lui, et elle me disait avec son grand regard dont on ne voit pas la fin : « Comme je dois te paraître ignorante, Marie ! » Je lui ai répondu : « Ignorante surtout de toi-même, chère âme céleste ! »*

*Ah ! je ne sais pas, Natalis, si je me mets bien ou mal avec toi, mais je serais bien heureuse d'avoir cette Marthe-là pour sœur !*

*Et pourquoi, dis donc, ne nous apporterais-tu pas ta réponse toi-même ? Tu as l'air de ne pas t'amuser considérablement là-bas ! M. Daniel nous a lu des passages de ta dernière lettre. (Il ne faut pas lui en vouloir, c'est notre père qui le lui a demandé.) Appelle-nous bourgeois, mais, en deux mots, Natalis, tu nous fais un peu l'effet de chercher midi à quatorze heures.*

*Midi, c'est Paris, vois-tu ! et, à Paris, c'est la rue des Postes.*

*Reviens-nous, frère, reviens-nous. Tout chemin ramène de Rome.*

*Si tu savais comme je m'ennuie de toi ! Je n'ai plus à tirer que la grosse moustache de Pierre, et je n'ose pas tous les jours : les militaires ont la moustache solennelle, les artistes l'ont familière. – Toi, de ton côté, est-ce que ta Marie ne te manque pas un brin pour te tourmenter, pour te câliner ? Qui est-ce qui te recoud tes boutons là-bas ? Qui est-ce qui te fait ta raie, mon pauvre ébouriffé ?...*

*Natalis ! quand il y avait deux oisillons au nid et que l'un*

*s'est envolé, celui qui reste a bien froid. Ta petite sœur est toute dépareillée...*

*Miséricorde ! si je n'avais porté viteement mon mouchoir à mes yeux, je t'envoyais par la poste une larme, une vraie larme, un pâté blanc ! – comme la grosse Françoise, tu sais, qui pleurait des lettres à son caporal.*

*Qu'est-ce que penserait de ma sensibilité ton ami, M. Daniel, qui me disait l'autre jour :*

Quand il a tant d'esprit, votre sexe aime peu.

*Il me prend pour une bête, ton camarade ! – Je n'en daigne pas moins le taquiner quelquefois – par amitié pour toi.*

*Mais l'impayable, c'est M. Giboureau ! J'ai un pressentiment qui ne me trompe certainement pas : c'est que M. Giboureau couve à mon encontre une idée... il me demandera en mariage un de ces quatre matins, c'est positif ! Et tu manquerais ce spectacle ! Accours ou pends-toi !*

*Tant que tu ne nous auras pas répondu, ô notre oracle, songe que nous restons tous dans l'attitude pénible de gens qui attendent, – depuis Pierre qui fume jusqu'à Marthe qui rêve...*

Ainsi le diamant que Natalis avait laissé tomber à la mer allait encore lui revenir plus à sa portée que jamais.

Cependant, le jour même où la lettre de Marie partit, Pierre disait avec sa magnifique sécurité :

— D'aujourd'hui en un mois, j'aurai donc la réponse de Marthe !



## Que le succès peut être une absurdité

Quand Natalis lut les premières lignes de la lettre de Marie, quand il vit que cette douce et jolie Marthe était demandée en mariage par son frère, il se sentit pâlir et le papier échappa de ses mains.

À travers le nuage qui obscurcit un instant sa vue, Marthe lui apparut, triste et charmante, dans ses habits de deuil.

Il posa la mains sur son cœur :

— Est-ce toi, ô passion ? dit-il.

Puis, il ramassa la lettre et l'acheva. La fin de cette lecture l'irrita.

— Oh ! comme ils me tourmentent ! s'écria-t-il avec dépit. Ne faut-il pas encore que je leur donne mon consentement ! Ils sont vraiment cruels !

Il se promena à grands pas avec agitation.

Il sentait bien que rien n'était définitif, et qu'il pourrait tout changer d'un seul mot ; mais c'était ce pouvoir même qui lui pesait.

Il ne se dissimulait pas qu'il avait dans ses mains toute sa liberté ; mais sa faiblesse s'indignait de la trouver si lourde.

— Ils sont cruels ! se répétait-il. Ils disposent là-bas les choses à leur fantaisie, et ensuite ils me réduisent à cette alternative – ou de leur envoyer humblement mon acquiescement et mes félicitations – ou de détruire avec brutalité ce qu'ils ont arrangé avec bonheur. Je n'ai le choix qu'entre souffrir et faire souffrir. Patient ou bourreau, il faut opter. Et tandis qu'ils me mettent ainsi à la question, moi je ne sais seulement pas si Marthe m'aime ! Elle n'a pas voulu accepter la main de Pierre au lendemain de son deuil, voilà tout ce que dit Marie. Rêve là-dessus ! Je suis seul en scène et seul en cause. Pas une aide, pas un conseil.

Cependant on compte sans doute que je vais me décider par la poste prochaine et que je briserai mon cœur ou celui de Pierre courrier par courrier.

Il faudrait un volume pour rapporter tous les discours que se tint Natalis.

Ce qu'il y a de plus ingénieux, de plus subtil et de plus éloquent au monde, ce qui surpasse Démosthène et Cicéron, Bossuet et Mirabeau, ce qui déploie la plus étonnante puissance de dialectique, la plus invincible vigueur de raisonnement – c'est, sans contredit, le monologue de l'homme cherchant à se persuader qu'il a le droit de ne pas agir.

Ce plaidoyer de Natalis par devant lui-même se prolongea quinze jours, quinze jours d'amertume, de colère et de douleur où il fut inabordable. Oh ! ce fut plein de lutttes et de péripéties !

Car il ne s'était pas plus tôt convaincu qu'il devait renoncer à Marthe, que, la chère image se représentant dans toute sa beauté, dans toute sa tristesse, Natalis se démontrait sans réplique qu'il fallait faire rompre immédiatement cet odieux mariage de Pierre.

Mais alors les embarras ridicules et les difficultés sérieuses, l'aveu à faire à son père, son avenir mis en question par son retour en France, la responsabilité du bonheur d'une femme aimée acceptée à vingt et un ans avec un état incertain, – toutes ces considérations et tous ces obstacles le faisaient reculer et pâlir.

Il en fut pourtant venu à bout rien qu'avec la moitié de la passion et de l'énergie qu'il dépensa dans tous ces *a-parte* pour et contre.

Par bonheur ou par malheur, la Nécessité, sage-femme exacte, qui fait rarement défaut pour peu qu'on l'appelle ou seulement qu'on l'attende, vint bientôt avec son forceps accoucher l'irrésolution de Natalis.

La vie pleine d'ordre et de simplicité de la famille Aubry avait permis chaque année à Léonard et à Pierre de mettre de côté, sur

leurs appointements quelques économies.

Un des patrons de Léonard, à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, consulté par lui sur l'emploi de ses fonds, l'avait engagé à les placer chez un banquier de ses amis, très sûr et très solide, qui, à sa considération, lui ferait les conditions les plus avantageuses.

Léonard et Pierre avaient suivi le conseil, et, sans jamais toucher aux intérêts, grossissaient à chaque semestre le capital.

Ce n'était pas énorme : quelque cinquante mille francs peut-être. Mais cette petite fortune, c'était la dot de Marie, c'était le repos des dernière années de Léonard, c'était pour Pierre le commencement du ménage, c'était pour Natalis enfin ce péage de l'art qui coûte si cher quand il manque.

Or, Léonard, un soir, rentra en retard et plus sérieux qu'à l'ordinaire. Il ne demanda pas, comme il le faisait chaque jour, si l'on avait reçu la réponse de Natalis.

Brigitte remarqua cela tout de suite et pressentit un malheur.

— Léonard, qu'est-ce qu'il y a ? dit-elle.

— Oh ! reprit Léonard en regardant doucement les siens, rien d'irréparable ni qui mérite une trop grande douleur. Cependant, mes pauvres amis, si nous étions plus riches, je dirais que nous sommes ruinés.

— Ruinés ! s'écria Pierre.

— Oui, M. D..., le banquier, a pris tantôt la fuite. Sa faillite sera déclarée demain.

Il n'y avait pas d'ailleurs de reproches à faire à l'ami qui avait indiqué ce malencontreux banquier. Lui-même perdait à cette déconfiture plus de cent mille francs.

C'est lui qui avait averti Léonard dans l'après-midi.

Tous deux avaient couru à la maison de banque ; les bureaux étaient fermés depuis trois heures. Mais, introduits près de la femme du banquier qu'ils avaient trouvée fort éplorée, ils avaient appris d'elle que les rumeurs de la Bourse n'étaient que trop fondées, et que M. D... était parti en poste pour Bruxelles, à deux

heures.

— Eh bien ! il faut courir après lui, dit vivement Marie.

— Marie a raison ! reprit Pierre.

— Enfants ! dit Léonard, vous êtes comme un chasseur qui voudrait rattraper un lièvre à la course.

— Comme cela, dit Marie, vous allez faire bénévolement cadeau de votre pécule à ce millionnaire fripon ?

— Qu'y faire ? répondit Léonard. Nous aurons peut-être un dividende.

— Oh ! tu es par trop confiant et par trop généreux, cher père ! Qui donne aux pauvres prête à Dieu, mais qui prête au riche donne au diable !

— Mes amis, croyez-moi, reprit gravement le père, il ne nous reste plus qu'à accepter notre perte avec fermeté et à la réparer avec courage.

Mais Pierre avait disparu, sans rien dire, avant la fin de cette morale.

Quand Marie alla le chercher dans sa chambre, elle trouva seulement et rapporta un papier qu'il avait laissé en évidence et qui contenait ces quelques mots :

*Mon chère père, — pardonne-moi si je pars sans vous embrasser ; mais tu m'aurais probablement détourné de mon projet. Je suis l'idée de Marie : je cours après M. D.*

*P. S. Préviens à mon administration.*

— Voilà qui est insensé ! dit Léonard. M. D..., quand Pierre le rejoindra, sera par delà la frontière, à l'abri de toutes ses atteintes.

Mais, enfin, il n'y avait pas à dire, Pierre était réellement parti.

Le lendemain, Léonard écrivit lui-même à Natalis, l'informant du malheur de fortune qui frappait la famille, et de l'étrange tentative de Pierre.

Il pressait son fils de répondre sans plus de retard aux sérieux

ses questions que lui avait adressées Marie, il y avait déjà plus de quinze jours.

Cette lettre trouva Natalis toujours en proie à ses incertitudes désespérées.

Mais, dès qu'il l'eut parcourue, il se leva dans une sorte de transport.

— À la bonne heure ! s'écria-t-il avec une amertume pleine d'ironie, voilà que le sort prend une décision à ma place ! Allons, tout est dit ! Je n'ai même plus la ressource d'emprunter à mon père de quoi acheter un peu de temps pour mon art et un peu de pain pour notre vie. Que Marthe donc, — c'est trop juste ! — appartienne à celui qui peut la préserver des dures nécessités de ce monde. Pierre a une place, et je n'ai pas même d'état ! Pierre gagne de l'argent, et je ne puis qu'en dépenser ! Rends-toi justicé, rêveur, efface-toi devant l'employé !

N'était-ce pas beau de se juger avec cette rigueur, de se condamner avec cette cruauté ? Au fond du cœur, Natalis était désolé, mais sa désolation même le consolait. Les hommes n'ont que deux manières d'être hommes : l'énergie et la souffrance, l'action et la passion. Natalis n'avait pu vouloir : il était bien aise au moins de pouvoir souffrir.

Son amour saignait, mais son amour-propre était cicatrisé. Il jouissait de sa torture et se sentait fier de sa tristesse. Ah ! comme on se croit quand on se ment ! Quelle affreuse hypocrite, mais quelle bonne dupe que la vanité ! Au seizième siècle, pour ne pas rompre le jeûne, on disait au poulet : Je te baptise carpe ! Pour ne pas perdre notre estime, nous disons à notre faiblesse : Je te baptise grandeur !

Natalis, dans l'ivresse de ses larmes, décréta que son sacrifice serait complet, que le secret de son dévouement mourrait entre sa conscience et Dieu, et qu'il s'immolerait, non seulement en silence, mais encore le sourire au lèvres.

En conséquence, il écrivit sur-le-champ une lettre qu'il s'étudia à faire calme et toute fraternelle.

Il mit le retard de sa réponse sur le compte d'une prétendue excursion dans la campagne de Rome.

Il félicita Pierre cordialement de son heureux choix.

Il pria Marthe de ne pas retarder davantage le moment où il pourrait l'appeler sa sœur.

Il fut enfin charmant pour tous et touchant pour lui-même. Seul spectateur de son héroïque renoncement, il eut le droit de s'applaudir et de se crier : Bien tombé, gladiateur ! Et, sa lettre partie, il put, après tant de lutttes et d'insomnies, endormir enfin son angoisse sur l'oreiller de son orgueil.

Cependant, qu'était-il advenu de l'expédition hasardeuse de Pierre ?

Au sortir de la maison paternelle, muni pour tout bagage d'une boîte qui contenait ses anciens pistolets de dragon, il s'était fait conduire par une voiture de place aux Messageries générales.

La diligence de Bruxelles partait à sept heures. Il avait profité des vingt minutes qui lui restaient pour aller manger un morceau, et, à huit heures, enveloppé de son manteau, il dormait du sommeil du juste dans un coin de la rotonde, sur la route de la capitale belge.

À la frontière, il eut quelques difficultés avec les gendarmes à cause de son passeport absent ; mais il prouva son identité au moyen de deux ou trois lettres qui le qualifiaient sous-chef à l'administration des Hospices et d'un billet de garde qui l'établissait sergent de sa compagnie.

Il mit à profit le reste des vingt-quatre heures, qui, dans ces temps barbares, séparaient Bruxelles de Paris, pour adopter un plan d'une extrême simplicité.

Débarqué à sept heures et demie, il monta immédiatement dans une *Obligante*, avec ordre au cocher de toucher successivement aux meilleurs hôtels de Bruxelles.

Quand le maître de la maison accourait pour recevoir le voyageur, Pierre demandait si c'était là qu'était descendu dans la journée le banquier D... de Paris.

Au troisième hôtel, on lui répondit : oui.

Mais on ajouta que M. D..., arrivé le matin, après avoir déjeuné et fait quelques visites, était reparti à trois heures en chaise de poste pour Ostende.

De là, sans doute, il comptait gagner l'Angleterre.

Pierre, imperturbable, s'informa de la voiture d'Ostende.

Elle ne quittait Bruxelles qu'à huit heures du matin.

Mais la voiture de Bruges voyageait la nuit, et l'on affirmait à Pierre qu'elle le mettrait à quelques lieues du but.

Il s'y installa donc à dix heures et s'y rendormit.

Le lendemain matin il était à Bruges.

Sans se laisser troubler par l'ombre d'un doute dans ce steeple-chase entre la chaise de poste et la patache, dans ce duel de vitesse entre une tortue et un oiseau, Pierre loua une carriole qui, en trois heures, le mena à Ostende.

Sa première question fut sur l'heure de la marée.

Neptune le favorisait. Le paquebot pour l'Angleterre ne partait qu'à deux heures.

— J'ai deux heures à moi, se dit Pierre.

Il se fit indiquer le premier hôtel d'Ostende.

— M. D... ? demanda-t-il à un garçon.

— Il est allé faire un tour sur la jetée, il va rentrer.

— Bien ! je l'attendrai, dit Pierre.

Au bout d'un quart d'heure, M. D... parut, appela sous le vestibule un grand domestique en livrée et monta, tout en lui donnant des ordres, à son appartement, au premier étage.

Pierre les suivit et se promena pendant quelques minutes dans le couloir jusqu'à ce qu'il vît sortir le domestique.

Alors il retira la clé de la serrure, entra doucement dans la chambre, ferma la porte au verrou au dedans, mit la clé dans sa poche, et se retourna vers M. D...

Il tenait à la main sa boîte de pistolets.

La scène entre l'ex-dragon et le banquier ne fut pas indigne de la sobriété, on peut dire de la naïveté des moyens employés

jusque là par Pierre.

— Monsieur, dit-il, j'ai bien l'honneur de vous saluer. Vous ne me remettez pas ?

— Je n'ai pas cet avantage, monsieur.

— Pierre Aubry, un de vos clients.

— Ah ! fort bien, dit le banquier très surpris. Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?

— Voici, monsieur : Vous nous devez, à mon père et à moi, 48,000 francs, tant capital qu'intérêts. Je ne sais pas au juste quelle est la fraction ; n'en parlons pas. Je vous serais obligé, monsieur, de vouloir bien me rendre immédiatement cette somme.

Il y eut de la part du banquier un silence de stupéfaction.

— Je vois, monsieur, reprit-il enfin, que vous ignorez encore le désastre qui m'a frappé. Mon bilan a été déposé avant-hier et ma faillite déclarée hier à Paris.

— Je le sais, monsieur, et c'est pour cela que j'ai couru après vous jusqu'ici.

— Mais, monsieur Aubry, je ne puis ni ne dois vous payer en ce moment. Plus tard, je ne dis pas. J'espère donner à mes créanciers vingt-cinq et peut-être trente pour cent.

— Vous avez donc de l'argent ? reprit Pierre ; alors, donnez m'en.

— Impossible !

Pierre posa et ouvrit sa boîte, prit un pistolet dans chaque main, et, visant tranquillement le banquier :

— Donnez m'en, ou je tire, reprit-il.

Le banquier se dressa effaré.

— Comment ! quoi ! s'écria-t-il, quelle est cette violence ? Ne tirez pas ! Qu'est-ce que vous voulez, malheureux ? M'assassiner et vous tuer ensuite ?

— Non pas ! dit Pierre paisiblement ; les deux pistolets sont pour vous. J'ai calculé mon affaire : il a fallu vingt ans à mon père et dix ans à moi pour amasser l'argent que vous nous



emportez. On ne me condamnera toujours pas à plus de trente ans pour avoir tué mon voleur. — Allons ! décidez-vous, ou je tire.

— Ah ! mais je vais crier, appeler !

— Je tire.

— Arrêtez ! s'écria le banquier pâle comme un mort : savez-vous bien au moins ce que vous faites là ? Vous me demandez la bourse ou la vie.

Pierre resta un moment étourdi du reproche. Mais, à force de sens commun, il fut spirituel.

— Eh ! non, dit-il ; je vous demande : *Ma* bourse ou la vie.

Il y avait dans son attitude tant d'assurance, et, pour ainsi dire, de sérénité ; sa tournure d'ancien soldat, son ruban rouge, ses pistolets braqués, les verrous de la porte tirés, tout cela parlait si éloquemment que le banqueroutier, frémissant de peur et de rage, se dit :

— Cette brute va évidemment m'estropier ou me tuer ; exécutons-nous !

Il tenta pourtant un dernier effort.

— Enfin, dit-il, on ne colporte pas partout une somme de cette importance ! Si je n'ai pas votre argent pourtant ?

— Je tire, reprit Pierre sans sourciller.

Le banquier proféra un horrible jurement ; mais, sous l'état de siège de ces formidables pistolets, il alla à une petite malle doublée de cuivre, y prit un portefeuille à fermoir d'acier, et en tira cinq paquets de billets de banque, dont il détacha seulement deux billets :

— Voici vos quarante-huit mille francs, dit-il en jetant les autres devant Pierre.

— Merci. Je vais vous donner un reçu, reprit Pierre après avoir compté.

— Bon ! c'est inutile !

— Pardon ! moi j'y tiens, dit Pierre. Là ! voici ma quittance. — Ah ça, ne vous avisez pas de me chercher chicane quand je vais être sorti d'ici...

— Eh ! monsieur, reprit le banquier furieux, il est une heure et demie, et je m'embarque à deux heures. Vous figurez-vous que je vais faire un procès, une esclandre, pour cinquante misérables mille francs ?

— Ah ! s'écria superbement Pierre, vos autres créanciers sont-ils bêtes !

Il serra ses pistolets, ouvrit la porte, salua gravement le banquier et sortit.

Le surlendemain au soir, il était à Paris. Il n'avait été absent que quatre jours.

Il trouva autour du poêle toute la famille, plus Daniel.

— Voici l'argent, dit-il avec majesté.

Pressé de questions, il raconta toute son odyssee.

— C'est stupéfiant ! s'écria Daniel. Vous avez trouvé moyen, monsieur Pierre, de tirer à vue sur un banqueroutier !

Pierre ne comprit pas le mot de Daniel, mais Daniel comprenait-il l'action de Pierre ?

Pour Brigitte, elle admira profondément son aîné.

Les dés étaient pour Pierre : la semaine d'après, arriva la réponse de Natalis.

Marie et sa mère allèrent, le jour même, la porter à Châtenay.

— Va lire cela dans ta chambre, dit Marie à Marthe en lui remettant la lettre.

Souvent la Providence nous donne à porter, à nous autres pauvres vivants aveugles, des ordres cachetés que nous ne devons lire et exécuter qu'à des endroits et à des temps indéterminés. Ce fut d'une main tremblante que Marthe ouvrit un de ces plis divins.

Jusque là son cœur n'avait jamais été bien lucide. Elle l'avait écouté d'instinct, innocemment, naïvement, sans savoir le raisonner. Elle s'était laissé bercer par cette vague musique intérieure, sans formuler en elle-même aucune idée précise, aucun espoir certain. Elle avait toujours été, vis-à-vis de Natalis, comme ceux qui dorment, qui rêvent, qui veulent marcher et ne peuvent faire

un pas, qui veulent parler et à qui la voix manque. Son cœur avait, en quelque sorte, été somnambule.

La lettre de Natalis la réveilla en sursaut.

Allons ! Elle avait songé à lui, mais lui n'avait jamais pensé à elle !

En vérité, lui avait-il jamais dit un mot qui justifiât ses illusions ? C'était la réalité, cela ! c'était la vie ! Eh bien ! elle s'y conformait, elle s'y résignait avec la candeur et la simplicité qui lui étaient naturelles. Elle ouvrait les yeux, elle passait la main sur son front, elle disait adieu aux beaux mensonges du sommeil, et elle se remettait avec courage et douceur au train des nécessités du monde positif.

En un instant, tout son rêve fut pour elle comme s'il n'avait jamais été.

Au bout d'un quart-d'heure, elle revint près de Brigitte et de Marie, un peu pâle et le regard encore tristement interdit, mais armée de calme et de sérénité.

— Natalis a raison ! dit-elle ; je ne peux pas et je ne veux pas faire attendre plus longtemps ma réponse à mon bon cousin Pierre, qui a été si bon et si généreux pour moi. Qu'il fixe donc lui-même le jour où je serai sa femme.

On était alors à la fin de décembre.

Pierre, enchanté, mais nullement surpris, fit le compte des formalités à remplir, et fixa du 20 au 25 janvier l'époque de son mariage.

## VI Semailles de haine

L'empire, néanmoins, ne triompha pas sur toute la ligne.

Un soir des premiers jours de janvier, M. Giboureau, habillé de noir, cravaté de blanc, ganté de filoselle, arriva rue des Postes, encore plus raide et plus compassé que de coutume.

Pierre lui cligna favorablement des yeux, Marie lui ouvrit démesurément les siens.

Mais M. Giboureau ne se laissait jamais ni encourager ni décourager par les influences étrangères. Il prit la parole avec sa voix de basse et son assurance habituelles.

— Monsieur Aubry, madame Aubry, dit-il, j'ai l'honneur de solliciter de vous la faveur d'un entretien particulier. Je prierai toutefois mon camarade Pierre de vouloir bien y assister.

— Eh ! mais, monsieur Giboureau, dit en riant Marie, vous auriez plus tôt fait de demander que je m'en aille.

— Ma jeune et aimable demoiselle, vous serez plus présente que nulle part à cette conversation d'où vous allez être absente.

— Je m'en vais donc y assister... dans ma chambre, reprit Marie. Justement, j'ai commencé la *Fiancée de Lammermoor*, qui m'intéresse en ce moment plus que ma propre existence.

Elle fit un petit salut assez bref, et sortit.

— Nous vous écoutons, monsieur, dit à Giboureau Léonard, qui paraissait plus contrarié que surpris par le ton officiel de l'ancien brigadier.

Il sera prudent de résumer la pièce d'éloquence de M. Giboureau.

Cela débuta par l'éloge du commerce des huiles, qui, en neuf ans, lui avait permis de mettre de côté une soixantaine de mille francs. Mais il jouissait seul de cette prospérité, et il éprouvait le besoin d'y associer une jeune compagne qui vînt embellir sa

demeure et charmer sa vie. Après beaucoup d'hésitations, l'exemple de son ami Pierre l'avait enfin déterminé. En regardant autour de lui, ses yeux avaient dû s'arrêter là où les vertus les plus touchantes s'unissaient aux grâces les plus exquises...

Bref, ce discours, où l'Académie n'aurait pas trouvé un seul mot simple à reprendre, se termina par la demande formelle et catégorique de la main de Marie.

Pierre approuvait hautement de la tête.

Brigitte, en revanche, semblait médiocrement flattée et ouvrait déjà la bouche pour répondre.

Mais Léonard, posant sa main sur la main de sa femme, la prévint, et, toujours paisible et mesuré :

— Ce n'est pas à nous, monsieur, dit-il, d'accepter ou de rejeter votre demande. Avant tout, Marie doit en décider. Notre invariable loi, Pierre le sait bien, est d'aider de tout notre pouvoir, mais de ne contrarier jamais nos enfants en ce qui les touche. Dans le cas où Marie agréerait votre proposition, nous verrions avec elle s'il y a lieu d'y donner suite. Dans le cas contraire, tout ne serait-il pas dit ?

— Soit, monsieur Aubry, reprit Giboureau en se rengorgeant ; je ne puis que me soumettre d'avance à l'arrêt d'un si charmant juge.

Pierre appela Marie, qui revint cuirassée de son plus beau sérieux.

Elle eut peine, toutefois, à commander à son sourire quand elle vit M. Giboureau en position, la poitrine effacée, jouant avec sa grosse chaîne d'or et essayant de la fasciner de son regard vainqueur, — enfin, tout le tableau qu'elle avait annoncé à Natalis.

Ce fut Léonard qui, pour abréger, transmit en peu de mots à sa fille la demande de l'ancien dragon.

— Monsieur Giboureau, dit Marie, vous êtes l'ami de mon frère Pierre, et, pour rien au monde, je ne voudrais vous chagriner. Je vous prends à témoin que je n'ai jamais été coquette avec vous, — au contraire ! Voyons, monsieur Giboureau, de vous-

même, renoncez donc à l'idée que vous avez eue là !

— Eh ! mais, mademoiselle, ceci est un *non poli*, il me semble ! répondit Giboureau, les lèvres pincées. Puis-je au moins connaître les motifs de ma condamnation ?

— Mon Dieu ! mes défauts ne vont pas avec vos qualités, voilà tout !

— Comment ? Expliquez-vous, je vous en prie.

— Vous le voulez ? Eh bien ! d'abord, vraiment, je suis trop jeune.

— Est-ce à dire que je suis trop vieux ? j'ai trente-neuf ans, c'est vrai, mais enfin, Pierre n'a que trois ou quatre ans de moins que moi, et mademoiselle Marthe...

— En second lieu, je suis trop étourdie et trop légère.

— Entendez-vous par là que je suis trop morose et trop pédant ?

— Enfin, j'ai le tort grave d'être si moqueuse !...

— Vous n'insinuez pas que je serais ridicule, je suppose ?

— Trop jeune, trop étourdie, trop moqueuse ! récapitula Marie ; vous devez comprendre, monsieur Giboureau, que je ne suis pas votre fait. Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage. Encore une fois, je vous en conjure, laissez là ce projet ! Pour vous et pour moi, ce sera le mieux. — Et maintenant, si vous le voulez bien, je retourne à mon roman. Je suis avide de savoir comment cette pauvre Lucie va mourir ; car elle va mourir, c'est sûr !

Autre révérence plus cérémonieuse, et Marie quitta de nouveau la chambre.

— Permettez-moi, dignes parents, reprit sans se troubler M. Giboureau, d'en appeler à votre sagesse et à votre autorité du caprice de cette espiègle enfant.

— Monsieur, dit Léonard, je vous ai fait pressentir notre réponse.

— Non, veuillez encore réfléchir, de grâce ! Pour ne pas vous troubler, je vous laisse. — Pierre sera mon interprète auprès de

vous et me fera part de votre décision, demain, après-demain, quand il vous plaira. — J'ai l'honneur de vous présenter mes humbles hommages. Au nom du ciel, ne vous dérangez pas !

Il sortit, reconduit par Pierre, qui conféra dehors pendant quelques minutes avec lui.

— Giboureau est dans le vrai ! dit Pierre en rentrant, et Marie est une petite folle. Ce n'est pas avec une dot de dix mille francs au plus qu'elle trouvera beaucoup de partis de soixante mille francs, sans compter les espérances. Mais rien n'est rompu, n'est-ce pas ? Il faut y penser.

— Pourquoi exposer ton ami au déplaisir d'un second refus ? dit Léonard. Tu aurais dû nous avertir de ses intentions, Pierre, nous t'aurions prié de l'en détourner. Mais je ne voulais pas croire aux suppositions folles de Marie.

— Comment ! tu refuserais donc aussi Giboureau !

— Pierre, nous avons eu récemment sur son compte des informations bien graves. Tu sais qu'avant de venir s'établir à Paris, il y a dix ans, il a été marié pendant cinq ans à Nancy, sa ville natale. Sais-tu comment sa femme est morte ?

— Oh ! mon Dieu ! on rapporte toujours des choses...

— Il l'a tuée, Pierre.

— Hé bien, oui, je le savais ! dit résolument Pierre. Giboureau a surpris sa femme avec un freluquet, et, de fureur, il l'a tuée. C'est un malheur, que voulez-vous ?

— Il n'a pas tué l'homme !

— Il paraît que le godelureau s'est sauvé. Un grognard qui se respecte ne peut pourtant pas se laisser ridiculiser par une femelle et par un pékin ! Quant à moi, je n'en estime pas moins Giboureau pour cela, au contraire ! Et il me semble que j'en ferais autant. La loi en donne le droit au mari ! Je ne croyais pas, mon père, que tu blâmerais ces justices-là, toi, un homme d'énergie !

Un nuage passa sur le front de Léonard.

— Celui qui juge est insensé, dit-il, celui qui tue est impie !

Son accent fut si profond, que Pierre lui-même en resta muet et frappé pendant un instant, – comme on s'arrête à écouter le retentissement lointain d'un bloc roulant dans un gouffre.

— Enfin, essaya Pierre, Marie a été trop pieusement élevée pour être exposée à des choses pareilles ! Mère, est-ce que ce n'est pas ton avis ? Est-ce que tu condamnes Giboureau, toi qui es d'une morale si sévère ?

— Tu me le demandes, Pierre ! s'écria Brigitte.

— Allons ! vous avez des préjugés ! dit ingénument Pierre, qui commençait toutefois à se sentir ébranlé. Je suis bien certain, ajouta-t-il, que, si Natalis était là, il excuserait, lui, un transport de jalousie.

— Natalis, répondit Léonard, n'avait qu'une idée vague de cette histoire ; mais c'est lui qui, sur un mot de Marie, a écrit à M. Daniel de faire prendre par son oncle des renseignements plus précis. Ses préventions contre M. Giboureau sont, à l'heure qu'il est, des certitudes.

— Natalis aussi ! s'écria Pierre décidément vaincu.

Le brave Pierre, quant tout le monde lui donnait tort dans la famille, n'était jamais assez sûr et assez fort de son opinion pour résister.

— Ma foi ! dit-il le lendemain à Giboureau, c'est un non général, il faut en prendre ton parti. Ils ont leurs raisons aussi. Ils nous ont vus venir, et nous n'avons pas eu le temps de nous mettre en garde. Natalis avait donné l'éveil à son ami Daniel. L'oncle Olry a consulté, au tribunal de commerce, un de ses collègues, un négociant en huiles. On a rendu justice à ta probité commerciale, on a dit que tu payais bien, que seulement tu te faisais payer un peu raide ; mais ta coquine d'aventure avait transpiré. Respectons leurs susceptibilités. Ils sont tous contre toi. Marie t'appelle Barbe-Bleue. Je te conseille de faire ton deuil de notre idée, mon pauvre garçon !

Pierre, qui avait physiquement et moralement la vue basse, ne remarquait pas combien Giboureau devenait verdâtre.



— Ah ! M. Natalis et son Daniel s'en sont mêlés ! dit-il.  
Et, entre ses dents :

— Puisque je me fais payer si raide, c'est bon, ils me le paieront !

## VII

### Ce qui attend ceux qui attendent

À Rome, le matin du 12 janvier, Natalis, nerveux et fiévreux, après une nuit d'insomnie, se jeta tout à coup à bas de sa couchette.

Il venait de prendre la résolution soudaine mais tardive de courir à Paris s'opposer, s'il en était temps encore, au mariage de Marthe et de son frère.

Depuis le jour où une lettre de son père lui avait appris que leur petite fortune venait d'être si étrangement recouvrée, et que l'époque de ces noces fatales était arrêtée, l'âme de Natalis avait été retournée comme un sablier. Tout était à refaire. Sa passion intermittente le reprenait de plus belle...

Ah ! ces figures malades et vacillantes posent bien mal pour leur peintre ! Il n'est possible de rendre avec fermeté que leur mobilité même.

Natalis, le premier, ne se reconnaissait plus, ne se comprenait plus, ne croyait plus ni à son malheur, ni par conséquent à son courage.

Il ne savait ce qu'il voulait, comme disent les bonnes gens.

Sa seule excuse, c'est qu'il souffrait réellement beaucoup.

Il étouffait dans Rome ; il s'enfuyait pour respirer un peu à l'aise aux âpres solitudes des campagnes environnantes. Là il errait, la tête basse, poussant du pied, devant lui, les feuilles et les espérances mortes ; ou bien, il cueillait les fleurs sauvages et en composait avec soin un bouquet, qu'il jetait en revenant aux portes de la ville. À qui l'aurait-il donné ? Ainsi des fleurs de son âme.

Il se représentait, avec d'amères et puériles angoisses, ce qui se passait à Paris, les apprêts du mariage : on publiait les bans, on faisait les invitations, on achetait le trousseau, la robe de la

mariée.

Il se tortura tant et si bien que, n'y tenant plus, il tenta cette dernière chance de revenir à Paris.

Une décision subite et violente remplace volontiers, chez les esprits faibles, les principes et le caractère.

On était au 12, le mariage devait avoir lieu du 20 au 25, il pouvait donc ne pas arriver trop tard ; il se jetterait aux pieds de son frère, il adjurerait Marthe, il renverserait tout par ce coup de cœur.

Il y avait du joueur dans ce défi au sort. Le joueur est celui qui, admettant les pertes d'argent parmi les désastres humains, se crée lui-même l'occasion de sa ruine et s'arrange à loisir la possibilité d'un malheur artificiel.

Seulement, Natalis, au lieu de jouer sa bourse, jouait sa destinée... et celle des autres.

Son paquet fut vite fait ; il écrivit quelques lignes au directeur de l'École, et partit comme on s'enfuit.

Il comparait en lui-même son expédition à celle de Pierre. Il oubliait que Pierre avait voulu sauver le bien-être de la famille, et qu'il allait peut-être, lui, en troubler à jamais le repos.

À Turin, on lui dit que les Alpes étaient impraticables ; il dut revenir s'embarquer à Gênes pour Marseille, et, là, il prit la malle de Paris.

Il pressait les postillons, mangeait peu et ne dormait pas, prenant son agitation pour de l'activité.

Il n'arriva que le 22 à Paris.

À une heure après midi, il mit le pied dans la cour de la rue des Postes, exténué de fatigue et d'anxiété.

La porte de la salle à manger était ouverte à demi.

Des domestiques étrangers achevaient de dresser une table en fer-à-cheval.

Caché par le battant, Natalis écouta :

— Le marié est un bon enfant, pas fier et gai ! disait un de ces domestiques. Ce matin, il riait et il m'a donné une grande

tape sur l'épaule en me demandant si le fricot serait soigné.

— As-tu vu la mariée ? Elle est joliment jolie !

— Un peu pâlotte.

— Déjà !

— Oh ! qu'il est bête, ce Francisque !

Natalis se montra.

La petite servante de la maison le reconnut, et lui apprit que le mariage à la mairie avait eu lieu la veille, et qu'on était parti à midi pour l'église. On allait revenir d'un moment à l'autre. M. Aubry et M. Pierre seraient bien contents de revoir M. Natalis !

Ainsi, tout était dit ! Natalis n'était exact que pour le repas de noces ! L'homme de la dernière heure arrivait pour la première, et ne manquerait pas du moins comme convive à la fête.

Le bruit des voitures qui rentraient dans la cour lui rappela presque aussitôt qu'il avait à jouer ce rôle de frère empressé. Il composa ses traits, prit l'air de la circonstance et attendit de pied ferme.

Pour être juste, il faut convenir qu'il ne se tenait pas mal vis-à-vis de la douleur qu'il avait provoquée.

Ce furent, quand on l'aperçut, de grandes exclamations d'étonnement et de joie. On se figure les transports de la mère, l'émotion de Léonard, la cordiale expansion de Pierre et de Daniel.

Mais Marthe, l'aspect de Marthe, l'accueil de Marthe, voilà ce qu'appelait, ce que redoutait Natalis.

Inquiétude de coupable ! Marthe fut calme comme l'honnêteté, elle.

Elle entra donnant le bas à Marie, qui, à la vue de Natalis, s'élança à son cou avec un cri :

— Frère !

Quand Marie l'eut quitté, Marthe, à son tour, s'avança, et, de sa voix argentée et bien sonnante au cœur :

— Frère ! dit-elle comme Marie.

Et elle présenta son front à son baiser.

Natalis la regarda.

Elle était toute blanche, – de visage aussi. Mais ce qui le frappa surtout, ce fut son ineffable sérénité. Son sourire n'avait même pas le soupçon du mal. Chastement étonnée, naïvement mélancolique, elle lui rappela les vierges du Corrège, toute simplesse et toute bonté.

— Oui, vous voilà ma sœur, Marthe, lui dit-il, se mettant comme malgré lui au ton de cette harmonie.

— Savez-vous ? reprit-elle, c'est votre bonne lettre, Natalis, qui m'a tout à fait décidée.

Il n'y avait pas dans son accent ou dans son air l'ombre d'un reproche ou d'une arrière-pensée. Elle avait évidemment ajouté foi pleine et entière à cette lettre menteuse. Elle était convaincue que Natalis n'avait jamais levé sur elle qu'un regard d'amitié. Pour elle, une aspiration ignorante l'avait, un moment, éblouie, troublée. Mais c'était fini. Elle était réveillée, elle était guérie.

Le supplice de sa tranquillité et de sa grâce parut bientôt à Natalis au-dessus de ses forces.

— Oh ! je veux repartir ! se dit-il ; il faut que je reparte !

Les compliments des invités l'occupèrent quelques instants. Il y avait là tous les amis de la brave famille, – les supérieurs de Léonard à la Bibliothèque, qui avaient voulu honorer le vieux compagnon de leurs travaux, – les employés, collègues de Pierre, – Raymond et tous ses enfants.

M. Giboureau fit, en passant, à Natalis un salut glacial.

— Daniel, écoute, dit tout bas Natalis à son camarade, est-ce que la décoration de cette salle à manger de Bordeaux a été commandée à quelque autre peintre ?

— Non, pas que je sache.

— Bien. Tu m'enverras à Bordeaux une lettre d'introduction de ton ami Henri. En attendant, confirme, au moins par ton silence, ce que je vais dire devant toi à mon père.

Il l'entraîna du côté de Léonard, et, les menant à l'écart :

— Cher père, dit-il, tu vois que je n'ai pas tardé à partager

tes idées et à quitter cette Rome, qui réellement écrase et annihile la pensée individuelle. J'ai voulu vous faire une surprise, dont mon cher Daniel avait seul le secret, et, par un détour un peu long, je suis accouru d'abord ici pour assister au moins à votre bonheur. Mais la vérité est que j'aurais dû aller tout droit à Bordeaux, où l'on m'attend pour ce travail que tu sais. Je ne veux pas chagriner la fête, je m'esquiverai sans rien dire en sortant de table. Tu couvriras ma retraite et tu m'excuseras, ce soir, auprès de ma bonne mère.

— Quoi ! sitôt arrivé, sitôt reparti ! s'écria Léonard.

Il est certain que Natalis était toujours maintenant par voies et par chemins. Ce besoin fébrile de mouvement concordait avec son désordre intérieur.

— Ne peux-tu nous accorder un jour ou deux ? ajouta le père.

— Impossible ! j'ai retenu ma place pour cinq heures, afin de braver toute tentation. Ce crochet sur Paris me met déjà en retard de plus d'une semaine. Le devoir avant tout, n'est-ce pas ? D'ailleurs, cette fois, je ne serai pas plus de deux ou trois mois absent.

Cette promesse et le ferme langage de Natalis persuadèrent Léonard.

À ce nuage près, d'ailleurs, il se sentait plus heureux qu'il ne l'avait été depuis bien longtemps. Au centre de cette table patriarcale, entouré d'une couronne de fidèles amis, il contemplait tour à tour sa femme épanouie et rajeunie, son aîné enfin marié, son Natalis déjà de retour, Marie vive et riante, Marthe, sa nouvelle fille, aussi bonne que belle ; partout enfin où s'étendait son regard satisfait, il ne pouvait prévoir que bonheur et qu'honneur pour tous les siens.

Natalis, assis à côté de sa mère en face de la mariée, accablait Brigitte de tendresses, mais en même temps s'emplissait l'âme et les yeux de la vue de Marthe.

Il fut odieusement arraché à cette joie douloureuse par M. Giboureau qui, au dessert, chanta des couplets de sa façon où il

était fort question de Mars et de Vénus.

Quand on se leva de table, Natalis alla serrer à la dérobée les mains de son père et de Daniel, et sortit sans être remarqué. Il se dirigea aussitôt vers les Messageries.

— Elle ne m’aimait pas ! se disait-il en route. Espérons que je ne l’aime pas non plus, que je ne l’ai jamais aimée, surtout que je ne l’aimerai jamais !

Sincère ou non, le souhait de Natalis s’aveuglait. Si un amour doit attirer et séduire une âme impuissante, c’est évidemment un amour impossible.





TROISIÈME PARTIE

LA CRITIQUE DANS L'AMOUR



# I

## Un cœur érudit

On pourrait dire que l'histoire de Natalis s'est résumée en trois duels.

Dans le premier, dont il était sorti vainqueur, – soutenu, protégé, sauvé par la famille, il avait combattu pour la famille.

Le second duel de Natalis – non pas le moins mortel – fut contre lui-même.

Au château de Mérignac, près Bordeaux, où il avait à faire les peintures de cette salle à manger, Natalis resta trois mois à peu près seul.

Dangereuse compagnie pour lui ! – Solitude, pauvreté, prison, exil, les hommes forts ont en eux ce qu'il faut pour supporter ces misères ; qu'on nous passe cette comparaison, ils sont, comme le chameau, construits et outillés pour traverser les déserts ; il se forme aussi des bosses à leur pensée, et, quand leur âme a faim ou soif, elle vit là-dessus. – Mais Natalis, réduit à lui-même, dévorait sa propre substance et sa propre sève.

Le travail aurait pu le préserver : mais ce qu'il avait à peindre, c'était les Quatre Parties du Monde en dessus de porte, et le Nord et le Midi en entre-deux, et ces sujets demandaient plutôt l'habileté de la main que l'effort du front.

La bibliothèque du château était à sa disposition. Retiré dans sa chambre durant ces longues soirées de février et de mars, il lisait et relisait, il écrivait souvent, et même il rimait parfois, complétant ainsi l'éducation de sa douleur.

Elle était pourtant déjà bien assez instruite !

Dès ce temps-là, Natalis, fils de l'art, à force de mêler l'art à sa vie, ne distinguait plus guère où commençait l'un, où finissait l'autre. Amère condition de ceux qui savent trop, qui ont trop comparé, trop critiqué ! ils en sont à se demander s'ils ont une

âme ou s'ils n'ont que de la mémoire. Certaines gens affirment que tout a été dit ; à plus forte raison, tout aurait été éprouvé. Les poètes parfois, quand ils veulent inventer, ne peuvent que se souvenir. De même, ses sentiments faisaient souvent à Natalis l'effet de réminiscences.

Quoi ! ses passions mêmes ne seraient que des reflets ! ses lectures l'auraient produit et créé tout entier ! jusqu'à son cœur qui serait uniquement littéraire ! Quoi ! il n'y aurait pas de Natalis, il n'y aurait qu'un pastiche d'Hamlet, un plagiaire de René !

Il se rendait compte de cela aussi, et il s'en désolait. Il écrivait à Daniel : « Pierre Schlémihl était un pauvre corps qui avait perdu son ombre ; moi je suis une pauvre ombre qui cherche son corps. »

Ce qui ne l'empêchait pas de se plonger dans les livres plus ardemment que jamais. — Quel est donc cet âcre plaisir que trouve l'âme à exaspérer sa souffrance ?

On se souvient qu'à cette époque l'adultère était fort à la mode... dans les romans, et que les vignettes des in-octavos représentaient inmanquablement des femmes très échevelées. Le banquier, propriétaire du château, avait récemment épousé en secondes noces une jeune femme, une créole, oisive et ennuyée, qui se faisait envoyer de Paris les nouveautés littéraires. Natalis eut dans les mains tous ces volumes encore imprégnés d'un vague parfum de femme, et il en entretint son délire.

À la fin d'avril, il eut terminé son travail.

Il avait d'abord pensé à voyager. Mais il y avait six longs mois que son âme tendre et frileuse était sevrée de l'amitié de la famille, de la bonne chaleur de la vie en commun ! Il n'eut pas le courage de s'exiler plus longtemps des baisers de sa mère.

Seulement, il fut très sévère vis-à-vis de lui-même, il se dit :

— Je suis à peu près assuré que Marthe ne m'aime pas et ne m'a jamais aimé. Mais j'ignore, moi, si je ne l'aime pas, si je ne l'aimerai pas encore. Il faudra donc que, chaque jour, et presque

à chaque heure, je m'interroge et m'analyse, et fasse le scrupuleux examen de conscience de mon cœur. Au moindre symptôme de rechute, à la moindre appréhension du mal, je fuirai.

Il partit de là et revint à Paris.

Il y arriva par une belle journée de mai. Le ciel était bleu, l'air pur et frais, tout riait d'espérance et de vie.

Natalis ne trouva d'abord à la maison que les trois femmes, Brigitte, Marthe et Marie, qui travaillaient ensemble au jardin en causant.

Elles le reçurent, Dieu sait ! comme le prince du logis, — Marie avec ses petits cris d'oiseaux en joie, Marthe avec son beau regard caressant, Brigitte avec ses embrassements qui recommençaient toujours. — Et puis vinrent les questions et les récits, et les questions encore.

Natalis, lui aussi, se sentait calmé, heureux, épanoui.

Assis à leurs pieds, sur un tabouret, ayant Brigitte à sa droite, Marie à sa gauche, et Marthe en face de lui, il s'abandonna pendant un instant à sa nature, et se sentit content de son sort et de lui-même.

— Mais qu'on est donc bien ainsi ! s'écria-t-il gaîment. Te le rappelles-tu, mère ? quand j'étais enfant, j'aimais beaucoup mieux les femmes que les hommes. Oh ! comme j'avais raison ! Elles vous consolent bien mieux qu'ils ne vous soutiennent. C'est votre rôle, à vous, d'essuyer les yeux qui pleurent et de caresser les fronts brûlants, et le bon Dieu n'a pas fait pour autre chose vos petites mains douces.

Pierre revint le premier, et faillit écraser Natalis dans sa vigoureuse embrassade.

— Eh ! le voilà donc, dit-il, l'enfant prodigue ! mais pas de veau pour lui, la mère ! vaut mieux le rosbif ! Hé ! hé ! hé !

Il remarqua que Natalis et Marthe ne se tutoyaient pas.

— Il faudra vous y habituer, mes enfants, dit-il ; cela jure !

— Est-ce que vous me permettez de te tutoyer, Marthe ? demanda Natalis.

— Comme tu voudras, frère, répondit-elle aussitôt en souriant.

L'arrivée du père mit au complet la famille.

Léonard retrouvait donc enfin tous ses enfants réunis autour de lui ! Cette idée jeta dans la gravité accoutumée du vieillard une sorte d'allégresse, et même dans son allégresse une pointe de malice.

Voyant Marthe aussi empressée et aussi fraternelle que Marie auprès du nouveau venu :

— Ah ! ah ! dit-il en riant, Natalis t'a donc tout de suite apprivoisée, sauvage, qui, un mois après ton mariage, appelais encore quelquefois ton mari : *Monsieur Pierre* ! et qui dis : *Tu* à ton frère au bout d'un quart d'heure !

La rougeur monta au front de Natalis.

— Méchant père ! reprit tranquillement Marthe ; avec Natalis, j'ai eu le temps de m'habituer à sa pensée ; et puis, nous sommes des enfants du même âge.

Pierre montra à son frère le logement qu'il avait fait arranger au premier pour son ménage.

On y communiquait intérieurement d'en bas par un petit escalier tournant pratiqué dans un coin de la salle à manger. L'appartement se composait d'une antichambre, d'un petit salon où travaillait Marthe et de la chambre à coucher.

Natalis y reconnut des meubles provenant de madame Laperlier et certains objets qui avaient appartenu à Marthe jeune fille.

Il va sans dire qu'on prenait ses repas en commun et que les deux ménages n'en faisaient qu'un, sous l'économe direction de la mère.

Natalis ne devait plus, ne pouvait plus songer à se séparer des *siens* ! Sa chambre de garçon, au troisième, l'attendait encore telle qu'il l'avait laissé. Il ne restait qu'à lui trouver un atelier de peintre dans le voisinage.

On faisait ces arrangements et ces projets, le soir, après le dîner, autour de la table de famille...

— Vous ne savez pas ? dit Natalis gagné par cette expansion, je rapporte un peu d'argent de là-bas, j'ai envie de me faire disposer en atelier le pavillon-hangar qui est au fond du jardin. Un parquet de planches, le vitrage élargi, un coup de badigeon, un poêle de fonte, mes gravures, mes plâtres et quelque vieille tapisserie au mur, et je serai là, pour travailler, comme un roi de l'art ! à la fois séparé et rapproché de vous. Ce pauvre hangar ! nous avons eu tort jusqu'ici de le délaisser, de ne lui donner rien de notre vie de famille, pas un rayon, pas une bouffée de notre chaleur. Eh bien, si vous voulez, je le prends pour moi.

Ce fut accepté avec enthousiasme.

À minuit, événement exorbitant dans les habitudes de la famille, on jasait, on interrogeait, on racontait encore.

Quand Natalis se retrouva seul dans sa petite chambre, il s'assit sur le bord de son lit, et, pensif et sérieux, la main sur son front :

— Voyons, se dit-il, repassons exactement mes impressions de la journée. Tout est pour le mieux, ce me semble. Décidément, la présence de Marthe me trouble moins que son absence : la réalité est toujours plus saine que le rêve ! Comment a-t-elle été avec moi ? Affectueuse et attentive comme une sœur, mais pleine de calme et d'aisance. Dieu en soit béni ! – Et moi, j'ai retrouvé, j'ai admiré comme autrefois cette beauté paisible, cette pâleur de perle, cette langueur de lys, la douceur infinie et la jeunesse de ces yeux !... mais je n'ai éprouvé, que je sache, aucune émotion mauvaise, aucun désir impie. Allons ! nous sommes tranquilles l'un et l'autre, je le crois, j'en suis sûr. Ah ! que c'est heureux ! Sans cela, pourrais-je m'installer ici, m'exposer à gâter la joie de tous ceux que j'aime ? Oui, c'est bien heureux, vraiment ! – Cependant, prenons garde ! – il ne s'agit de s'endormir et de s'abuser sur aucun signe, – Marthe a très simplement expliqué pourquoi elle m'a tutoyé si facilement et si vite ; mais un mot de mon père m'a frappé : elle a été près d'un mois froide et réservée avec son mari. Est-ce qu'elle n'aimerait pas Pierre ? Ce serait

assez grave. S'il y a là un danger, il est essentiel que je le pénètre. Comme un médecin prudent, je dois tout connaître et veiller sur tout. Notre excellent Pierre, – ce cœur rare ! – n'est pas aussi distingué d'esprit. J'aurais pourtant imaginé que, par là, par son peu de culture, Marthe, quoique naturellement très intelligente, aurait eu plus d'affinité avec Pierre qu'avec moi. Toutefois, ne nous y trompons pas, ce sont les Marguerite qui sont aimées des Faust ! (Que venait faire ici Goethe ?) Ainsi, à la première occasion éclaircissons ce point, et, jusque-là, que notre mot d'ordre soit : – Marthe aime-t-elle ou n'aime-t-elle pas Pierre ?

Natalis, dans sa haute prévoyance, n'oubliait qu'une chose : c'est que peut-être cette curiosité même était un autre péril.

Pendant quinze jours, il fut tout occupé de son installation.

Il revit aussi son maître, ses camarades, ses amis, et, en première ligne, Daniel Olry, qui, pour l'heure, apprenait l'anglais et la tenue des livres en partie double, et commençait à débrouiller les beautés de Milton et celles du Grand Livre et du Comptecourant.

Cet actif Daniel trouvait encore le temps de venir souvent passer la soirée dans la famille Aubry.

Il témoignait à Marthe un affectueux et respectueux empressement ; mais il avait maintenant avec Marie des escarmouches en règle, où ils se disaient tous deux toutes leurs vérités. Il était convenu qu'ils se détestaient.

Seulement, c'étaient des ennemis bien faits l'un pour l'autre, et ils semblaient aimer beaucoup à se haïr.

Un jour de la fin du mois, – comme Natalis rentrait et gagnait, par le jardin, son pavillon enfin restauré, – de la fenêtre du premier, une voix bien connue l'appela :

— Natalis ! Natalis ! monte donc pour quelques minutes auprès de moi. Tout le monde est sorti, et j'ai à te dire un grand secret et à te demander un grand service !

— J'y vais, Marthe ! – Voici peut-être le moment ! se dit-il. Du courage et du sangfroid !



Il fut bientôt dans le petit salon du premier. Marthe, qui brodait près de la fenêtre, lui montra une chaise à côté de la sienne.

— Voici ce dont il s'agit, Natalis, dit-elle : c'est dans un mois la fête de Pierre. Notre mère doit lui faire cadeau d'un gilet, Marie lui brode des pantoufles ; moi, je n'ai à lui offrir que ces bouts de cravate ; mais, si tu veux, Natalis, nous lui préparerons à nous deux la surprise la meilleure : nous lui donnerons mon portrait. As-tu le temps, Natalis, de faire très mystérieusement un dessin d'après ta vilaine belle-sœur ?

— Je crois bien ! et ce sera l'affaire de quelques heures.

— Eh bien ! la semaine prochaine, ma tante et Marie doivent sortir ensemble pour des emplettes ; nous serons seuls à la maison ; je t'aurai averti la veille, et je poserai de mon mieux.

— C'est dit, Marthe !

— Va-t-il être content, ce bon Pierre ! s'écria-t-elle en battant des mains.

— Ce bon Pierre !... répéta Natalis.

Et tout à coup, après un silence :

— Tu l'aimes bien, sœur, n'est-ce pas ?

— Oui, frère, d'une amitié reconnaissante et profonde ! répondit Marthe sans hésiter. Il m'a choisie, moi pauvre ; il m'a aimée, moi orpheline. Comment aurais-je le cœur de lui refuser mon dévouement ?

— Bien, Marthe ! Alors tu l'as accepté pour mari avec joie !

— Mon Dieu ! Natalis, dans les commencements, je n'étais pas autant portée vers lui, je te l'avoue. Il ne faut pas m'en vouloir, je ne raisonnais pas ; c'était presque le lendemain de la mort de ma tante ; je ne connaissais pas Pierre ; je comptais qu'il avait presque le double de mon âge. Enfin... Mais tu vas me gronder ou te moquer de moi, si je te dis cela !

— Non ! non ! ne me cache rien ! s'écria l'étrange confesseur.

— Eh bien ! j'avais peur, dit Marthe. C'est absurde, c'est ridicule, mais mon mariage me faisait l'effet comme de ma mort.

Je calculais les jours qui me séparaient des noces, et je me disais : Encore huit jours à vivre ! encore six jours ! – Et, la nuit, je me réveillais toute pleurante, et criant : — Mon Dieu ! mon Dieu ! mourir si jeune !

Natalis se tut et hésita une minute, comme s'il eût entrevu enfin les risques du fatal interrogatoire. Et cependant il reprit, non sans effort :

— Mais à présent, Marthe, tu aimes Pierre, et tu es heureuse... sans mélange ?

— Je suis heureuse, frère. Mais est-ce ta croyance, dis, qu'on peut jamais être heureux sans mélange ? C'est des rêveries cela. Il y a toujours des moments pénibles. Pierre est quelquefois brusque sans s'en apercevoir, je suis quelquefois chagrine sans savoir pourquoi. Je n'ose pas lui dire certaines choses parce qu'il me semble qu'il ne les comprend pas bien. Il lui arrive de rire quand j'ai envie de pleurer ; mais, au fond, je sens qu'il est mon meilleur ami, et je suis heureuse.

— Allons ! tant mieux ! tant mieux ! dit Natalis d'une voix troublée. – Mais je te quitte, Marthe ; j'ai peur que mère et Marie ne rentrent, et il ne faut pas qu'elles soupçonnent notre complot.

Il avait hâte d'être seul. Il courut s'enfermer dans son atelier, et, se jetant sur son divan :

— Elle ne l'aime pas ! s'écria-t-il ; elle ne l'aime pas d'amour au moins ! Eh bien ! sondons, fouillons mon cœur ; qu'est-ce que j'y lis, qu'est-ce que j'y trouve à cette idée ? De l'effroi. – Et puis ? – Du remords. – Et puis ? – Ah ! malheureux ! et puis de la joie ! Cruelle joie du mal d'autrui ! – Mais que prouve-t-elle, cette joie ? Que je suis amoureux, ou seulement, misère ! que je suis homme ? – Et Marthe ? Elle n'a pour Pierre que de la reconnaissance et de l'amitié, c'est certain ! Mais pour moi que ressent-elle ? En sais-je quelque chose ? – Et pourtant elle m'ouvre son cœur avec l'adorable innocence d'Agnès devant Horace. Et que suis-je moi-même, sinon un Horace fatal et épouvanté ? Ah ! l'*École des Femmes* pourrait faire aussi une

terrible tragédie !... (Après Goethe, Molière.) – Mais pourquoi être allé si loin, et pourquoi n’être pas allé plus loin ? Il est trop tard maintenant pour reculer. Allons ! le jour où Marthe posera pour ce croquis, j’irai jusqu’au bout, je la questionnerai sur moi-même. En sachant le sentiment que je lui inspire, je saurai celui que j’éprouve. Et alors, si je surprends trace de la terrible passion dans nos deux âmes, je pourrai sûrement la combattre, et, s’il le faut, la fuir.

Comme le laboureur tourmente la terre et le plongeur la mer, Natalis tourmentait son amour. Peut-être aussi se disait-il vaguement que si cet amour n’était pas né viable, il le tuerait en germe dans son sein par tant d’épreuves, il le ferait avorter comme une fille-mère sa honte, quitte à le pleurer après.

Vers le milieu du mois de juin, dans l’atelier du pavillon, Marthe, assise dans un vieux fauteuil de chêne, posait devant Natalis établi, le crayon à la main, sur une chaise basse à quatre pas d’elle.

Ils gardaient le silence, mais leurs yeux mêlaient à chaque instant leurs âmes.

Contemplation pleine d’écueils ! Était-ce impunément que Natalis pouvait étudier et caresser du regard ces lignes délicates et fines, ces formes jeunes et charmantes, tous les détails de cette beauté choisie ? Était-ce impunément qu’il avait à trouver, à exprimer dans les traits et l’attitude, cette âme gracieuse, ces sentiments purs ; – la bonté, l’innocence, la mélancolie, – un ange, un enfant, une femme ?

Trois heures passèrent ainsi, le dessin s’acheva, et Natalis n’avait pas trouvé la force de prononcer les mots décisifs qui devaient lui ouvrir, redoutable *Sésame*, les secrets de leurs destinées.

Il posa ses crayons, se leva et dit :

— Voilà qui est à peu près fait.

— Voyons, s’écria Marthe.

Natalis lui remit le croquis et s’assit à ses pieds sur un

coussin, la tête tournée vers elle et la regardant tandis qu'elle regardait le portrait.

— Oh ! dit-elle charmée, c'est bien mieux que moi, Natalis ! C'est moi, et puis je ne sais pas quoi de plus, ton amitié – ou ta pensée.

— Enfant ! on ne se connaît guère soi-même ! Moi je ne t'ai certainement pas rendue telle que je te vois.

— Vraiment ? Eh bien ! tu m'apprends à moi-même, dit-elle naïvement.

— C'est souvent ainsi. – Et toi, Marthe, dis-moi, toi, comment me vois-tu ?

— Ah ! je ne saurais pas exprimer cela, répondit-elle. Je t'admire, voilà tout. Tu me parais comme un être supérieur à moi. Je suis obligée d'élever mon esprit tout comme mes yeux quand je te regarde, et cela me plaît. – En même temps, j'ai confiance ; je te crois bon et tendre ; je n'ai pas honte de mon infériorité devant toi, je sens que tu lis en moi les choses que je ne sais pas dire. Enfin, quoi ! j'étais née ta sœur, et tu es mon frère !

— Non pas ton meilleur ami, pourtant. Car tu disais, l'autre jour, que c'était Pierre.

— Oh ! quel malheur que les mots me manquent !... Écoute, il est le meilleur ami de ma vie, toi de mon cœur.

Natalis l'écoutait éperdu, palpitant à ses pieds... Mais, elle, demeurait tranquille et sereine, et elle gardait toute sa présence d'esprit.

— Mon Dieu ! voilà Marie dans le jardin ! dit-elle.

Ce fut sans aucun trouble qu'elle cacha vivement l'esquisse, mit un baiser fraternel sur les cheveux de Natalis et sortit pour empêcher Marie d'entrer.

— Eh bien ! voyons, m'aime-t-elle ? se demanda Natalis quand il redevint maître de lui. Oui, elle m'aime ; mais est-ce d'amour ? Ah ! je le sais moins que jamais. Et elle le sait moins que moi encore. Elle me le dit, mais en me nommant son frère. Elle me brûle et reste froide. Ô mal du bien ! corruption de la

vertu ! Il faut pourtant que je sache ce qu'il en est, il le faut ! Je veux dire à cet ange de perdition, je veux lui apprendre, je veux qu'elle lise quelque part en caractères éclatants : « On peut aimer sans le savoir ! on peut aimer celui qu'on appelle un frère !... »

Tout à coup, frappé d'une idée, il courut aux quelques livres dépareillés qui formaient sa bibliothèque ; il en feuilleta un d'une main convulsive, et trouva et lut dans *Hamlet* la splendide scène où le fils du roi assassiné fait représenter sur le théâtre de la cour, en présence du meurtrier pâlisant, le drame de son propre crime.

Après Molière, Shakespeare.

Natalis jeta le volume, en ouvrit un autre, la *Divine comédie*, et chercha dans l'*Enfer* l'épisode de Françoise de Rimini.

— C'est cela ! se dit-il, après avoir lu.

Il marqua du signet la page et laissa le volume sur sa table.

Après Shakespeare, Dante. Les auteurs de l'amoureux lettré étaient du moins d'un bon choix.

Pierre, le jour de sa fête, fut ravi par la surprise du portrait de sa femme. Il le montrait fièrement à M. Giboureau, qui maintenant ne se laissait plus guère voir qu'au logement du premier.

— Natalis a fait cela en quelques heures à son atelier, disait Pierre, sans que je m'en sois seulement douté, sans que personne s'en soit douté !

— Oh ! M. Daniel devait être dans le secret ! dit le Giboureau. M. Daniel, depuis que son ami demeure dans la maison, ne doit plus en bouger, hein ?

— Jaloux !

— Niais ! Si M. Daniel venait pour Marie, est-ce que, depuis près d'un an, il ne l'aurait pas déjà demandée en mariage ?

— Mais pour qui viendrait-il donc ? dit Pierre.

## II Le miroir poétique

Un matin, Natalis reçut et lut pendant le déjeuner cette lettre de Daniel :

*Voilà que tout à l'heure, sans crier gare, mon oncle est tombé dans ma chambre. — Cher Daniel, je viens t'annoncer une nouvelle qui va te combler d'aise : tu pars dans deux heures pour Calais, mon garçon, de là pour Douvres, de là pour Londres, de là pour les districts manufacturiers ; c'est ta récompense pour avoir si vite appris l'anglais. Voici tes instructions, tes lettres, les frais de ton voyage, qui durera bien un mois. Es-tu content, vagabond ? — Mais, mon oncle !... — Il s'agit de mettre la maison, ta maison, tout à fait hors ligne, de rapporter deux ou trois secrets importants, de nouer des relations nécessaires. Enfant gâté, va ! — Mais, mon oncle !... — Allons ! vite, fais ta malle ; une voiture t'attend en bas ; ta place est retenue pour dix heures à la diligence, n° 1 de l'impériale, stalle d'artiste, puisque tu fais l'artiste. Va, ton second père a tout préparé, tout... — Excepté moi, mon oncle !. — Comment ? qu'est-ce que c'est ? Hésiteriez-vous, ingrat ? Plus un mot alors. Il suffit. Adieu.*

*Abusa-t-on jamais aussi violemment d'un service qu'on doit rendre un jour ? Comprends-tu un pareil escompte de reconnaissance ? Quelle usure d'une promesse de prêt ! Mais enfin mon prédécesseur futur est le maître, et je pars, Natalis, ou plutôt je suis parti. Mon bienfaiteur en expectative ne me laisse plus que le temps de t'écrire ces deux mots : Adieu ! et conclus en mon nom un lâche armistice d'un mois avec ma chère ennemie mademoiselle Marie.*

— De qui donc cette lettre ? demanda Marie, qui croyait avoir reconnu l'écriture.

— Rien, une communication insignifiante, dit Natalis en mettant la lettre dans sa poche.

L'inquiétude de l'interrogation de Marie ne lui avait pourtant pas échappé. Mais justement cette inquiétude allait le servir, et le hasard de ce voyage complétait son plan à souhait. Il était donc bien cruel pour risquer ainsi de faire souffrir sa sœur ? Non ! il souffrait, et allait à son but sans trop regarder ce qu'il heurtait et blessait en passant.

À partir de ce jour, Natalis parut avoir passé un compromis avec ses anxiétés secrètes.

Depuis son retour de Bordeaux, il avait fort négligé la peinture ; il s'y remit, et sans relâche.

Du matin au soir, confiné dans le pavillon du jardin, il travaillait à une toile qu'il ne voulait montrer à personne, refusant de dire jusqu'au sujet de ce mystérieux tableau. Un rideau vert le recouvrait quand il recevait quelqu'un dans son atelier, et il l'enfermait dans un placard quand, par hasard, il sortait pour quelques heures.

Grave et recueilli, jaloux et ardent, il poursuivait son œuvre en silence. Jusque dans la salle de famille, il semblait continuer son travail et avoir devant lui sans cesse son tableau ou son but inconnu.

Marthe elle-même, surprise et inquiète de sa froideur distraite succédant à de si tendres effusions, lui adressait quelquefois la parole sans qu'il eût seulement l'air de l'entendre.

Il est vrai que Léonard, joyeux de ce zèle de son fils, recommandait qu'on respectât son idée.

Il y avait dans la famille une autre âme en peine, c'était Marie.

Daniel ne laissait jamais passer une semaine sans venir s'offrir aux douces épigrammes de sa gentille adversaire, et, depuis plus de quinze jours, Daniel ne s'était pas montré rue des Postes. Marie, — qui, chose bizarre et l'âge y aidant sans doute, devenait chaque jour jeune fille plus sérieuse à ces jeux d'enfant mutin, — Marie osa d'abord s'informer elle-même de l'absent auprès de

son frère.

Mais Natalis répondit négligemment :

— Il ne vient pas parce qu'il est occupé, parce qu'il travaille comme moi...

Marie mit alors en avant, par voie indirecte, Marthe et même sa mère : — M. Daniel serait-il malade ? — Natalis avait-il vu son camarade chez lui ? — Natalis éludait toutes les questions, et Marie commençait à taxer intérieurement son frère d'un égoïsme incroyable à l'endroit de ses meilleurs amis.

Un mois s'écoula ainsi, et le tableau de Natalis était achevé.

Mais, avant de le montrer encore, il voulait le retoucher, le revoir.

Par une pluvieuse après-midi du commencement d'août, Marthe et Marie cousaient dans le pavillon où les avaient admises leur frère, tandis qu'il feuilletait, oisif, des gravures.

Tout à coup Natalis pâlit et se leva : à travers la vitre fermée, il venait, dans le jardin, d'apercevoir Daniel se dirigeant vers l'atelier.

L'heure qu'il avait attendue et préparée était-elle arrivée ? Le cœur de Natalis battait, du moins, comme si l'entrée de son ami introduisait pour lui la plus douloureuse péripétie.

— Voici Daniel ! dit-il d'une voix dont il s'efforçait en vain de dissimuler l'émotion.

À ce nom, Marie tressaillit, et, d'un mouvement plus fort que sa volonté, se leva vivement, courut à la porte et l'avait ouverte avant que Daniel eût posé le pied sur le seuil.

— Merci ! lui dit en entrant le voyageur avec son plus gracieux sourire.

Mais Marie, quand Daniel fut là, quand elle le vit, quand elle l'eut, se souvint de son chagrin passé, se repentit de sa joie présente, et, moitié interdite, moitié dépitée :

— Oh ! mon Dieu, monsieur, reprit-elle, je n'ouvrais pas pour vous faire entrer, j'ouvrais pour sortir.

— Est-ce parce que j'entre ?



Les hostilités, si brusquement reprises sur ce ton, furent assez vives.

Daniel, plus cruellement blessé qu'il n'eût voulu le paraître, essaya de justifier en plaisantant son absence. Mais Marie, méchante de toute sa peine, l'interrompit :

— Vous dites que vous êtes resté un mois dehors, monsieur Daniel ? Est-il possible ? Je ne m'en étais pas aperçue. Je me rappelle seulement qu'on me surprenait beaucoup chaque fois qu'on me demandait de vos nouvelles, et, quand on répondait : Il n'est pas venu encore ! je disais toujours : Mais si fait ! Comment expliquez-vous cette heureuse et distraite indifférence que vous savez inspirer ? Vous êtes là ; — eh bien ! quoi ? Vous n'y êtes plus ; — qu'importe ? — Mais, pardon ! je sortais comme vous entriez.

Elle sortit en effet, de peur sans doute d'être trahie par son amertume même.

— Y comprends-tu quelque chose ? demanda à Natalis Daniel attristé.

— Oui, dit Natalis, en tirant de son portefeuille la lettre qu'il avait reçue depuis un mois. Va vite lui faire voir cette lettre que je ne lui avais pas montrée, et accuse-moi tant que tu voudras. Vas, et ramène-nous-la.

Daniel prit la lettre, et courut, joyeux, après Marie.

Marthe se mit à sourire ; elle n'attachait pas beaucoup de gravité à ces folles querelles.

— Ils se détestent, c'est amusant ! dit-elle.

— Non ! reprit Natalis avec un accent étrange, c'est triste ! ils s'aiment !

— Comment, Natalis ?

— Ils s'aiment ! reprit-il impétueusement. — Cela t'étonne, Marthe, mais c'est ainsi ! Oh ! il se peut fort bien qu'ils l'ignorent eux-mêmes. La poitrine respire l'air, et l'âme l'amour, on ne s'en aperçoit pas, on vit, voilà tout. — Ils s'aiment ! ils s'aiment !

— Comme tu me dis cela, Natalis !

— Oui, tu ne connais rien à ces choses, toi, Marthe ! Eh ! qui les connaît, hors Dieu ? Quand et comment la passion naît, de quoi elle est faite, de quels souvenirs, de quels rêves ? c'est là le secret de l'absolu. Cherchez ! alchimistes et philosophes ! On ne décompose ni le diamant ni l'amour ! Mais l'amour comme le diamant se trahit à ses flammes, et je t'affirme, Marthe, que Marie, sans le savoir, aime Daniel, aime Daniel d'amour.

— D'amour ! sans le savoir ! répéta Marthe pensive.

— Et si tu pouvais regarder dans son cœur comme dans le tien, reprit Natalis, tu le verrais inondé de cet amour. Le fond de sa vie est maintenant la pensée de Daniel. À lui se rapportent toutes ses actions, à lui vont tous ses sentiments. L'avenir, le monde, la famille, pour elle, c'est lui. Elle l'écoute quand il ne parle plus ; elle le voit quand il n'est plus là. Ou plutôt, absent ou présent, pour elle il est là toujours ; absent comme douleur, et présent comme joie.

— Et c'est cela qui signifie amour ? demanda Marthe en hésitant. Et son propre amour, on peut l'ignorer ? — Mais, Natalis, encore une fois, pourquoi donc me dis-tu tout cela avec cet air farouche ?

Natalis semblait égaré. Il la regarda fixement, et il allait répondre, — quand Daniel rentra dépité.

— Elle ne veut pas me croire ! dit-il. Elle prétend que je viens seulement de te remettre cette lettre !

— Elle croira à la parole de Marthe. Dis-lui qu'elle vienne.

— Eh ! je le lui ai dit ! Laissons un peu passer son caprice. Mais quelle diable d'idée tu as eue, Natalis, de dissimuler cette lettre ?

— Que veux-tu ? j'étais tout absorbé par un travail si exigeant !

— Quel travail donc ?

— Oh ! il ne vous le dira pas, monsieur Daniel ! reprit Marthe. Voyez ce vilain rideau qui cache à tout le monde et même à nous le tableau mystérieux. Nous ne savons pas seulement ce

qu'il représente.

— Bah ! vraiment ?

— Eh ! c'est une Française de Rimini, dit tout de suite Natalis d'une voix brève et la poitrine oppressée.

— La donnée est bonne ! fit Daniel.

— Une Française de Rimini ? répéta Marthe. Oh ! que c'est donc triste d'être une pauvre ignorante ! Je n'en sais pas plus qu'auparavant. Qu'était-ce donc que cette Française de Rimini ?

Natalis répondit, si bas qu'on put à peine l'entendre :

— Mais, demande-le à Daniel, il te le dira mieux que moi.

— Il faudrait plutôt le demander à Dante, madame, il vous le dirait mieux que nous deux, et vous comprendriez tout de suite cette large et forte poésie.

— Le Dante est là, sur la table, souffla encore Natalis.

— Oui, le voici, dit Daniel, en prenant le volume. Eh bien ! si vous le voulez, madame, je vais vous lire cette traduction française telle quelle. — Mais, reprit-il, j'en trouve, au passage même que je cherche, une autre traduction, — de ton écriture, Natalis, — et en vers encore ! Allons ! tu as étudié ton sujet !... Mais je ne te savais pas si adonné aux Muses.

— Lis donc ! dit Natalis.

— J'y suis. — Le poète Dante, madame, conduit par le poète Virgile, parcourt tous les cercles de l'enfer. Il arrive au cercle où sont punis les amours coupables. Là, un tourbillon éternel bat et emporte les ombres.

— Mais lis donc ! s'écria Natalis, et, cette fois, avec une sorte d'impatience.

Il s'était placé en face de Marthe, — pâle, immobile, la couvant de son ardent regard et de son âme avide, — chasseur éperdu de l'amour, joueur frénétique de deux destinées :

Daniel commença :

Je lui dis : — Volontiers je parlerais, poète,  
À ces deux-là qui vont enlacés devant vous  
Et semblent si légers au vent de la tempête. —

Et lui : — Quand ils seront encor plus près de nous,  
 Conjure-les au nom de l'amour qui les mène,  
 Ils accourront bien vite à cet appel si doux. —

Ils approchaient, fouettés par la bise inhumaine.  
 Mon cri s'émut alors : — Pauvres âmes, venez,  
 Si rien ne le défend, dans l'infernal domaine. —

Et, comme deux ramiers, de désirs enchaînés,  
 Revolent au doux nid d'une aile ouverte et ferme,  
 Par un même vouloir dans les airs entraînés,

Le triste couple ainsi du groupe qui l'enferme  
 Sortit, et vint à nous dans cet air malfaisant.  
 Leur supplice à ma voix pour un moment prit terme.

— Ô vivant gracieux ! être compatissant !  
 Qui descends pour nous voir dans la rafale obscure,  
 Nous qui n'avons laissé qu'une trace de sang ;

Si nous étions aimés du roi de la nature,  
 Nous lui demanderions la paix dans l'avenir  
 Pour ce cœur qui plaint notre amère torture,

Et, tant qu'il te plaira de nous entretenir,  
 Nous voulons te parler, joyeux dans l'esclavage,  
 Jusqu'à ce que le vent nous vienne désunir.

La terre où je naquis est assise au rivage  
 Où le Pô, pour avoir la paix, porte à la mer  
 Ses affluents et lui dans sa course sauvage.

Amour, trop vite en feu dans ce cœur noble et fier,  
 L'éprit de ma beauté, naguère renommée,  
 Saignante maintenant et morte sous le fer.

Amour, qui n'exempta d'aimer nulle âme aimée,  
 Me saisit à mon tour, s'unissant à mon sort  
 Jusqu'à me suivre, vois, dans la trombe enflammée.

Amour nous a conduits deux à la même mort.  
 Caïn attend celui qui nous ôta la vie. —

Tandis qu'elle exhalait sa plainte avec effort,

J'écoutais, front baissé, la pauvre âme asservie.  
Si bien que le poète enfin me dit : — Qu'as-tu ? —  
Et, secouant l'extase où mon âme est ravie :

— Hélas, après un temps, m'écriai-je abattu,  
Je songeais aux désirs, aux suaves pensées  
Qui jusqu'au pas fatal ont mené leur vertu. —

Et puis, je me tournai vers ces âmes blessées :  
— Francesca, je vous plains tous deux, amants martyrs !  
Et tu vois mon front pâle et mes larmes glacées.

Mais dis-moi, je t'en prie, au temps des doux soupirs,  
Par quels signe et comment la passion profonde  
S'est-elle révélée à vos douteux désirs ? —

Elle à moi : — C'est la pire angoisse de ce monde  
De rappeler ses jours heureux dans ses malheurs :  
Ton maître que voilà le sait bien, qu'il réponde.

Mais puisque notre amour t'émeut de ses douleurs  
Et que tu le veux suivre encore à sa naissance,  
Je mêlerai pour toi les mots avec les pleurs :

Nous lisions Lancelot, et comme à sa puissance  
Amour la réduisit, et tous les deux, joyeux,  
Confiants, nous restions seuls dans notre innocence.

La lecteur souvent fit se chercher nos yeux  
Et monter à nos fronts la rougeur du délire ;  
Un seul passage, hélas ! nous exila des cieus.

Arrivés à l'endroit où sur le cher sourire  
Se pose le baiser de l'amoureux fervent,  
Celui qui doit toujours partager mon martyre,

Tremblant, baisa ma bouche, et le conteur savant  
Fut Gallehaut pour nous avec son doux poème,  
Et nous ne lûmes pas ce jour-là plus avant. —

Tandis qu'un des esprits, tourné vers ce qu'il aime,

Nous faisait ce récit, l'autre pleurait si fort  
 Qu'ému, je défaillis comme à l'heure suprême,

Et tombai sur le sol, comme tombe un corps mort.

Daniel posa le livre.

— Oh ! c'est beau, dit Marthe saisie. C'est tout grand et tout triste, n'est-ce pas ? Tu as bien fait, Natalis, de prendre ce sujet-là. Mais il y a encore des passages que je n'ai pas bien compris. Il faudrait savoir l'histoire. Pourquoi, Natalis, empêchais-tu donc M. Daniel de me préparer sa lecture ? C'est vrai que, maintenant qu'il a lu, je suis plus curieuse encore.

Daniel ne remarqua pas la pâleur et les frissons de Natalis, et, reprenant le volume :

— J'ai vu là, dit-il, au bas de la page, une note explicative :  
 Il lut :

« Lanciotto, seigneur de Rimini, épousa la fille de Guido da Polenta, seigneur de Ravenne. Francesca aime Paolo, le plus jeune frère de Lanciotto, et en fut aimée... »

Marthe, tout à coup, se dressa comme effarée, et ce fut son tour d'interroger d'un regard inquiet Natalis frémissant.

Daniel, sans s'apercevoir de rien, continuait :

« La pauvre enfant ne sut pas résister à une ancienne passion, et les deux amants, surpris par le mari, furent tués par lui du même coup d'épée... »

Marthe reprit avec un calme étonnant, et comme rappelant à elle toute son intelligence et toute sa raison :

— Excusez-moi, monsieur Daniel, c'est sans doute bien ridicule à moi, mais je crois que je suis encore plus ignorante de certaines choses de la vie que de l'histoire et des poètes. Je n'ai que dix-sept ans, voyez-vous, et j'ai été élevée aux champs... Est-ce que je vous ai bien entendu ? Est-ce que vous avez lu réellement que Paolo aimait la femme de son frère ?

— Eh ! mais oui, madame.

— Ah ! dit Marthe.

Elle se rassit lentement.

Puis il y eut une de ces minutes de silence où tient un siècle d'émotions et qui font comprendre comment le temps pourrait être supprimé dans le paradis ou dans l'enfer.

On n'entendait que le mouvement régulier de la pendule.

Daniel regarda Marthe et Natalis. Il sentit dans l'air quelque chose de grave, et se leva.

— Je vais tenter encore d'apaiser notre boudeuse, dit-il.

— Je vous rejoins sur-le-champ, dit Marthe.

Il sortit.

Alors Marthe, s'avançant vers Natalis :

— Natalis, dites-le-moi aussi, vous qui m'avez appris déjà tout à l'heure qu'on peut aimer sans le savoir : Est-ce vrai qu'on peut aimer la femme de son frère ?

Natalis ne put répondre qu'en tombant à genoux.

Marthe, debout, fixa sur lui de haut un regard plein de courroux et plein de pitié, le regard à la fois sévère et triste de l'ange devant les fautes de l'homme.

Puis, sans ajouter une parole, elle quitta l'atelier et rejoignit Daniel.

— Ah ! malheureux ! s'écria Natalis, il n'y a plus à en douter maintenant, tu l'aimes !

Cependant, M. Giboureau, qui venait de rentrer avec Pierre, regardait, de la fenêtre du salon, Marthe à côté de Daniel, et disait à son ami :

— D'où donc revient ta femme si pâle et si émue avec M. Daniel ?

— Du pavillon de Natalis, dit Pierre fronçant le sourcil ; mais il faudra que je veille à cela.

— Je te le conseille, et je t'y aiderai, Pierre.

### III

## Épreuve après la lettre

Il faut maintenant que l'action, bon gré mal gré, se mette au pas de la fièvre, et prenne l'allure pressée, heurtée, désordonnée du délire de Natalis.

Voici d'abord les résolutions assez inattendues auxquelles s'arrêta ce cœur plein d'imagination. Natalis se dit :

— Il est certain que j'aime Marthe ; — il est possible que Marthe m'aime. — Oh ! si elle m'aimait, quel remords ! mais si elle ne m'aimait pas, quelle douleur ! penser, mon Dieu ! que la trahison peut être céleste et la joie fratricide ! — N'importe ! il ne faut pas, je ne veux pas que nous nous aimions ! — Or, pour me guérir et la guérir, je ne vois qu'un moyen : être avec elle, désormais et toujours, dur et haïssable, la blesser de toutes les façons, jouer constamment l'amertume et la cruauté. Elle me méprisera, elle me détestera, et nous serons sauvés.

Bien des gens prétendront que si la lame était réellement déjà au cœur de Marthe, Natalis ne pouvait guère s'y prendre autrement pour l'enfoncer davantage. Mais il paraît que les amoureux ne sont pas homéopathes.

Par bonheur, Marthe, pour se guider, elle, à défaut de la science, avait la conscience ! Elle ne prit pas un rôle : elle eut une figure.

Quand Natalis reparut devant elle, il la trouva plus grave peut-être, mais tout aussi calme. L'étonnement de la tristesse avait remplacé sur son visage l'étonnement de l'ignorance, mais elle ne témoigna à son frère ni rigueur ni embarras, elle ne l'évita ni ne le brava.

Natalis resta confondu par cette implacable tranquillité.

Il n'en essaya pas moins de lutter, comme Renaud dans la forêt enchantée, contre l'ennemi même invisible.



Les jours suivants, fidèle à son merveilleux programme, il fut ironique et méchant, elle resta douce et bonne. Elle paraissait s'inquiéter de lui autant que Marie, mais moins que Brigitte. Plus il était orageux, plus elle semblait sereine, comme le marbre impénétrable que toutes les tempêtes extérieures ne font que laver un peu.

Natalis avait beau chercher et s'évertuer, le regard sombre ne découvrait rien dans le front pur ; la vertu chez elle voilait l'amour mieux encore que le doute chez lui. Et c'est tout simple : un abîme d'azur défie autant la vue qu'un abîme de ténèbres ; la nuit ne cache pas les fleurs aussi bien que le jour cache les étoiles.

Alors il arriva une chose bizarre. Natalis avait compté sur sa douleur pour tourmenter Marthe, sur la pâleur de son front pour teindre de la même couleur le visage de la bien-aimée. Ce fut l'insensibilité au moins apparente de Marthe qui le tortura : le patient lassa le bourreau.

Et dès que Natalis s' alarma de la sécurité de Marthe, dès qu'il s'épouvanta de n'avoir décidément pas à redouter son amour, – il cessa de jouer la comédie, il saigna et pleura pour tout de bon, – il fut sincère... et il redevint dangereux.

Marthe, en ce temps-là, eut souvent avec Daniel, quand Natalis n'y était pas, de courtes conférences et des à-partes mystérieux, dont plaisantait beaucoup Marie, mais que Pierre suivait d'un œil jaloux.

Au grand effroi de Léonard, à la profonde douleur de Brigitte, la vie de Natalis était de plus en plus inégale et son humeur de plus en plus sauvage.

Il ne touchait pas à sa palette ; il ne riait plus jamais avec Marie et avec Daniel ; il oubliait souvent d'embrasser sa mère.

Il ne pouvait rester en place ; il avait besoin d'aller, de venir, – égaré dans ces courses vagabondes et insensées, familières à ceux que poursuit la passion ou qui poursuivent la pensée.

On trouva plus tard dans les papiers de Natalis, portant à peu

près la date de ces jours-là, les pages suivantes qui expliquent et éclairent son trouble intérieur, – sorte de confession douloureuse, testament de sa pensée, amer et rude feuilletton sur la pièce manquée de sa vie.

Nous transcrivons ces pages telles quelles ; car, selon le titre de Diderot, « ceci n'est pas un conte » :

*Puisque j'ai un moment lucide, établissons notre bilan – en attendant que je le dépose.*

*Seulement, touchons à mon cœur le moins possible, il est trop endolori !*

*En moi, hors de moi, tout est triste, tout est sombre. Dans mon temps comme dans mon âme, ni lumière ni espérance.*

*Intérieurement, je me vois, je me juge – et je me condamne.*

*Que suis-je ? Copie de copie ! épreuve usée d'une gravure tirée à dix mille exemplaires ! traduction en méchante prose d'un poème compris de travers !*

*L'autre jour, je m'efforçais, à la fois orgueilleux et modeste, de m'inventer une originalité de souffrance, de me démontrer que je ne ressemblais pas aux grandes et sombres figures dont l'influence a fait ou défait mon être.*

*Je me disais :*

*— Hamlet est un rêveur qui recule sans cesse devant l'action redoutable qu'il doit accomplir. Moi, je cherche vainement ce que j'aurais à faire. – Don Juan est un insatiable et infatigable amant de l'idéal auquel mille et trois femmes n'ont pas suffi. Moi, je n'ai qu'un unique amour qui a débordé mon cœur et qui le brise ; – Child-Harold, immense orgueil, rassasié de tout, dégoûté de tout, invoque inutilement les larmes et court à travers le monde sans réussir à s'exiler de son cœur. Moi, je n'ai usé de rien et ma vie humble et obscure est restée enracinée au foyer de la famille. – Werther est un enthousiaste désabusé. Je suis un critique clairvoyant. – René subissait un amour maudit. J'ai, sinon choisi, au moins couvé et caressé le mien. – Mon père enfin*

*trouverait que la fatalité les justifie tous, et que moi, la liberté m'accuse, qu'ils furent victimes, et que moi, je suis réfractaire. —*

*Je me disais cela !..... Hé ! qu'importe l'accident, la forme, l'occasion, le temps et le lieu ! Mon mal, s'il existait, serait au fond le même que le leur, ce serait l'infini, l'amour, le désir, la soif de l'infini. Or, l'infini est comme l'Océan, nul ne peut se désaltérer à ses ondes amères, et le plus petit ruisseau est meilleur aux lèvres humaines.*

*Mais mon mal existe-t-il ? ou plutôt existerait-il, si tous ces noms, tous ces types qui me tourmentent n'existaient pas ? Justement, parce qu'ils ont été l'expression de ces douleurs, ils semblent n'en avoir laissé après eux que l'affectation.*

*Et qu'y a-t-il de plus misérable que l'affectation d'une infirmité ? C'est là du moins une amertume qu'ils n'ont pas connue ! Chaque fois qu'on éprouve une sensation, se dire : J'ai lu cela quelque part ! Acteur et non auteur, répéter un rôle écrit ! faire de l'archaïsme de sentiment ! avoir le malheur classique !*

*J'ai donc en dédain et presque en horreur mon individualité, comme on dit aujourd'hui. Malgré cela ou à cause de cela, je ne demanderais pas mieux que de me donner et de me dévouer à une œuvre générale. Mais à laquelle ? Je regarde autour de moi : que pourrais-je aimer, défendre et servir ?*

*— La liberté ! me répond mon père. — L'art ! me répond mon maître. — La liberté de quoi ? L'art pour quoi ?*

*Ces grandes pensées, ces grands amours en commun veulent une unité qui manque à notre époque en désarroi. Nous n'avons pas la religion, tout est là. Religion veut dire lien ; jusqu'ici c'était un lien qui enchaînait, ce devrait être un lien qui réunit ; la religion était compression, il faudrait qu'elle fût harmonie...*

*Mais, en attendant, où porter sa bonne volonté ? Je ne suis qu'un simple ouvrier, moi, et il m'aurait fallu un temps fait, non un temps à faire. J'aurais joué ma partie dans un ensemble, je ne suis pas de force à me créer de rien un monde. Ce néant est trop lourd et m'écrase.*

*Alors, par le sentiment de ma faiblesse, je deviens méchant. Je fais du mal à ma mère, à Marthe, à ma chère petite Marie. Elles finiraient par me haïr, si les anges haïssaient. Eh ! mon Dieu ! je me hais moi-même !*

*À quoi bon leur souffrance et la mienne ? Qu'est-ce que je dispute à l'agonie ? Parce que je m'empêche de mourir, est-ce que j'existe ? Mon talent est mort, ma jeunesse morte, mon illusion morte. Je les vois revenir en moi par intervalles, mais ce sont des fantômes ! Je ne suis pas vivant, je suis hanté.*

*N'est-il pas temps de délivrer de cette obsession tous ceux que j'ai tant aimés ?*

*Je regardais hier, au Louvre, le groupe de Laocoon, cette sublime et profonde tragédie. Dans notre famille, ce n'est pas le père, c'est le fils à qui le dieu et les serpents en veulent, et qui, s'il ne s'offrait lui-même à la juste expiation, finirait par y dévouer tous les siens...*

## IV Reflets colorants

Un jour, – on touchait alors au mois de septembre, – Natalis s’aperçut que Marthe manquait au déjeuner, et s’informa d’elle.

On lui dit qu’elle était à Châtenay, où elle allait de temps en temps passer un jour ou deux, soit à la ferme de Raymond, soit chez la fille aînée du bonhomme, récemment mariée.

Le repas fini, Natalis sortit et se dirigea machinalement vers la barrière qui conduisait à Châtenay.

Ce n’était pas qu’il eût le moindre dessein de rejoindre Marthe ; non, il l’aurait évitée, au contraire, s’il l’avait rencontrée sur son chemin. Mais il aimait à aller du côté où elle était.

Et puis, c’était cette route qu’il avait suivie, allégé par l’espérance, ce soir enchanté de la veille de son duel.

Il alla tant et si bien, au hasard, par les champs et les villages, qu’il se perdit, et se vit tout à coup dans un bois où il croyait n’être jamais venu et qu’il s’imaginait pourtant reconnaître.

Il le parcourait d’un pas aventureux, montant et descendant avec les sentiers, – quand un mur l’arrêta.

Au même moment, une petite porte s’ouvrait dans ce mur et un vieux jardinier en sortait.

— Est-ce que monsieur viendrait pour visiter le pavillon meublé à louer ? demanda le paysan en soulevant son bonnet devant l’étranger.

— Oui, répondit Natalis, poussé d’un sentiment inconnu.

— Oh ! ce ne sera pas long, monsieur. Dame ! c’est joli, mais ce n’est pas grand, – une bonbonnière !

En effet, on pouvait y tenir deux, mais on n’y aurait pas tenu quatre. Un vrai nid d’amoureux sous les branches.

Au rez-de-chaussée, salle à manger, salon et cuisine ; au premier et unique étage, chambre et boudoir : voilà la maison. Mais

c'était frais, net et gaîment meublé.

Le jardin était bien aussi petit que celui de la rue des Postes, mais « tout en agrément, » comme le fit remarquer le vieux jardinier. Il était si touffu qu'on ne voyait pas les murs ; et les vieux arbres, les allées tournantes, les accidents de terrain et les charmilles faisaient si bien, qu'on se serait presque perdu dans ce parc en miniature. Les fleurs et le gazon abondaient, mais, de fruits, peu ou point. Seulement, quelques vignes couraient au mur du midi, ou grimpaient le long de la maisonnette blanche.

Une hallucination folle berçait Natalis : dans quelle vie antérieure, à travers quel sommeil diaphane avait-il connu déjà ce jardin et les bois d'alentour ? Il l'ignorait ; mais il s'était certainement promené autrefois avec Marthe par ces sentiers et ces allées.

— Et combien loue-t-on cette maison ? demanda-t-il à l'homme.

— Mille francs par an, monsieur, et c'est pour rien ! — un vrai bijou.

— Oui, mais la saison est si avancée ! Écoutez, j'apporterai demain cinq cents francs comptant, et je m'engage à rendre les clés au 1<sup>er</sup> avril. Est-ce convenu ?

— Je verrai le propriétaire, monsieur, et je vous rendrai demain la réponse.

Cinq cents francs, c'était à peu près ce qui restait à Natalis sur le prix de ses peintures de Bordeaux ; mais il n'en était pas à faire des économies.

Le lendemain, le propriétaire disait oui, comme de raison, et Natalis entraît tout de suite en possession de sa fantaisie.

Il sut alors seulement que c'était à Aulnay, près Sceaux, dans une vallée chère aux poètes, qu'il avait rencontré ce paradis d'un quart d'arpent.

Dès-lors, il y eut pour Natalis deux mondes distincts : — l'un fait de misère, de boue, de plâtre et de passants stupides ; l'autre, plein d'espérance, de parfums, de verdure et d'illusions : — Paris

et Aulnay.

Dans l'un, Marthe lui souriait ; dans l'autre, elle affectait de le regarder à peine.

Quand l'air de la ville devenait insupportable à Natalis, quand Marthe venait de le glacer d'une parole banale ou d'un coup-d'œil indifférent, vite, il s'enfuyait dans son refuge.

Et là, dès qu'il avait franchi le seuil et fermé en dedans la porte au verrou, la vie et la lumière renaissaient en lui : il aimait, il était aimé !

C'était un réveil... ou un sommeil, n'importe ! il voyait Marthe, il lui parlait, il la touchait. Tous deux, ils marchaient ensemble dans les fraîches allées ; ou bien il tombait éperdu à ses pieds et lui tenait de longs discours d'amour et d'ivresse, qu'elle écoutait en souriant. Il ne pensait plus du tout alors au monde, à ces hommes, à cet enfer qui entourait son ciel, à la famille, à Léonard, à Pierre ! Non ! ils n'étaient que deux sur cette terre, ils n'étaient qu'un sous le firmament paisible, devant le Seigneur clément !

Chaque fois que Natalis ouvrait la petite porte de son jardin pour y entrer, il s'écriait : « Que vous êtes bon, mon Dieu ! d'avoir mêlé le rêve à la vie ! » Et chaque fois qu'il refermait cette porte en sortant, il s'écriait : « Mon Dieu ! que vous êtes cruel d'avoir mêlé la vie au rêve ! »

Il ne pouvait guère, en effet, quitter son oasis pour le monde sans y faire des rencontres funestes.

Il faisait ordinairement la route à pied ; la fatigue du corps lui délaissait l'âme. Un jour, accablé de chaleur, il entra, en passant à Sceaux, dans une sorte de café champêtre, s'assit à une table, sous un berceau de vigne vierge, et demanda un pot de bière.

Les coudes sur la table, la tête dans ses mains, il songeait à Marthe et à son amour.

Il ne remarqua guère que, dans le berceau voisin du sien, s'était installé un couple plus ou moins amoureux ; mais il entendit, sans le vouloir, une voix qu'il reconnut vaguement, et qui

disait :

— Oui, Virginie, l'amour est le plus précieux bienfait que nous aient accordé les dieux pour consoler le chemin de l'existence !

Natalis fut obligé, en sortant, de passer tout près du lyrique personnage. C'était M. Giboureau lui-même, en tête-à-tête avec une forte brune, haute en couleur.

L'ex-brigadier lui lança un regard venimeux ; mais Natalis n'y prit pas garde ; il s'en allait et se disait :

— L'amour est-il donc fange autant que lumière ?

À quelques jours de là, il rencontra quelque part, sur les quais, le grand peintre dont il était l'élève. Le maître trouva Natalis tout changé, tout transformé peut-être, sentit sympathiquement sous ce front quelque haute conception ou quelque passion profonde, et devina que Natalis faisait quelque chose de beau avec Dieu, ou que Dieu faisait quelque chose de triste avec lui : douleur ou génie, sommet ou abîme, c'est la grandeur toujours !

— À quoi travailles-tu ? lui demanda-t-il brusquement.

— À rien.

— Alors, tu es amoureux ?

Et, comme Natalis lui répondait en ne lui répondant pas :

— Imbécile ! perdre son temps à l'amour quand il y a l'art ! donner le monde pour une jupe ! Eh ! la passion, il faut à peine la prendre pour excitant, — comme le café.

Mais Natalis resta sérieux, laissa cette fois parler son âme, et, avec son simple enthousiasme, fut plus fort que la haute ironie de l'illustre artiste.

— Allons ! dit celui-ci devenu tout pensif, toi non plus tu ne sais pas vivre, et quand on ne sait pas vivre...

— On meurt, reprit Natalis, qui ne croyait pas prophétiser pour deux.

— Oh ! oui, s'écria-t-il quand il fut seul, l'amour est sublime ! l'amour est divin comme l'art ! Amour, je t'aime ! — Et le maître a beau vouloir railler, le doute de l'homme de génie appor-



te plus de religion que l'emphase de la brute !

Ce qui n'empêcha pas Natalis, le soir même, dans la salle de famille, d'essayer encore d'émouvoir Marthe en rapportant devant elle les phrases les plus sceptiques du glorieux incrédule qu'il quittait.

Léonard, Pierre et Daniel étaient là en ce moment.

Sous les regards d'encouragement des trois femmes, dans cette favorable atmosphère, ils entreprirent le cher malade.

— C'est des bêtises, tout ça ! commença Pierre, en manière de charge de cavalerie.

— M. Pierre a bien raison ! reprit Daniel ; il est bon, Natalis, de fumer par ci par là les cigares du paradoxe, cela fait faire la digestion des idées ; mais vouloir se nourrir de cette fumée, ce serait fou.

— Mon enfant, dit Léonard, tu poursuis des idées factices et peut-être coupables ; tu te crées des maux imaginaires et peut-être impies. Pourquoi t'épuiser dans le vide ? Pourquoi fougueux sur un cheval calme ?

— Eh ! s'écria Natalis ; le faux vaut mieux que le vrai ! le mal pousse plus vite que le bien ! l'injuste réussit plus aisément que le juste !

La table du dîner n'était pas encore desservie. Léonard prit gravement une carafe vide et la posa sur le goulot.

— Que fais-tu, Léonard ? dit Brigitte... Es-tu fou ? Tu vas casser ma carafe.

— Non, la mère ; demande à Natalis, il te dira qu'elle tient.

— Oui, mais le moindre mouvement va lui faire perdre l'équilibre et la renverser.

— Tu entends ta mère, Natalis. Eh bien ! l'équité, vois-tu, c'est l'équilibre des idées, comme l'équilibre, c'est l'équité des choses.

Natalis, à bout de raison et de force, se leva pour sortir, sans répondre.

Léonard alla à lui, et lui serrant le bras entre ses mains, com-

me pour lui communiquer son énergie :

— Courage ! cher fils, lui dit-il tout bas d'une voix pénétrée. Je vois que tu souffres, je ne sais pas de quoi... mais la lutte est souvent bonne et saine. Il faut lutter !

— Le pourrai-je ?

— Tu le voudras !

Vouloir ! c'était précisément ce qu'il y avait pour Natalis de plus difficile. Il aimait mieux risquer sa vie que la défendre.

Un des jours qui suivirent, Léonard attendait Pierre, avec lequel il devait sortir. Il pria Natalis de monter presser son frère.

Natalis trouva Pierre dans son petit salon achevant de s'habiller en hâte. Marthe, en négligé du matin, était là qui rangeait.

Natalis s'approcha de la boîte de pistolets, posée sur un guéridon, l'ouvrit et prit un pistolet dans sa main.

— Prends garde, Natalis ! lui dit Pierre tout en mettant sa cravate, je laisse quelquefois ces pistolets chargés.

— Ah ! vraiment ? reprit négligemment Natalis. Et sont-ils chargés aujourd'hui ?

— Mais c'est bien possible ! je n'en sais plus rien.

Natalis arma le pistolet.

— Eh ! ne m'entends-tu pas ? lui cria Pierre qui passait son gilet. Je te dis que ces pistolets sont peut-être chargés, chargés à balle.

Natalis, sans répondre, appuya contre son front brûlant le canon glacé.

Marthe le vit, mais n'eut pas même le temps de jeter un cri.

Il avait lâché la détente.

La pierre, en touchant le bassinet, fit jaillir quelques étincelles ; mais le pistolet n'était pas chargé.

Pierre s'était élancé vers Natalis.

— Malheureux ! que fais-tu ?

— Rien ! dit froidement Natalis en remettant le pistolet en place ; rien ! on peut bien de temps en temps interroger Dieu. — Te voilà prêt ; descendons.

Marthe s'était tenue debout par un effort surhumain.  
Quand les deux frères furent dehors, elle tomba évanouie.  
Mais Natalis n'avait vu que son calme.

— Allons ! se dit-il, non seulement elle ne m'aime pas, mais je crois que j'ai trop bien réussi et qu'elle me hait. Pourquoi me hait-elle ? Je ne lui ai seulement pas dit que je l'aime. Eh bien ! je le lui dirai, elle me chassera, et du moins tout sera fini. Je le lui dirai demain.

## Lutte de nuages et de rayons

Ce lendemain-là, M. Giboureau était allé voir Pierre à son bureau. Pierre lui disait :

— N'est-ce pas bien étonnant ? Il n'y a que la mère et moi qui ayons l'air de nous apercevoir de la vérité des choses. Le positif, c'est que Natalis maigrit et pâlit à vue d'œil, c'est qu'il ne dort plus, c'est qu'il mange à peine, c'est qu'il reste des journées entières et quelquefois des nuits dehors, c'est qu'il perd sa santé, enfin ! Voilà ce qu'il y a de visible. Maintenant on s'imagine que sa maladie est dans l'âme...

— C'est ton vieux jacobin de père qui invente cela ! interrompit Giboureau.

— Ah ! Giboureau, ne touche pas à mon père ! reprit Pierre d'un ton mécontent. Tu sais, j'ai confiance dans ton opinion ; tu juges supérieurement les hommes avec beaucoup de mépris, c'est bien ! Mais pour ce qui est du père, du frère ou de quiconque de la famille, motus là-dessus ! c'est sacré !

M. Giboureau le savait bien ! Sa perspicacité pour le mal n'avait pas été sans faire, au sujet de Marthe et de Natalis, mille observations qui n'échappaient dans la maison qu'à la robuste bonhomie de Pierre. Mais, hélas ! chaque fois que M. Giboureau, par les insinuations les plus délicates, avait essayé de souffler sur Natalis le plus léger doute, Pierre l'avait si rudement rembarré, qu'il avait changé de tactique et masqué ses batteries.

Il avait pris, dès-lors, Daniel pour bouc émissaire, le chargeant de tous ses soupçons, et accumulant sur lui toute la jalousie de Pierre.

Il était bien sûr que cette sape souterraine aboutirait toujours à quelque catastrophe funeste. Son envieux regard avait aussi deviné l'amour naissant qui allait éclore sous les querelles de

Daniel et de Marie comme l'aubépine dans le buisson. Si, quelque jour, Pierre, impatient et brutal, éclatait contre Daniel, la dispute qui s'ensuivrait évincerait à jamais peut-être le rival préféré de Giboureau. Si, au contraire, Daniel se justifiait, ce ne pourrait être qu'en accusant malgré lui Natalis, le vrai coupable.

Dans l'un ou l'autre cas, Giboureau serait vengé soit du refus de Marie, soit de la rencontre de Natalis à Sceaux ; dans l'un ou l'autre cas, il punirait l'amour, la jeunesse, la grâce, et il rentretrait dans la propriété exclusive de son ami Pierre dont une famille gênante accaparait les trois-quarts.

Il y avait là plus d'éperons de haine qu'il n'en fallait à ce méchant homme... Nous disons méchant ! y a-t-il réellement des méchants ? Il y a des destins malheureux et des esprits faibles ; il y a ceux qu'aigrît la souffrance de la vie, et ceux, qui, selon le mot de Dante, ont perdu le bien de l'intelligence, – et ce Giboureau était des uns et des autres.

Le froncement de sourcils de Pierre, à la moindre parole mal séante sur sa famille, rappelait inmanquablement Giboureau à son plan, et il se hâta de reprendre.

— Je ne prétends pas médire de ton père, mon cher ami ! C'est un honnête homme, et Natalis est un bon garçon. Mais je dis que tu as raison de ne pas croire à cette *maladie de l'âme*. Il y a du mic-mac là-dessous.

— Eh ! qu'est-ce que ce peut être, Giboureau ?

— Ah ! voilà ! ton père et Natalis savent sans doute quelque chose qu'ils te cachent, quelque chose qui les trouble, qui les irrite, qui les désespère et à quoi ils ont peine à remédier probablement. – Est-ce que M. Daniel chuchote toujours bas avec ta femme quand on ne fait pas attention à lui ?

— J'ai demandé tout simplement à Marthe ce qu'ils se disaient, reprit Pierre. Elle ne m'a pas bien répondu, elle a rougi, elle a balbutié.

— Fâche-toi si tu veux, Pierre, je le déteste, moi, ce Daniel !

— Oh ! je ne l'aime pas non plus. Lui, c'est un étranger.

— Cependant, que crains-tu ? ta femme est sage et fidèle.

— Oui, mais elle est jeune et crédule. Ah ! Giboureau, quand mes idées se mettent là-dessus, j'ai un nuage rouge devant les yeux. Mille carabines ! si je soupçonnais seulement la moindre chose contraire à mon honneur !...

— Tu connais mes principes, Pierre !

— Non, non, je ne lui ferais rien à elle. Mais à lui, je lui tor-drais le cou comme à un poulet. En duel s'entend.

— Sans pitié alors ! dans ces occasions-là, il n'y a plus d'amis, plus de parenté qui tienne ! Un vieux soldat n'est pas un enfant ! – Mais, vois-tu, Pierre, tu as tort d'interroger ta femme, cela lui donne l'éveil. Il faut n'avoir l'air de rien, examiner en dessous, voir sans en faire semblant, et puis, saisir l'heure et le moment, et tout englober comme un obus. Laisse-moi te diriger là-dedans. Tu sais, je suis un peu surnois, et j'étais la meilleure vedette du régiment. Va, quand il le faudra, je te sonnerai l'alarme.

Mais dans le même instant, il se passait, rue des Postes, entre Marthe, Marie, Natalis et Daniel, une scène qui dérangeait ou du moins ajournait les combinaisons de Giboureau.

Tandis que le sombre personnage tâchait d'amasser le doute et de faire la nuit sur les sentiments de tous ceux qu'il détestait, – Marthe, l'âme sereine, s'efforçait de ramener dans tous les cœurs qu'elle aimait la paix et la lumière.

D'abord l'espèce de malentendu qui, à l'intime satisfaction de Giboureau, existait encore entre Daniel et Marie causait beaucoup de chagrin à la bonne Marthe. La moindre dissonance la blessait, elle qui n'était qu'harmonie. Depuis que Natalis lui avait dévoilé l'amour de sa sœur et de son ami, elle les avait observés, elle avait provoqué leurs confidences, elle avait délicatement pressenti sur leurs intentions Daniel et même Léonard, et, convaincue qu'un bonheur réel était au fond de leur peine factice, elle avait résolu de révéler à eux-mêmes ces deux cœurs qui s'ignoraient.

Elle voulait, d'ailleurs, leur parler en présence de Natalis. Elle lui rendrait ainsi pour son salut la scène qu'il lui avait jouée pour sa perte. L'instinct de sa tendresse avertissait Marthe que c'était le même mal qui, chez Daniel et Marie, s'était arrêté à l'esprit, et qui, chez Natalis, rongea le cœur. De bonnes paroles de raison et de franchise devaient les guérir tous. Il suffisait de leur montrer le vrai. Dire à Marie et à Daniel : Vous avez le droit de vous aimer ! – n'était-ce pas dire à Natalis : Ne pas m'aimer est ton devoir !

Aussi bien, il était temps de prendre un parti. Marthe avait beau être sage, est-ce que la contagion du délire de Natalis ne commençait pas à la gagner un peu ? La pauvre âme candide n'osait plus trop regarder en elle-même. Elle avait tant souffert qu'elle pourrait bien finir par aimer ! Elle sentait vaguement ses rêves d'autrefois remonter peu à peu dans son cœur et l'emplir. La moindre secousse pouvait faire déborder le vase.

Ce jour-là, donc, Natalis, qui avait lui aussi son dessein, était rentré plus défait et plus hagard que de coutume, et les taquine-ries entre Marie et Daniel ayant l'air de s'engager aussi acerbes que jamais, Marthe, leur douce sœur de charité, qui avait là sous la main tous ses malades, entreprit vaillamment la cure générale ; sans regarder à sa propre souffrance.

## VII

### Le médecin gagne la maladie

Marthe, les yeux sur Natalis, éleva donc sa voix paisible et interrompit une moquerie aigre-douce de Daniel.

— Pourquoi reprochez-vous à Marie d'être variable, monsieur Daniel ? L'autre jour, vous me disiez à moi : Elle ne change pas, elle a cent manières d'être charmante, voilà tout.

— En vérité ? s'écria Marie émue. Sa Causticité M. Daniel daignait me traiter avec tant de faveur ! Je le croyais trop spirituel pour être si bienveillant.

— Ce n'est pas là ce que tu penses, Marie, reprit Marthe. Pas plus tard qu'hier tu me disais que des saillies ne prouvent pas du tout qu'on soit méchant, au contraire. Et tu ajoutais même, — ce qui m'a frappée, — que sans feu il n'y a pas d'étincelles.

— Mais veux-tu bien te taire, Marthe !

— Oh ! laissez-moi entendre cela, Marie, dit Daniel, vous aviez raison, allez ! je suis, avec mes airs d'ironie, l'être le plus sentimental du monde et je crois que je défierais en bêtise et en grandeur Amadis, Renaud, Roméo et tous les graveurs sur écorce de l'univers.

— Je ne le nie pas, monsieur Daniel, repartit Marthe d'un ton radouci. Je sais fort bien par moi-même que l'esprit bavarde souvent à la place du cœur. Je suis folle en paroles, mais j'ai la prétention d'être sérieuse en affection... Vous m'avez offert votre portrait, je vous donne en pendant mon croquis.

— Eh ! mais l'échange nous engage un peu, savez-vous.

— Bah ! nous nous sommes assez flattés pour que personne ne nous reconnaisse.

— Allez-vous recommencer ! intervint Marthe avec autant d'impatience qu'elle en pouvait montrer. Ah ! vous êtes vraiment comme ceux qui se déguisent et mettent du fard pour jouer la



comédie. Mais c'est mal de jouer avec des sentiments, n'est-ce pas, Natalis ? Pourquoi vous amusez-vous à vous tourmenter comme cela ? Avouez-vous donc au moins une fois ce que vous éprouvez pour de bon, et puis vous pourrez vous chagriner après, quand vous serez bien sûrs que c'est pour rire. Mon Dieu ! il y a des cœurs que tout doit séparer, même leur volonté, leur volonté surtout. Mais vous c'est seulement votre volonté qui vous sépare. Soyez donc naturels et sincères ! Voyons ! monsieur Daniel, si vous ne dites pas tout de suite à Marie ce que vous m'avez confié à moi, c'est moi qui vais le lui dire.

— Non ! non ! s'écria Daniel. J'aime encore mieux courir la chance qu'elle éclate de rire à ma déclaration, la malicieuse ! Écoutez donc, Marie : devant votre frère et devant Marthe, je vous parle d'un cœur sérieux et profond. Je vous aime. Voilà le grand mot lâché. Ne vous moquez pas de moi, je vous en supplie. Répondez-moi sans rire. Toute ma vie dépend de votre réponse. Ne vous imaginez pas que ceci est une exagération ! Oh ! les langues humaines ne savent pas parler l'amour ! Enfin, faites seulement attention, Marie, à mon amour si vrai et si ardent, et non pas à l'affreuse tartine que je viens de vous débiter. Et répondez-moi vite, vite, vite.

— Eh ! sur quel ton ? dit Marie attendrie, mais hésitante encore. Vous mêlez si bien le plaisant au sévère qu'on ne sait jamais auquel croire. Je me ferais plutôt à ma bonne Marthe, qui admet cependant qu'on peut avoir ses heures d'élégie et ses heures d'épigrammes et s'aimer, par exemple, les lundis, mercredis, et vendredis...

— Marie, tais-toi ! interrompit Marthe. Regarde donc comme il pâlit.

— Ah ! c'est vrai, mon Dieu ! s'écria Marie entraînée. Eh bien ! voyons, pardonnez-moi, Daniel ! je n'ai que deux mots à vous répondre, mais bien sentis et bien sincères : comme vous me donnez votre cœur, je l'accepte, ami.

— Allons donc ! dit Marthe. Ta main, Marie ? la vôtre, mon-

sieur Daniel ?

Elle mit leurs mains l'une dans l'autre avec une joie charmante.

— Là ! disputez-vous maintenant tant qu'il vous plaira ! dit-elle en riant.

Et, se retournant vers Natalis :

— Tu vois, frère, il leur a suffi d'un peu de raison et de vérité !...

Mais Natalis répliqua d'un ton amer, en baissant la voix :

— Oui, je vous fais compliment, Marthe, vous vous entendez merveilleusement à guérir les cœurs. J'aurais presque envie de vous demander une consultation.

— Est-ce aussi une plaisanterie, Natalis ?

— Non, dit-il d'une voix brève et dans une sorte de paroxysme fiévreux, non, j'ai réellement quelque chose à vous faire voir, Marthe, et je vous prie de venir tout de suite avec moi à mon atelier.

— Seule ?

— Seule.

— Je n'irai pas, répondit Marthe effrayée.

— Vous me refusez ? C'est bien.

Son accent fut tel que Marthe frissonna, et dit en se levant :

— Allons.

Ils sortirent sans que Daniel et Marie fissent grande attention à eux, traversèrent en silence le jardin et entrèrent dans le pavillon.

Natalis amena Marthe devant le mystérieux tableau qu'il n'avait encore fait voir à personne, et là, sans prononcer une syllabe, tira brusquement le rideau qui le cachait.

La toile représentait, comme il l'avait dit, *Paolo et Francesca* : les deux amants étaient assis à côté l'un de l'autre dans une large stalle de bois sculpté, le poème fatal sur leurs genoux ; Francesca regardait le livre, Paolo regardait Francesca.

Mais ce qui frappait d'abord, c'est que Francesca avait tous

les traits de Marthe, et que Paolo ressemblait à Natalis à s'y méprendre.

Un chef-d'œuvre d'expression d'ailleurs ! Une âme en feu y vivait. Si l'amant était muet, le peintre était éloquent.

Marthe resta une minute immobile, pâle et fascinée. Puis, la vaillante enfant rassembla encore une fois toutes ses forces, et, avec un regard net et une voix ferme :

— Eh bien ! Natalis, dit-elle, si c'est ce que vous voulez savoir, il faut détruire cela.

— Brûler l'œuvre impie, c'est juste ! reprit Natalis avec le même calme apparent ; mais l'auteur de l'œuvre, que deviendra-t-il ?

— Qu'il parte, qu'il s'éloigne !... ah ! qu'il revienne guéri !

— Tout cela sera fait ! dit Natalis en s'inclinant.

Il parlait posément et gravement ; mais il y avait de l'égarement dans ses yeux.

Marthe, épouvantée, voulut continuer, il ne lui en laissa pas le temps ; il la prit par la main, la reconduisit avec une sorte de cérémonie étrange jusqu'à la porte, la salua et rentra dans l'atelier, dont il referma la porte sur lui.

Marthe, avec des pieds qui chancelaient sous elle, courut au salon et tomba sur une chaise, toute secouée d'un tremblement intérieur.

— Monsieur Daniel ! dit-elle, monsieur Daniel ! je vous en prie, allez donc retrouver Natalis à son pavillon. Je crois qu'il a besoin de vous.

— J'y vais, répondit Daniel.

Mais il restait encore, et continuait de parler à Marie.

— Tout de suite ! oh ! tout de suite, monsieur Daniel ! reprit Marthe suppliante.

Daniel, étonné, la regarda et s'élança aussitôt.

Marthe courut à la fenêtre, le suivit des yeux à travers le jardin, et, quand elle vit que la porte de l'atelier n'était pas fermée à clé et qu'il entrait librement, elle respira.

Daniel trouva Natalis assis devant son petit poêle de fonte, attisant quelques fragments de toile et de bois qui achevaient de brûler.

Il semblait suivre d'un regard fixe comme une idée fixe.

Daniel s'assit à côté de son ami :

— Tu souffres, mon pauvre Natalis ! lui dit-il avec effusion, et je sais de quoi tu souffres. Marthe a eu plus de confiance que toi dans mon amitié ! Elle m'a conté toutes ses peines, toutes ses craintes ; elle m'a chargé de veiller sur toi, de te consoler, de te soutenir. Mais j'attendais de toi un moment d'abandon... Natalis ! Hé ! Natalis ! ne m'entends-tu pas ?...

Daniel toucha Natalis, puis le remua, puis le secoua : ce n'était qu'une masse inerte qui ne sentait rien. Son front était de feu, ses mains étaient de glace.

Daniel se précipita dehors, appelant du secours.

Léonard, qui venait de rentrer, accourut. Daniel et lui transportèrent Natalis dans la chambre de Marie.

Un quart d'heure après, le médecin, mandé en hâte, avouait à Pierre et à Daniel que si la fièvre cérébrale se déclarait, il ne fallait plus espérer qu'en Dieu.

Pendant des jours et des nuits, de terribles souffrances se succédèrent. Natalis semblait n'en avoir pas même conscience.

Ce qu'il sentait seulement, c'était dans son sein un vide immense et comme une faim béante de l'âme. Il ne faisait qu'aspirer avidement à quelque chose d'inexprimé qui lui manquait. Cette chose unique, s'il fallait trop longtemps l'attendre, il allait mourir.

Tous ceux de sa famille l'appelaient avec de tendres paroles, et il se mourait. Sa mère priait et sanglotait au chevet de son lit, et il se mourait. Marthe elle-même, effarée et ployée, passait et repassait devant ses yeux, et il se mourait toujours.

Il semblait assister en étranger et en indifférent à tout ce qu'il voyait, comme à une pièce de théâtre qu'il eût regardée sans pouvoir entendre ou comprendre les personnages.

Un soir – on était au commencement du mois d'octobre – il n'y avait dans la chambre du malade que Léonard, Pierre et Marthe ; Brigitte et Marie, après trois nuits de veille, étaient allées prendre une heure de repos.

Le docteur vint, et, après avoir longtemps examiné Natalis en silence, il secoua tristement la tête, écrivit son ordonnance sur le bout de la table, puis se levant, fit signe à Pierre de le suivre.

Ce signe, Léonard et Marthe le surprirent. Le pauvre père s'apprêta à sortir aussi.

— Oh ! restez, vous, monsieur Aubry, dit le médecin ; M. Pierre suffit bien pour me reconduire.

— Je sais souffrir, monsieur, reprit Léonard.

Les trois hommes sortirent, refermèrent la porte, et s'arrêtèrent dans le salon à parler non loin du seuil.

Marthe, alors, pencha sa tête à la serrure, et, palpitante, écouta l'arrêt.

Le front qu'elle releva au bout d'une minute était plus pâle que celui d'une morte.

Elle revint au lit de Natalis, contempla son visage amaigri, ses yeux à demi-clos, sa longue barbe, et prit ses mains brûlantes dans ses mains tremblantes. Le demi-jour d'une veilleuse de porcelaine éclairait cette scène.

Natalis, averti par un dernier instinct, regarda vaguement Marthe et se mit à sourire.

Oh ! à ce sourire-là, doux comme une prière, touchant comme un adieu, Marthe ne put y tenir. Elle avait assez lutté, la pauvre créature ! assez résisté aux épreuves, aux douleurs, aux colères ! Mais un sourire la vainquit. Elle tomba à genoux par un si brusque mouvement que ses longs cheveux se dénouèrent ; elle saisit le bras de Natalis d'un si énergique appel que son cœur, déjà engourdi dans la mort, se réveilla ; – et, désespérée, les mains et les yeux au ciel, d'une voix éteinte, mais d'une âme ardente, elle jeta ce cri :

— Qu'il soit sauvé, mon Dieu ! et, tant pis ! que je l'aime !

Par quel miracle Natalis entendit ce cri, par quel mystère il sentit soudain la vie revenir, affluer en lui, – nulle science humaine ne pourrait le dire...

« L'amour est fort comme la mort » dit l'Écriture. L'amour ici fut plus fort.

Reste à savoir s'il fut moins terrible.

QUATRIÈME PARTIE

LE JEU DE L'AMOUR ET DU SORT





## I

### Le songe d'une nuit d'automne

Moins de quinze jours après, Natalis était déjà entièrement rétabli.

Il faisait une soirée magnifique. Il avait pourtant plu dans la journée, mais le vent du sud-est avait balayé le ciel et laissait seulement quelques nuées blanches courir parmi les étoiles.

Le grand murmure lointain de Paris, qui venait mourir dans le petit jardin de la rue des Postes, n'y faisait que mieux sentir la paix et la sérénité de cette belle nuit d'octobre.

Mais pour goûter ce calme, il n'y avait là que les fleurs, et toute la maison eût paru endormie si une lumière n'eût brillé au premier étage, à la croisée du salon qui précédait la chambre de Pierre.

Quand dix heures sonnèrent au Val-de-Grâce, la porte du pavillon de Natalis s'ouvrit lentement, et Natalis lui-même, se glissant dehors, traversa d'un pied suspendu le jardin, s'arrêta devant la fenêtre éclairée, jeta sur les vitres un petit caillou, puis attendit, la main sur son cœur qui battait avec violence.

Au bout de deux ou trois minutes, la porte vitrée du salon tourna doucement sous le berceau, et Natalis vit une ombre gracieuse luire à travers la treille et descendre légèrement l'escalier.

À la dernière marche, il reçut Marthe à genoux.

Toute défaillante, elle fut obligée d'appuyer ses deux mains sur les épaules de Natalis.

— Ô ma bien-aimée ! dit-il.

— Plus loin ! allons plus loin, Natalis. Ici nous sommes trop près d'eux.

Elle se serrait contre lui, peureuse et palpitante comme un oiseau frileux. Mais bientôt elle fut assise, Natalis debout devant elle, sur un banc au fond du jardin.

Comment elle avait été amenée à accepter ce rendez-vous ? Ah ! d'abord, elle aimait ! Elle avait tort d'aimer sans doute, elle s'en repentait, elle en souffrait, elle en mourait peut-être ! mais elle aimait, enfin ! mais la passion de Natalis l'avait gagnée, saisie, envahie ! mais elle y cédait avec autant de ravissement que d'épouvante !

Et puis, faut-il le dire ? c'était encore ce qu'il y avait de bon, de tendre et d'adorable en elle qui continuait à la trahir et à la perdre. L'innocence et la candeur de son âme lui avaient d'abord caché son premier chemin vers l'amour. Ensuite la pitié pour le cher mourant l'avait entraînée à l'aveu. Maintenant le sentiment de sa dignité et la conscience de sa vertu lui faisaient affronter un danger qu'elle redoutait, qu'elle aimait, mais dont elle était certaine de sortir sauve et pure.

Et quand elle se fut un peu habituée à sa terreur et à sa joie, gênée maintenant du silence, elle dit, seulement pour parler :

— J'ai fait semblant d'avoir à terminer un travail. Pierre, fatigué de la journée, s'est couché et dort. J'ai laissé là-haut ma lampe allumée pour qu'il me croie toujours là, s'il s'éveille... Je mens, je trompe, je ruse ! oh ! que c'est mal ! Pourquoi as-tu exigé de moi ce rendez-vous, Natalis ?

— Pourquoi ? qu'importe ! pour te remercier ! pour te voir ! pour t'entendre ! Eh ! n'as-tu pas observé, Marthe, qu'il y a maintenant autour de nous je ne sais quelle surveillance, qu'on ne te laisse plus une minute seule avec moi, que ma mère et Marie sont là toujours, et que, depuis deux semaines, je n'ai pas pu te regarder et te parler en liberté ?

— Oui, j'ai observé cela, et justement cela m'inquiète. — Mais voyons, tu m'avais dit que tu avais quelque chose de grave à me demander en secret ; me voici, parle, parle vite. Je puis te donner tout au plus une heure. Je ne sais même pas si tu es assez bien remis, toi, pour rester si longtemps dehors par la fraîcheur. N'est-ce pas, imprudent ?

— Non, non ! tu m'as guéri tout à fait et tout de suite, mon

doux et miraculeux sauveur !

— Eh bien ! pourquoi m'as-tu fait venir ? Je t'écoute.

— Oh ! tout à l'heure, Marthe. J'ai le temps : une heure !

Nous avons tant besoin de nous voir ! Nous avons tant de choses à nous dire !

— C'est vrai, Natalis.

Et ils se turent. — Leurs cœurs étaient si pleins ! tous les mots leur semblaient vides.

— Quoi dire ? reprit enfin Marthe. Par où commencer ?

— Marthe, redis-moi seulement : Je t'aime ! — Le mot divin, tu ne me l'as encore prononcé que deux fois, — d'abord dans cette crise suprême de mon agonie, — et puis au premier réveil de ma connaissance, pour me confirmer ma raison et mon salut. Répète-le maintenant en pleine liberté, en pleine joie.

Marthe répondit avec une gravité presque solennelle :

— Oui, je te le répéterai, ce mot, Natalis, parce qu'il est la vérité, — parce que je le lis dans mon cœur, — parce qu'il t'a sauvé. Je t'aime. Il y a trois semaines, tu ne le savais pas, et je t'aimais pourtant. Il y a un mois, je ne le savais pas non plus, mais je t'aimais tout de même.

— Ah ! c'est le ciel ! s'écria-t-il.

— Justement ! tu l'as dit, Natalis, c'est le ciel. Mais, prends-y garde ! ce ciel là-haut, qui repose à toute minute nos yeux et nos âmes, nos mains ne peuvent pas le toucher. Il faut, Natalis, qu'il en soit pareillement de notre amour. Il faut que nous nous consolions en le regardant toujours, mais que nous ne songions jamais à y atteindre. Qu'il soit notre rêve, oui ; notre bonheur, non ! Natalis, je te rappelle là-dessus tes promesses d'honneur. Tu n'auras pas l'ingratitude et l'infamie d'essayer de me perdre avec ce qui t'a sauvé. Tu partiras, tu me quitteras dès que tu seras entièrement guéri et calmé. Oh ! va, c'est quand tu seras loin que j'oserai t'avoir bien plus présent dans mon cœur !... — Mais tu ne dis rien ! Pourquoi ne me réponds-tu pas ?

— Pour t'entendre. D'ailleurs, tu es ma volonté et ma

conscience. Je ferai ce que tu diras, et, ce que tu voudras, je le pourrai.

— Merci, mon Natalis ! Tu es bon et loyal. Tu n'es pas de ces railleurs et de ces impies ! Mais pourquoi ne pries-tu jamais ? Il faut prier. Tiens, prions ensemble, veux-tu ? Toi qui es si savant, laisse au moins cette petite fille t'apprendre ce qu'elle sait. Rapproche-toi de moi, donne-moi ta main, joins tes doigts à mes doigts, que Dieu n'aperçoive qu'une seule âme, et prions comme cela.

Elle unit sa main droite à la main gauche de Natalis, puis, élevant ainsi leurs deux mains jointes :

« Mon Dieu ! dit-elle, vous voyez deux de vos enfants qui s'aiment, mais qui vous aiment. Ils ont du malheur, mais ils ne laisseront pas ce malheur devenir un crime. Soyez béni, Seigneur, si grandement clément, qui permettez qu'il puise y avoir du bien dans le mal et une joie pure dans un amour coupable ! »

Elle voulut ensuite désunir leurs mains. Natalis serra les doigts pour retenir encore cette petite main moite et douce.

Mais alors Marthe se dégagea vivement. Mélange de l'humanité ! le contact de cette main jeune, de cette paume ardente, avait fait passer, pendant la dangereuse prière, elle ne savait quel feu dans ses veines.

Elle se leva, troublée.

— N'est-il pas temps de rentrer ? dit-elle.

— Non, la demie vient à peine de sonner. Laisse-moi au moins te dire à mon tour que je t'aime. Sens-tu à quel point je t'aime ? Maintenant, Marthe, mon cœur ne bat plus ici, mais là. Je vis bien plus de toi que de moi-même... Mon âme est changée en amour.

Natalis était tout ranimé, tout transformé. Sa passion était enfin descendue de son front dans son cœur. L'amour, – la nouvelle vie, l'autre jeunesse, la seconde innocence, – avait fait de ce vieillard un enfant, de ce critique un poète, de cet Hamlet un Roméo. Après avoir si rudement torturé son bonheur, il le choyait

à présent avec une délicate tendresse ! Ce douteur, Marthe le vit, à ses pieds, naïf et puéril presque. Autour d'eux, le calme ; en eux, la joie. Comme transportés hors de l'espace et du temps, ils eurent là un de ces moments de bonheur que ce monde de souffrance appelle des moments d'oubli. Immortelles minutes enfin, puisque l'âme est immortelle !

— L'heure passe ! dit Marthe la première. Marchons un peu, Natalis, dis-moi la chose mystérieuse que tu as à me demander, et puis rentrons.

Ils quittèrent leur banc et firent quelques pas du côté de la maison.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Marthe.

— Qu'est-ce donc ?

— La lampe que j'avais laissée allumée, vois, quelqu'un l'a éteinte.

— Eh ! qui te dit qu'elle ne s'est pas éteinte toute seule ?

— Oh ! c'est égal, Natalis, j'ai un peu peur ! Hâte-toi, hâte-toi maintenant.

— Marthe, suspends-toi de tes deux mains à mon épaule, et pose ta tête contre mon bras. Là ! n'est-on pas heureux comme cela, dis ? – Eh bien ! marcher ainsi tous deux, tout seuls, mais dans la campagne, dans les bois, à l'air libre, loin des hommes, – Marthe, c'est là pour moi un désir bien ancien et toujours nouveau, c'est là le rêve que je voulais te supplier, ce soir, de me réaliser un jour.

— Le rêve ! toujours le rêve, même dans la joie ! Quand nous souffrirons, il sera temps de rêver, ingrat !

— Oh ! Marthe, laisse-moi achever...

Alors il lui raconta comment, dans une de ces courses effarées de son implacable amour, il avait trouvé, haletant et saignant, le frais et calme asile de la maisonnette d'Aulnay.

Il avoua que souvent il y avait amené Marthe dans ses songes, et que cette chimère avait suffi parfois à le consoler dans ses doutes.

Que serait-ce donc si elle-même, elle, et non plus son image, voulait bien y venir un jour !

— C'est là ce que j'avais à te demander, Marthe. Oh ! ne dis pas non tout de suite ! Réfléchis combien tu es vénérée et sacrée dans mon cœur. — Quant aux moyens d'exécution, rien de plus simple. On est habitué à mes absences. Tu es allée déjà plusieurs fois seule passer à Châtenay un jour ou deux. Châtenay est à une demi-lieue d'Aulnay. Tu ne resterais qu'un jour chez le brave Raymond, et, de ces quarante-huit heures, tu m'en donnerais à moi vingt-quatre. Oh ! tu consens, n'est-ce pas ?

— Impossible, Natalis ! impossible ! Quelques heures, je ne dis pas ; mais pourquoi toute une journée ?

— Ah ! parce que mon souhait ne sera complet qu'ainsi ; parce que cette journée, je l'ai souvent vécue déjà dans mon imagination ! Tiens, veux-tu que je te la raconte ?

— Oh ! voyons.

— Il faudra choisir et attendre un jour où le beau temps nous soit aussi assuré que possible. Je veux le soleil, les étoiles, toutes les illuminations du ciel pour notre fête. — Le matin, je vais t'attendre un peu après Sceaux, et je te reçois à la descente de la voiture. Puis, par un petit sentier que je sais, nous gagnons mes bois d'Aulnay. Ah ! Dieu ! dans ce chemin où j'ai tant de fois erré seul et morne, te donner le bras, te parler, te regarder ! quel délire ! J'ai laissé là, pleurant à tous les détours, à tous les arbres presque, mille pensées qui toutes te connaissent et qui t'aiment et qui te souriront.

— Cher Natalis ! Après ?

— Nous arrivons bientôt à notre vallée. J'y ai découvert des retraites charmantes, des coins perdus, où, dans la semaine, personne ne pénètre jamais. Ce qu'on y entend, c'est le frémissement des oiseaux dans les branches, ou le cri de la cigale dans le champ d'à côté. Ce qu'on y voit, plongé dans un demi-jour bon et frais, c'est le ciel bleu entre les feuilles vertes. Là, nous nous asseyons sur l'herbe, tu mets ta main dans la mienne, et nous

parlons. – De quoi parlons-nous ? Pas de la vie, non ! de notre amour. Pas de Paris ni de choses tristes ! de Dieu, si tu veux et des choses éternelles. La journée alors passe comme une seconde.

— Et puis ? et puis ?

— Et puis, vers trois ou quatre heures, – car la nuit tombe si vite en cette saison, – je te mène à ma maisonnette, mais par le plus long. Enfin, nous sommes chez nous. Quand tu as visité tout ton domaine, nous trouvons notre table apprêtée dans notre rond de verdure, nous nous plaçons côte à côte et nous voilà dînant gaîment. Je te sers et tu me sers. Nous allons cueillir notre dessert nous-mêmes à la vigne, où les oiseaux nous ont encore laissé, je crois, quelques grains dorés. Cependant, le soir est venu... Marthe, les seuls heureux moments de notre amour, l'as-tu remarqué ? c'est le soir, en plein air, sous les arbres, sous le ciel, qu'ils nous ont été donnés. Le jardin de Châtenay, un mois avant mon départ ; aujourd'hui, ce jardin où nous sommes ; et, quand tu voudras, le jardin d'Aulnay, voilà nos paradis. Me refuseras-tu le dernier ?

— Non, Natalis. Mais ce soir-là même, à huit ou neuf heures, tu me conduiras à la ferme.

— Marthe, ne me marchande donc pas, je t'en conjure, ce qui n'est, hélas ! qu'une illusion ! laisse-la-moi tout entière ! Que je m' imagine du moins t'avoir une fois sous mon toit ! – Quand la soirée s'avance et que tu te sens lasse, – oh ! le plus tard possible, – tu rentres pour dormir à la maison, dans ta chambre... tu as la chambre ! et mon respect t'y garde mieux que ta clé et ton verrou. Moi, je reste dehors à te veiller, à regarder la fenêtre, à rêver – que ce fatal départ pour l'Italie n'a pas eu lieu ; que ce n'est pas un an, mais un mois qui s'est écoulé depuis la soirée de Châtenay ; que j'ai eu seulement le cauchemar, mais que la réalité du bonheur le dissipe. – Ta croisée est au levant, et, à la première lueur de l'aube, je monte frapper à ta porte et t'éveiller, ma dormeuse. Tu viens encore faire avec moi un tour de jardin et te cueillir un bouquet dans la rosée. Et puis tu pars, si tu veux ; tu

me laisses, pour longtemps, pour toujours peut-être. Mais, tu sais, une seule fleur suffit à parfumer toutes les pages d'un livre, ce seul souvenir pourra consoler tous les jours de ma vie.

— Eh bien soit ! dit Marthe entraînée. Écoute, Natalis : quand tu quitteras Paris, – puisque cette triste séparation, dont nous n'avons pas encore fixé l'époque, est cependant décidée comme nécessaire, – quand donc il faudra que tu t'en ailles, tu partiras pour tout le monde, tu resteras un jour de plus pour moi seule ; et je te donnerai ce jour tel que tu me le demandes. Es-tu content ?...

— Comme tous les anges du ciel !

— Mais jusque-là, sois patient ! sois prudent ! – Et maintenant, laisse-moi rentrer, ami. Adieu, adieu !

Tout en parlant, ils avaient continué de marcher doucement de l'atelier à la maison et de la maison à l'atelier.

Pour la dixième fois peut-être, ils se retrouvaient devant le perron.

La lune, en se dégageant tout à coup d'un nuage, inonda de sa lueur amie le couple bienheureux, au moment même où Natalis, posant un baiser sur le front de Marthe, lui disait :

— Adieu et merci ! – Ah ! voilà, je crois, la première gorgée de vrai bonheur que j'aie bue en ce monde !

Marthe ne répondit rien, mais, levant le doigt, lui montra le perron, et tous deux alors reculèrent épouvantés.

Debout sous l'arcade du berceau de vigne, le vieux Léonard Aubry, solennelle apparition, les regardait, et les rayons d'argent de la lune éclairaient ses cheveux blancs et son visage pâle et grave.

— Oh ! s'écria Natalis atterré, déjà la lie !



## II La justice paternelle

Cependant, lorsque Natalis et Marthe étaient arrivés au bas des marches du perron, Léonard avait disparu.

Une nuit d'angoisse n'en suivit pas moins pour eux cette soirée d'ivresse, et, le lendemain matin, Natalis n'aborda son père qu'en tremblant.

Mais il le trouva, comme à l'ordinaire, sérieux et doux.

— Nous avons rêvé, ou bien il ne nous a pas vus ! dit tout bas Natalis à Marthe.

— Dieu le veuille ! mais il me semble que ta mère est bien triste.

— Au contraire, elle m'a peut-être embrassé plus tendrement que de coutume. Ils ne savent rien.

— Dieu le veuille !

La soirée fut encore une de ces bonnes et calmantes réunions de famille – causerie, travail et repos – où les cœurs battent à l'unisson, où l'on se partage comme un repas commun l'amitié, la chaleur et la vie.

Le temps s'étant mis un peu au froid, on avait fait, pour la première fois, du feu dans la chambre de la mère. Daniel vint et M. Giboureau ne vint pas. Rien autour du foyer renouvelé ne troubla le cordial accord.

Au quart d'avant dix heures, on se leva, pour se séparer, selon l'habitude.

Alors Léonard, s'approchant sans affectation de Natalis, lui dit à voix basse :

— Dans une heure, Natalis, quand tout dormira, revenez sans bruit dans cette chambre. Nous vous y attendrons, votre mère et moi.

Aucune citation à n'importe quelle cour de justice n'eût paru

à Natalis aussi effrayante que ces mots murmurés par son père à son oreille.

Ce fut le cœur serré qu'à onze heures il parut ou plutôt comparut devant le tribunal auguste.

Il trouva son père et sa mère assis l'un à côté de l'autre, tous deux sérieux et tristes.

Évidemment, il n'y avait rien à nier, rien à excuser : ils savaient tout.

Dans le regard fixe de Léonard et dans le front courbé de Brigitte, il y avait tant de dignité et tant de douleur ; les cheveux blancs et les années pures de ces vieillards faisaient autour d'eux tant de lumière, qu'il arriva à Natalis ce qui, selon les visions de Dante et de Michel-Ange, arriverait au jugement dernier : sans un arrêt, sans une accusation, il vit clair, se jugea lui-même et se condamna.

Avant toute parole, le simple coup d'œil de son père le fit passer éperdu à gauche.

Il eut seulement la force de dire :

— Quoi que vous puissiez croire, je jure du moins que mon amour est pur comme celle qui était aimée !

— Ce n'est pas elle qui est en cause, répondit le père ; c'est vous, Natalis. Justifiez-vous.

— Repens-toi ! cria Brigitte sans redresser la tête et comme du fond de son cœur.

— Eh ! comment se justifier, comment se repentir de sa destinée ?

— En la maîtrisant. Avez-vous seulement essayé de l'éviter, mon fils ?

— Je ne l'ai pas pu, je ne l'aurais pas voulu peut-être !

— Tu l'entends, Brigitte ! s'écria douloureusement Léonard.

La mère n'osa pas répondre. Elle avait vaguement espéré, jusque-là, que ce malheureux amour n'avait jamais existé qu'à l'état d'appréhension ou de lutte. Quand ces premières et rapides paroles échangées eurent dissipé son illusion, Brigitte, évitant

l'aspect de son fils, se retourna lentement vers Léonard, et dès-lors, muette et immobile, tint constamment son regard fixé sur lui, pour composer son visage sur l'énergie de son mari, et sans doute aussi pour ne pas voir le tourment de son enfant.

Léonard reprit :

— Ah ! malheureux ! tu ne sais pas à quoi tu me contrains en ce moment ! tu ne sais pas quel supplice tu infliges à ton père ! Tu crois souffrir et tu souffres sans doute, oh ! mais tu me fais souffrir cent fois davantage. Le plus puni, le plus saignant, le plus crucifié de nous deux, ce n'est pas toi. Tu n'as donc rien entrevu, rien ! dans ce que je t'ai dit il y a un an ? Depuis si longtemps je m'étais volontairement retranché des hommes, timide, silencieux, résigné, confiné dans mon humble devoir et dans ma sphère obscure, laissant dire, laissant faire, osant à peine regarder les actions et les pensées des autres, pas même spectateur, tout au plus vivant. Et maintenant, il faut que je sorte de cette espèce de tombe de mon âme, il faut que je me lève, que je me dresse, et que je fasse ce qui peut, ce qui doit m'être le plus horrible au monde, — il faut que je juge ! et que je juge qui ? mon fils !

Le vieillard se tut pendant un instant comme accablé, puis reprit :

— Et ce n'est pas seulement le plus affreux déchirement pour mon cœur, c'est aussi le plus cruel démenti à toutes mes convictions ! Il y a certainement bien des jours, Natalis, que je te vois souffrir et combattre. Mais quoi ! le combat n'est-il pas salutaire, la douleur n'est-elle pas fortifiante ! Il y a bien des jours que j'aurais pu intervenir avec mon autorité dans tes actions. Mais enfin on n'est homme qu'en restant libre ! Je te criais : Courage ! c'est tout ce que mon amour avait à te dire. J'avais foi dans ta volonté et espoir dans ta vertu, et, l'avouerais-je ? mes entrailles de père se sont émues quand j'ai cru que ton âme allait briser ta vie et que tu serais fort jusqu'à mourir. Mais non ! tu étais à peine sauvé que je te sentais perdu, et que l'homme était tué par la guérison de mon enfant. — Et maintenant, il n'y

a plus à reculer, il n'est que temps ! Neutre devant le bien, je serais coupable et infâme de ne pas m'opposer au mal dans ma famille. Il faut donc que le père reparaisse. Il faut que je me serve de mon pouvoir dont j'ai peur pour moi et dont pour toi j'ai honte. Il faut que je te condamne à ce que tu aurais dû vouloir ! car tu donnes raison, malheureux, à la loi fatale ! et ce qui, venant de toi, eût été vertu sera, venant de nous, châtement. Écoute donc !...

— Oh ! attends encore un peu ! s'écria d'une voix faible la mère suppliante. Il faut cependant qu'il essaie au moins de se défendre ! Si ce n'est pas pour lui, pour nous, est-ce qu'il ne dira pas quelque chose, enfin ? la moindre des choses !

— Ah ! tu es toujours bonne et tendre, chère mère ! reprit Natalis. Mais mon Dieu ! que vous dirais-je, sinon : Plaignez-moi ! Car moi je ne puis seulement pas me plaindre : j'aime ! Pardonnez-moi, car la seule excuse que j'aie à vous donner est encore celle-là : j'aime ! Il fallait résister, sans doute, mais alors je n'aurais pas aimé. Hélas ! ce que je dis aggrave encore ce que j'ai fait, mon père, et vous me regardez sévèrement. Au fond, allez ! je souffre. Vous entendez bien que devant vous je ne vais pas m'aviser de plaider. J'ai tort, mais je souffre. C'est là mon avantage. Vous avez la justice de votre côté, j'ai du mien la douleur. Vous réfléchissez, mais je pleure ; vous discernez, mais j'aime. Vous voyez à la lueur de la raison ; moi, ma lumière est l'amour, et mon âme ne peut pas plus vouloir une autre clarté que mes yeux ne peuvent attendre un second soleil. Je suis de ceux qui n'ont pour destinée que la destinée de leur cœur. Je sais bien que vous m'allez répondre : — L'amour est grand, mais ton amour à toi est criminel ! Oui, mais on ne distingue pas, on ne définit pas, on aime ! Ce n'est pas la femme de mon frère que j'aime ; j'aime Marthe. L'invincible instinct de mon cœur m'y poussait. Était-ce bien ou mal, n'importe ! je sentais seulement que c'était doux !

Natalis continua longtemps sur ce ton, protestant qu'il aime-

rait mieux mourir que d'offenser son brave Pierre, mais s'acharnant à défendre sa passion comme sa vie.

Le vieux Léonard l'interrompt, et s'exprima avec force à son tour.

— Je vais, lui dit-il, vous poursuivre dans vos sophismes et ne laisser aucun masque à votre crime. Vous prétendez d'abord que ce n'est pas la femme de votre frère que vous aimez, mais Marthe seulement ? Eh bien ! je vous dis que vous nous mentez ou que vous vous mentez à vous-même. Je vous dis que vous avez voulu un amour étrange, une souffrance choisie. Je vous dis que l'amour simple et grand ne suffit plus à présent aux âmes blasées, et qu'il faut des ardeurs d'exception à vos ambitions ou à vos curiosités. La passion peut-elle être chez vous spontanée, naïve, sincère ? Non, frivoles, vous la raillez ; sérieux, vous l'analysez. — Marthe vous a été offerte, pourquoi ne l'avez-vous désirée que lorsqu'elle vous a été défendue ? C'est, encore une fois, que vous ne cherchez pas le bonheur, mais la douleur plutôt ! Car la mélancolie est pour vous comme une parure ; la pâleur vous va bien, et vos larmes plaisent à votre orgueil. — Hommes de mon temps ! mes vieux compagnons, mes vieux adversaires ! c'est nous qui avons donné plus que nos larmes, qui avons donné notre sang ! Et quand je songe que c'était pour produire cette postérité languissante, cette génération débile, qui a fait de la faiblesse une grâce et du désespoir une vanité ! Nous leur avons conquis, — sur Dieu même, je crois ! — plus que la science du bien et du mal, la liberté du bien et du mal. Et c'est le mal qu'ils choisissent à plaisir ! Nos idées, — le seul vrai patrimoine que l'homme puisse transmettre à l'homme, — ils les gaspillent et les déshonorent. Ils font notre droit servitude et notre liberté libertinage ! — Mais ils ne pensent pas que leurs vieux pères vivent encore, et, puisqu'ils sont restés de tels enfants, que nous les traiterons en enfants, corrigeant leurs erreurs, punissant leurs fautes, et, s'ils tentent de souiller notre maison, nous levant contre eux, comme je le fais à cette heure...

Léonard était debout, en effet, sévère, indigné, redoutable.

Ce fut Natalis, cette fois, qui eut peur, et qui, les mains étendues, s'écria :

— Oh ! pas ainsi ! pas avec ce visage courroucé, mon père ! Non, votre colère m'est trop douloureuse et votre sagesse me serait si utile ! Ne me brisez pas pour vouloir me redresser ! Que ce soit votre justice, et non votre indignation qui me châtie.

— Vous avez raison, Natalis, dit Léonard se calmant. Il ne sied ni à la justice ni à la tristesse d'être irrités. J'ajourne jusqu'au matin la dure parole. Si vous voulez, causons en attendant comme deux amis sérieux et paisibles. J'écouterai votre chagrin ; écoutez mon expérience. Ah ! si ces dernières heures pouvaient laisser en vous un écho ! Si, du moins, les vérités que mon passé a si chèrement payées pouvaient profiter à votre avenir !

Il était alors deux heures du matin. Brigitte se leva pour remplir d'huile la lampe qui pâlisait, puis revint prendre auprès de son mari sa place et son attitude.

Natalis fut confiant, et raconta ses défaillances et ses peines.

Léonard fut indulgent, et mêla ses consolations à ses reproches.

La mère, les écoutant en silence, les jugeait tous deux avec son instinct et sa bonne foi.

— Oui, mon noble père, disait Natalis, oui, tu es resté toute ta vie debout, attestant la liberté humaine, et moi je marche courbé sous la fatalité divine. L'action t'a laissé sans fatigue, et mes seuls rêves m'ont brisé. — C'est que d'abord les idées sont lourdes à porter, je t'assure ! et les passions ont meilleur marché des âmes déjà si chargées. Je remarquais l'autre jour aux champs comme le vent rompt plus aisément les arbres couverts de fruits. — Et puis, la raison peut être libre ; mais le cœur ?...

— Sainte Vierge ! pensait Brigitte avec douleur, est-ce que mon enfant ne croit pas à la vertu ?

— Natalis, reprenait Léonard, nous sommes les ouvriers, non les esclaves de notre sort, et les représentants, non les jouets de

Dieu. Nous sommes libres sans lui, fût-ce contre lui ! Il s'est donné lui-même pour matière à notre vie. Comme nos mains travaillent la terre, que nos esprits travaillent Dieu ! Interrogeons-le hardiment, et si, comme les protestants, nous le tutoyons, ce sera mieux le traiter en père. Mais sois sûr, Natalis, que, comme je le faisais pour toi, il nous regarde et ne nous mène pas. Autrement, enfin, nous serions plus petits, ce qui le rendrait moins grand. Pour moi qui te parle, ajouta le fier vieillard, je déclare que si j'ai constamment pratiqué la justice, Dieu a toujours été absent de ma vertu.

— Jésus ! se disait Brigitte épouvantée, est-ce que mon mari ne croit pas à la Providence ?

Cependant, cinq heures du matin sonnèrent lentement, au Val-de-Grâce d'abord, à la pendule ensuite.

Natalis se leva brusquement.

— Ah ! s'écria-t-il, ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit ! Il s'agit que je vous aime et que je vois bien que je vais vous perdre. Assez de ces idées où ne sont pas nos cœurs ! Je vous disais : Le destin ! Mais je songeais : Ô mon père ! ô ma mère ! – Vous me répondiez : La liberté ! Mais vous songiez : Mon enfant ! Ah ! maintenant, tant pis ! si votre devoir, à vous, est de rester impassibles, j'ai le droit de pleurer, moi, et je pleure. Il faut que vous me chassiez, soit ! mais je puis vous aimer, n'est-ce pas ? Eh bien ! alors, voici l'heure. Prononcez votre arrêt, mon père, je vous aime ! Frappez-moi, je vous aime ! Exilez-moi, je vous aime !

Natalis s'était laissé glisser de sa chaise sur ses genoux, et c'est à genoux qu'il parlait et pleurait, tendre, câlin et mutin, comme lorsque, étant petit, il voulait se faire pardonner une faute : au fond de ces généreuses natures, il reste toujours un peu de l'enfant.

Et quand ce fut l'enfant qui cria vers son père et sa mère, où aurait-on trouvé un coupable et des juges ?

Léonard et Brigitte s'étaient soulevés involontairement ; et,

attirés par un pouvoir irrésistible vers le cher prodigue d'amour, ils s'approchaient de lui, leurs mains allaient toucher ses mains jointes...

Mais Léonard, déjà penché sur son fils, tout à coup se redressa, recula, fit signe à Brigitte de se rasseoir, et d'un accent ferme :

— Pas de faiblesse ! dit-il. Ma judicature de père, rendue nécessaire aujourd'hui, ne souffre pas de ces pitiés dangereuses. J'ai mieux à faire que de vous plaindre, Natalis, j'ai à vous guérir. Vous condamner, c'est vous sauver. — Natalis, nous obéirez-vous, du moins ?

— Je vous obéirai, mon père.

— Eh bien ! mon fils, vous avez prévu la sentence : votre mère et moi, au nom des droits exigeants de notre amour — désolés, mais inflexibles — nous vous bannissons. Dans huit jours, vous aurez quitté la France, dans deux jours Paris, dans une heure cette maison. Vous sortirez d'ici aujourd'hui, ce matin, tout à l'heure, — sans revoir Pierre, Marie et surtout celle que je ne veux pas nommer devant vous. Vous nous quitterez sévères, faites en sorte de nous retrouver souriants et de nous revenir, vous, consolé et pardonné ! Entends-tu, mon Natalis ? il faut guérir ou mourir !

— Ah ! c'est la même chose ! murmura Natalis.

— Allons donc, mon fils ! reprit Léonard. Soyez aussi courageux que nous, qui ne pleurons pas.

Il avait d'ailleurs tout prévu : il mettait l'argent de ses économies à la disposition de Natalis ; il se chargeait de justifier à la famille et aux amis ce brusque départ, il aurait reçu le lendemain une lettre et les excuses de Natalis : on n'était que trop habitué déjà à ces bizarreries ! Enfin, tout ce dont Natalis aurait besoin lui serait envoyé à la résidence qu'il choisirait.

Léonard ensuite, se levant, alla à la croisée et tira le rideau :

— Voici le jour ! dit-il.

— Je suis prêt ! reprit Natalis, qui semblait s'être armé de



résolution.

Mais sa voix s'émut quand il ajouta :

— Adieu, mon père !

— Adieu, Natalis.

Natalis alors regarda sa mère, qui regardait toujours Léonard.

Il fit un pas vers la chaise où elle était restée assise et immobile, puis s'arrêta, puis voulut parler, mais la voix lui manqua.

Enfin, éperdu, il s'écria :

— Et toi, ma mère, ne me diras-tu pas même adieu ?

Brigitte ne répondit rien ; elle ne pleurait pas ; elle ne bougeait pas, elle sentait que si elle ouvrait la bouche, si elle faisait un mouvement, ce serait pour se jeter dans les bras de son fils et pour éclater en sanglots.

Mais, en ce moment, l'*angelus* tinta dans l'air du matin.

Brigitte tressaillit, et comme obéissant à une habitude, tira de son sein son chapelet de bois, s'agenouilla devant sa chaise, joignit les mains, et dit à voix haute :

« Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, et remettez-nous nos offenses comme nous les remettons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous induisez pas à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il ! »

Natalis comprit que la chrétienne lui donnait tout ce qu'en ce moment elle pouvait donner : une prière.

Hors de lui, il saisit la main de Brigitte, la pressa sur ses lèvres, la baigna de ses larmes, et puis, n'y pouvant plus tenir, il leur envoya mille baisers, leur cria une dernière fois : Adieu ! adieu ! prit son chapeau et son manteau, et s'élança dehors, suffoqué de sanglots.

Brigitte était retombée sur sa chaise. Quand la porte de la maison paternelle se fut refermée sur son fils, elle se tourna vers son mari :

— Puis-je pleurer, à présent ? lui demanda-t-elle.

Mais Léonard, laissant lui-même enfin ruisseler ses larmes sur sa face vénérable, fléchit le genou devant la mère et lui dit :

— Pardon !

### III

## Appel par devant l'amour

Ce matin-là, Marthe, après un sommeil paisible, descendit le contentement au cœur et le sourire aux lèvres.

Sa poitrine, d'ordinaire oppressée, respirait librement, et, pour la première fois depuis bien longtemps, elle goûtait ensemble la joie, cette santé de l'âme, et la santé, cette joie du corps.

Ce ne fut pas elle, ce fut Pierre qui s'informa le premier de Natalis.

— Il nous fait savoir, répondit Léonard, qu'il ne rentrera probablement que demain.

— Est-ce qu'il va retomber dans ses lubies ? dit Pierre.

Marthe fut d'abord un peu étonnée, et puis elle se rassura. Tout son monde était pour elle comme de coutume. Rien ne semblait dérangé dans la maison.

La journée se passa dans ce calme.

À trois heures, Brigitte sortit pour les provisions.

Un quart d'heure après, le portier montait chez Marthe une lettre qu'un commissionnaire venait d'apporter pour lui être remise tout de suite, à elle seule.

Marthe décacheta vivement la lettre et lut :

*Marthe ! mon père et ma mère savent tout. Ils m'exilent de Paris, de ton aspect, de la vie. Toute cette nuit, ils m'ont tenu tremblant et pleurant à leurs pieds. Lui me parlait comme un juge et comme un père, torturant à la fois ma conscience et mon cœur. Elle, — ah ! c'est ce qui m'a le plus fait souffrir ! — elle n'a pas eu la force de me dire un mot ni de me jeter un coup d'œil. Au matin, je suis parti sans un baiser d'elle, sans un serrement de main de lui, sans un regard de toi. Je suis parti honteux, accablé, chassé. Comprends-tu, Marthe ? j'ai ouvert et refermé moi-même cette porte que je ne repasserai peut-être plus. Ton volet*

*était clos, toute la maison muette. Rien ne m'a dit adieu. Dans la rue, j'ai marché longtemps, égaré parmi ces passants, ces ouvriers, ces maraîchers, qui allaient et venaient comme s'il n'y avait rien de bouleversé au monde. J'étais seul, j'étais fou au milieu de ces hommes. Voilà des tortures, j'espère ! Voilà de quoi pleurer, souffrir, mourir !...*

*Eh bien ! Marthe, je ne meurs pas, je ne souffre pas, je ne pleure pas. Tu crois, n'est-il pas vrai, qu'en ce moment mille pensées d'angoisse me déchirent ? Non : il n'y en a qu'une de joie qui m'enivre ! Marthe ! cette nuit terrible, ma mère désespérée, mon père indigné, tout, j'oublie tout ! – c'est étrange ! – et je me rappelle uniquement que tu m'as promis, – quand il faudrait nous séparer, – de venir là-bas, à Aulnay, et de me donner pour dédommagement de mon passé, pour rançon de mon avenir, vingt-quatre heures de ta présence ! – vingt-quatre heures pures comme ton front, je n'ai pas besoin de te le redire, mais douces comme tes yeux, j'ai besoin de l'espérer ! – vingt-quatre heures où nous serons seuls dans l'espace et heureux dans le temps ! – vingt-quatre heures de paradis sur la terre !*

*Marthe, pendant trois jours, je t'attendrai, depuis le matin jusqu'à deux heures, sur la route de Sceaux, au coin de l'avenue de Châtenay. – Si tu viens, cela me sera égal de vivre ; si tu ne viens pas, cela me sera égal de mourir.*

Assurément, à la lecture de cette lettre, une orageuse confusion de chagrin et de crainte emplit d'abord l'âme de Marthe. Mais quelle puissance secrète la poussait ? la volonté de Natalis s'était-elle tout à fait substituée à la sienne ? ou le Dieu chrétien sait-il aussi aveugler ceux qu'il veut perdre ? Il est certain toujours que dans le cœur de Marthe, comme dans la lettre de Natalis, ce ne fut pas la douleur qui domina.

L'espérance de ces vingt-quatre heures prochaines lui cacha la terreur de tout son avenir désert.

Léonard et Brigitte savaient, il est vrai, son secret ; mais ils

devaient savoir aussi que son amour avait été innocent autant qu'irrésistible, et qu'elle n'avait pas, qu'elle n'aurait jamais à rougir devant eux.

Cette séparation, qui allait pour un temps éloigner d'elle Natalis, elle-même l'avait jugée nécessaire. Mais qui sait si elle aurait eu le courage de l'ordonner ? Qui sait si Natalis ne lui en eût pas voulu de sa méfiance ? Les choses agissaient à sa place ; c'était le sort qui le bannissait, ce n'était plus elle.

Elle, au contraire, avant de le laisser au dur exil, lui donnait et partageait avec lui l'ivresse de cette bienheureuse journée !...

Oh ! quand revenait et souriait l'idée rayonnante, il n'y avait pas de raisonnement possible, la joie et la sérénité prenaient le dessus dans son cœur imprudent.

Oui, la sérénité et la joie ! Pour elle l'amour avait un charme, parce qu'elle était un enfant, et n'avait pas un péril, parce qu'elle était un ange.

Une heureuse fatalité servit Marthe jusqu'au bout : le soir même, arriva une lettre de Raymond ; sa seconde fille était malade, et il conjurait Marthe de venir, avant la mauvaise saison, habiter un jour ou deux sa petite chambre d'autrefois.

— Marthe, dit Léonard avec intention, il faut y aller, cela te fera du bien !

Et, comme elle semblait hésiter encore, Pierre, Brigitte, Marie lui répétèrent :

— Il faut y aller.

Sa conscience lui disait :

— Tu le peux.

Son amour lui criait :

— Tu le veux.

— Eh bien ! j'irai, reprit-elle. Je partirai demain matin, et je resterai deux jours.

Le lendemain, elle fut prête de bonne heure.

Sa toilette achevée, elle remonta avec soin une petite montre d'or émaillée de bleu, qu'elle portait d'ordinaire, et la considéra

longtemps, demandant à ces heures à venir si elles allaient tenir leurs promesses.

Pierre fut tout plein d'attentions pour sa femme.

Il ne voulait pas la laisser partir sans qu'elle prît sa tasse de café au lait.

Assis devant elle, pendant qu'elle mangeait, il la regardait doucement, un peu attendri par l'idée de cette courte séparation.

Il la servait, il lui coupa l'entame du pain, le croûton, qu'elle lui réservait d'habitude.

Pourquoi cette action si simple, si commune, mouilla-t-elle les yeux de Marthe ?

— Oh ! va ! s'écria-t-elle en elle-même, je ne te tromperais pas, digne homme.

Pierre la conduisit à la voiture de Châtenay, l'embrassa et la recommanda au conducteur.

Puis, ayant pour aller à son bureau un quart-d'heure d'avance, il passa chez Giboureau.

— Je suis veuf, lui dit-il. Marthe est pour deux jours à Châtenay. Si tu veux, nous irons dîner ensemble au Palais-Royal, et de là au spectacle, aux Français. Justement, on donne *Zaire*.

— Tiens ! ta femme est partie ?

— Oui, pour aujourd'hui et demain. Eh bien ! es-tu mon homme ?

— Je ne sais pas trop... — Et M. Daniel, as-tu de ses nouvelles ?

— Oui, nous l'avons vu avant-hier soir, je crois.

— Ah ! — Et M. Natalis ?

— Oh ! lui, le voilà qui, à peine rétabli, recommence ses escapades ! il s'est envolé hier matin et ne doit revenir qu'aujourd'hui. C'est désolant !

— Tu es sûr qu'il va revenir aujourd'hui ?

— Avec lui, est-ce qu'on est sûr de quelque chose !

— Mais tu es certain que ta femme est à Châtenay ?

— Parbleu ! j'arrive moi-même de la mettre en voiture, au

départ de neuf heures. Es-tu drôle avec tes questions ! Voyons, viendras-tu avec moi ou ne viendras-tu pas ?

— Je n'irai pas. J'ai quelque chose à faire, Pierre, quelque chose qui te concerne. Tu es mon meilleur ami ! et je ne souffrirai pas qu'on mette dedans un camarade, un vieux du quatrième de dragons. Attends-moi chez toi ce soir ou demain, de bonne heure.

#### IV

### Vingt-quatre heures de paradis sur terre

Il n'y avait pas eu à « choisir le jour, » ainsi que l'aurait voulu Natalis, et le temps, ce matin-là, était un peu froid, le ciel était tout gris.

À dix minutes du chemin au delà de Sceaux, Natalis, adossé contre un des arbres de la route, reconnut Marthe dans le coupé de la voiture, fit signe au conducteur d'arrêter, et vint lui-même ouvrir la portière et donner la main à la bien-aimée pour descendre.

— Tiens ! vous restez donc ici, ma petite dame ? dit le conducteur. Je croyais que vous alliez à Châtenay.

Marthe était si émue et si palpitante, qu'elle n'eut pas la force de répondre.

Le conducteur fouetta ses chevaux en grommelant une phrase inintelligible, et la voiture repartit.

Natalis sentait à son bras Marthe trembler comme la feuille. Pour lui, il ne dit qu'un mot :

— Enfin !

Ils s'engagèrent dans le sentier qui conduisait aux bois d'Aulnay.

Quand ils eurent dépassé le premier détour et qu'aucun regard ne put les suivre, Natalis entoura de ses bras Marthe tout entière, et la serra contre sa poitrine.

— Merci ! lui dit-il, merci d'être venue ! – Mais parle-moi, dis-moi que tu m'aimes ! Songe que chaque minute de ces heures bénies me représente peut-être un mois d'horrible exil. Dis-moi que tu m'aimes, vite !

Marthe fit doucement signe que oui, en essayant de sourire. Mais tout à coup elle chancela.

Natalis fut obligé de la porter presque, jusqu'à une grosse



pierre où elle s'assit.

Au bout de quelques instants pleins d'anxiété, elle passa sa main sur son front et parut se remettre.

— Où sommes-nous donc ? demanda-t-elle.

— Hé ! nous sommes ensemble !

— Cher Natalis !... Ne t'alarme pas, et pardonne-moi. Je ne suis pas forte, pas forte du tout ! Je ne sais ce que j'ai eu ; c'est le saisissement, ou la joie, ou la peur. Ce que je fais m'est si nouveau, si hardi ! Mais je me sens bien, à présent, et si tu veux marcher, allons.

Ses couleurs revenaient en effet ; mais elle gardait toujours le silence et semblait encore un peu inquiète.

— Vois-tu, lui dit Natalis, comme mon sentier est désert et tranquille ? Être seul avec toi, c'était mon premier rêve, c'est mon premier bonheur. Ici, nous n'avons pas de regards curieux à craindre. On a ouvert de Châtenay à Verrières un chemin plus court, et personne ne passe plus par celui-ci. Ce coin de terre n'appartient qu'à nous, Marthe... Mais pourquoi t'arrêtes-tu ? pourquoi te retournes-tu comme si tu étais suivie ? Nous sommes bien seuls, va, tout à fait seuls !

— Oh ! non, pas tout à fait, Natalis !

— Comment ! Qu'est-ce que tu vois donc ?

— Je vois... je vois la pensée de Pierre.

Natalis devint pâle.

— Oui, c'est plus fort que moi ! reprit-elle, je ne peux pas te cacher cela. J'étais, ce matin, toute gaîté, tout espoir. Et puis, j'ai trouvé ton frère si bon, si confiant ! Il m'a conduite lui-même à la voiture ; il m'a baisée au front, là, il n'y a pas deux heures. Ah ! le front est pur, mais la pensée ? Enfin, notre amour est coupable ! Natalis ! et pourtant, dis, est-ce que Pierre méritait notre crime ?

— Marthe ! tu me fais mal !

— C'est vrai, mon Dieu ! Je suis ici pour te consoler, et je te désole... Ah ! qu'est-ce donc qui me tourmente et qui

m'opresse ?

— Chère Marthe ! c'est peut-être la tristesse même de ce chemin aride, de ce paysage muet et mort, sans arbres, sans bruit, sans mouvement. Gagnons vite les bois. Plus loin, allons plus loin ! nous serons mieux.

Tous deux hâtèrent donc le pas, et, quittant le sentier tracé, coupèrent par une sorte de bruyère inculte, qui les mena bientôt à la lisière des bois d'Aulnay.

Là, ils entrèrent dans une ombre calme et secrète, et marchèrent sur l'herbe épaisse et sous le feuillage doré.

L'indéfinissable malaise que Marthe avait éprouvé se dissipa un moment ; leur marche se fit plus lente et leurs regards se firent plus doux.

Mais si ce n'était plus l'âpreté de la lande, c'était la mélancolie des bois.

C'était l'attendrissement que l'automne communique à l'âme, avec l'harmonie de ses couleurs dégradées, avec la plainte de ses feuilles mortes.

Tout alors se détend, le ciel se voile, la terre se repose. C'est le déclin, c'est la fin, c'est l'adieu. Il faut se hâter de vivre.

Cette impression de la chose suprême, de la minute dernière, Marthe et Natalis n'étaient que trop préparés à la ressentir.

Leurs discours s'en pénétraient malgré eux.

Cependant, ils rencontrèrent, dans un pli du vallon boisé, un délicieux recoin.

Un petit ruisseau dégringolait le long de la pente avec de grands airs de torrent et de forts bruits de cascade ; il faisait tout ce qu'il pouvait pour être fougueux et terrible, il était limpide et charmant. Près de là, dans un bouquet de bois encore vert et touffu, toutes sortes d'oiseaux se donnaient entre eux un concert étourdissant.

Natalis et Marthe, un peu las de marcher, s'assirent sur le gazon et causèrent – qui le croirait ? – de choses indifférentes et générales. Ils avaient peur du vrai sujet de leur vie !

Aussi retombèrent-ils vite dans le silence.

Marthe laissait tremper le bout de ses doigts dans le ruisseau ; Natalis écoutait un oiseau qui semblait pour l'instant exécuter un solo difficile.

— À quoi penses-tu donc ? demanda-t-il tout à coup à Marthe.

— Et toi, Natalis ?

— Oh ! moi, à rien, à cet oiseau. Je me disais : Il est heureux, il est libre !

— Et moi à cette source. Je me disais : Elle est heureuse, elle est pure !

Natalis se leva précipitamment.

— Allons-nous-en de cet endroit-ci, dit-il... Il y a trop de calme pour notre trouble. Viens plus loin, Marthe, plus loin ! du côté des maisons et des avenues. Qui est-ce qui pourrait nous reconnaître ?

Marthe obéit encore et le suivit.

Ils furent bientôt dans une des grandes allées du bois. Marthe soudain tressaillit ; elle venait de distinguer un homme qui semblait se dérober derrière les arbres.

— Quelqu'un ! dit-elle effrayée en pressant le bras de Natalis.

— Un promeneur, reprit-il.

— Mais il s'est arrêté là, dans le taillis.

— Pour nous laisser passer peut-être.

Marthe pourtant ne fut rassurée que lorsqu'elle fut hors de portée de la vue. Mais elle n'eut pas peur quand elle aperçut une pauvre femme misérablement vêtue qui ramassait des branches mortes.

— Ta bourse ? demanda-t-elle à Natalis.

Elle y prit, et elle donna une pièce d'argent à la pauvre femme.

— Je vous remercie, mes bons enfants, dit celle-ci. Pas pour moi, mais pour mon cher homme, qui grelotte, dans son lit, des

fièvres. J'ai beau travailler tant que je peux, nous sommes bien à plaindre, allez ! Je prierai le bon Dieu pour que vous ne connaissiez jamais ces misères-là dans votre gentil ménage.

Marthe devint toute rouge, puis toute blanche.

Ils se hâtèrent de s'éloigner.

— Jusqu'à la charité qui pour nous est amère ! dit Natalis.

Ils longeaient un mur qui les conduisit devant la grille d'un parc anglais.

Ils s'arrêtèrent un moment à regarder.

Une petite fille de dix-huit mois, blanche et rose, courait là sur la pelouse, balbutiant et chancelant. La mère, un livre à la main, suivait à quelque distance. L'enfant s'approcha de la grille, considéra de ses grands yeux étonnés le doux sourire de Marthe, puis se mit à sourire, et dit ce seul mot :

— Maman !

— Marthe, en se détournant, laissa voir à Natalis deux larmes le long de ses joues.

— Jusqu'aux enfants qui nous sont cruels ! dit encore Natalis. — Tiens, Marthe, n'allons pas plus loin, cette fois. Viens à notre maison, veux-tu ?

— Je veux bien ! dit Marthe ; je suis un peu fatiguée.

Mais ils avaient encore à traverser une partie du bois. Comme ils approchaient de leur porte, Marthe jeta les yeux derrière elle, et, toute tremblante, fit signe à Natalis.

— Regarde donc, est-ce que ce n'est pas là-bas l'homme de tantôt ?

— Bon ! tu ne l'as pas vu et tu ne peux pas non plus voir celui-ci : il est trop loin !

— Si quelqu'un nous épiait, pourtant ?

— Qui ? et dans quel intérêt, chère aimée ? Nous voici chez nous, d'ailleurs.

Il était alors près de quatre heures.

Quand ils eurent visité maison et jardin, une sorte de brouillard pénétrant commençait à tomber avec l'ombre.

Il fallut dîner dans la petite salle à manger, qui était humide et nue.

Le repas fut vite achevé, du reste ; ils n'avaient guère faim, et Marthe ne toucha qu'à quelques fruits.

Une circonstance ridicule ajouta encore à l'irritation nerveuse de Natalis : il essaya d'allumer du feu dans le salon. Mais la cheminée mal préparée, et dont on ne s'était pas servi depuis longtemps, eut bientôt rempli la chambre d'une insupportable fumée.

— Retournons au jardin, dit Marthe, la lune a dissipé le brouillard.

La nuit, en effet, était assez belle quoique un peu froide.

Après quelques tours de jardin, Marthe et Natalis s'assirent sur un banc de bois, au bord de la pelouse.

— Voyons, tâchons donc d'être heureux ! dit-elle naïvement.

Il lui prit la main, et la regarda. Aux pâles lueurs qui venaient du ciel, sa jolie figure avait je ne sais quoi de diaphane et de charmant qui ravissait les sens et l'âme.

— Oh ! tu es belle ! s'écria Natalis.

— Mon ami, reprit-elle doucement, sais-tu que nous avons dépensé déjà plus de la moitié de nos heures ?

— Eh ! qu'importent les heures ! Tout le temps peut tenir dans une minute, comme tout l'amour dans un cœur !

— Oui, mais, Natalis, – tu le sais et je le veux, – notre amour à nous ne doit pas être comme ces feux de la terre qui ne brillent qu'en se consumant, il faut qu'il ressemble à ces étoiles d'en haut, vois, qui sont éternellement vives et pures.

— « Notre amour doit être !... Il faut qu'il soit... » répéta Natalis avec amertume. Vous avez bien de l'assurance, Marthe. Moi, au contraire, je ne suis qu'incertitude, je vous en préviens. Vous dites : Je veux ! Je ne sais pas, moi, ce que je veux. Allez ! vous pouvez compter, sinon sur ma loyauté, au moins sur ma faiblesse. Je n'oserais seulement pas vous dire : Je t'aime ! – Est-ce que vous l'oseriez, vous ?

— Pourquoi pas ? – Eh ! tiens : je t'aime – aussi vrai que je souffre. Je t'aime de toute ma douleur... Mais qu'as-tu donc ? Tu frissonnes ? toi aussi tu souffres ?

— Je pense.

— À quoi donc de si terrible ?

— Mais, s'écria-t-il éperdu, tu es là, jeune, belle, adorée ! je te regarde, seul, à tes genoux ! Nous nous aimons ! et je songe : Qui sait, après tout, si la vérité, cachée par les conventions et les préjugés, n'est pas favorable à notre amour ? Qui sait si Dieu ne nous dirait pas, quand nous comparâtrions devant lui : Vous avez bien fait de vous aimer ! Qui sait, Marthe, enfin, si l'amour, en quelque lieu, en quelque temps qu'il rayonne, n'est pas toujours aussi innocent que le soleil !

— Oh ! Natalis, ce sont des raisonnements de l'esprit, cela ! Il doit y avoir du danger à écouter ces idées subtiles. Moi, j'entends mon cœur, je suis mes instincts. Une voix en moi me dit : Sois sincère ! tu as donné, à tort ou à raison, ta parole d'être fidèle à Pierre : tiens ta parole. – Mais, mon Dieu, si j'y manquais, Natalis, qu'est-ce que tu penserais de moi, toi-même ? Je me demande cela maintenant pour tout ce que je fais, vois-tu. Je me dis : Qu'est-ce qu'il en penserait, lui ? Tu es mon témoin, toujours. Je ne comprends pas qu'on fasse le mal quand on aime. Quand on aime, on a deux consciences.

— Quand on aime, on n'a qu'un seul cœur ! s'écria-t-il. Mais tu ne m'aimes pas ! Tu est froide, triste, cruelle ! Tu ne m'aimes pas !

— Je ne l'aime pas, Dieu du ciel ! Et qu'est-ce que je fais donc ? C'est toi, Natalis, qui es dur et sombre. Mais, pauvre aimé, la situation est plus forte que ta volonté peut-être. Je ne te ferai pas de reproches ! Seulement, ne dis pas que je ne t'aime pas !

— Eh bien ! si tu m'aimes, donne-moi un baiser, au moins ! un seul !

Il était à ses pieds.

Elle lui mit un baiser au front, un baiser de consolatrice, chaste et fraternel.

Mais il se leva tout frémissant et emporté.

Elle fut debout aussitôt que lui.

Il y eut comme une lutte de leurs deux regards.

— Ah ! qu'est-ce qui me retiendrait ? s'écria-t-il hors de lui.

Elle tira vivement de son doigt l'anneau d'or que lui avait donné Pierre.

— Ceci ! dit-elle.

Natalis jeta un cri comme s'il avait vu son frère, et fuyant brusquement, il s'enfonça dans le jardin.

Il en fit cent fois le tour à grands pas.

Il souffrait beaucoup. Il souffrit longtemps. Il rôdait, âme affamée, autour de cette proie céleste. Et il fallait qu'il domptât lui-même son désir.

Enfin, il sentit la tempête de son cœur un peu apaisée, et revint au banc où il avait laissé Marthe.

Il la trouva le visage baigné de larmes.

— Pardonne-moi, lui dit-il. Ah ! quelle différence entre nous deux ! Moi, je te fais souffrir, toi, tu souffres.

Elle lui ferma la bouche avec sa petite main et elle essuya bravement ses yeux.

— Voilà qui est passé ! dit-elle avec un sourire pâle.

— Marthe ! tu dois avoir froid, tu vas te rendre malade. Rentre à la maison, dans ta chambre. Ah ! tu peux rentrer, n'aie pas peur.

Elle fit un geste rassuré ; mais le fait est que maintenant elle avait un peu peur.

— Laisse-moi rester ici, lui dit-elle. Sais-tu qu'il est minuit et que demain à neuf heures au plus tard, il faut que je sois à la ferme ? Nous n'avons plus à nous que bien peu de temps, et, dans nos rêves de l'autre soir, toutes nos minutes devaient être si pleines ! Ne souffrons plus, je t'en prie ! — Il me semble, monsieur, que vous oubliez d'être heureux ! dit-elle encore avec une

gaîté touchante.

Elle avait cueilli un brin de chèvrefeuille et elle le lui donna à respirer.

— C'était aussi, dit-il, ce parfum-là que nous sentions au banc de Châtenay, dans le jardin de ta tante, quand il était encore temps pour nous de nous aimer !

Sur ce mot, ils se tournèrent tous deux vers ces jours écoulés.

Ils les refirent avec un plaisir amer. Ils supputèrent toutes les chances qu'ils avaient eues de vivre unis.

— Deux heures ! dit tout à coup Marthe. Ah ! laissons donc, je t'en supplie, ce douloureux passé !

— Aimes-tu mieux l'avenir ? reprit Natalis.

Et, malgré eux, ils le regardèrent, cet avenir lugubre ! Quelles espérances leur gardait-il ? avec quels mensonges le remplir ?

— Pour toi, disait Marthe, il y a encore l'art.

Mais Natalis craignait bien qu'il n'en fût pour lui de l'art comme de la vie : jamais il n'en serait maître. Trop inquiet, trop faible et las trop vite, ne s'y tiendrait-il pas aussi à l'ébauche, au projet, au rêve ?

— Va, ma pauvre Marthe, dit-il avec un rire forcé, j'ai manqué ma vie, et je ne puis plus guère réussir un peu que ma mort.

— Mais il faut laisser faire Dieu ! reprit-elle gravement. Tu penses bien que moi non plus, je n'ai pas peur du grand repos. Je ne vois pas du tout la mort comme un squelette hideux qui tue, mais comme un bel ange qui endort. On doit aimer un peu la mort quand on aime l'amour.

Ils se plaisaient dans ces idées sinistres et ne s'en détournèrent que pour y revenir.

À l'approche de l'aube, le vent devint plus glacé, le sol plus humide.

Natalis conjura Marthe de rentrer.

— Non ! dit-elle, cette humidité est bonne à mon front brûlant et ce froid ranime ma lassitude.

À partir de ce moment, ils gardèrent le silence, non pas



assoupis, mais comme engourdis par leur fièvre même.

Natalis avait osé maintenant poser sa tête sur le sein de Marthe, qui se soulevait et s'abaissait comme une vague, et il pensait, ainsi bercé, au temps où sa mère le berçait enfant.

Cependant, les étoiles s'étaient éteintes une à une dans le ciel blafard, et depuis longtemps les alouettes, musiciennes du matin, avaient remplacé les rossignols, musiciens de la nuit.

Marthe regarda à sa montre, qu'elle avait montée la veille avant sept heures : elle s'était arrêté à sept heures et demie.

Comme la veille, elle contempla ces heures, à présent derrière elle, où ils devaient tant parler d'amour et où ils avaient tant parlé de mort.

Il était temps déjà de songer à se séparer !

Les vingt-quatre heures de paradis étaient passées !

Ils se virent alors si défaits, si mornes, qu'ils s'effrayèrent de leur pâleur mutuelle.

Marthe se rajusta un peu.

Natalis prit son bras en silence, et en silence ils sortirent de la maison et s'avancèrent par les chemins humides de rosée.

Quand ils aperçurent de loin les premières maisons de Châtenay, ils s'arrêtèrent à la limite du bois, encore seuls pour une minute, encore à l'abri des hommes.

Ils ne parlèrent pas, ils ne pleurèrent pas : la douleur et l'étonnement comprimaient leurs cœurs.

Ils se regardèrent sans rien dire, avec amour, avec stupeur, avec avidité, et puis ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre... oh ! mais ce ne fut pas un baiser amoureux, ce fut une étreinte désespérée !

Ensuite, ils se séparèrent brusquement ; elle s'en alla sans se retourner, il la laissa aller sans la retenir.

Marthe arriva, se soutenant à peine, à la grande porte de la ferme ; mais elle resta pétrifiée sur le seuil.

Pierre et Giboureau étaient dans la cour, les bras croisés, et semblant l'attendre.



CINQUIÈME PARTIE

LE DUEL CONTRE LE FRÈRE



# I

## Tout se paie

Depuis vingt-quatre heures, que de peines il s'était données, ce pauvre Giboureau, ce digne ami, ce camarade dévoué ! Une araignée vêtue courant de feuille en feuille pour tendre sa toile aux mouches étourdies n'offre pas le spectacle de plus de prestesse et d'habileté. M. Giboureau ne plaignait pas son propre mal quand c'était pour faire le mal des autres.

La veille, Pierre le quittait à peine pour aller à son bureau, que Giboureau se précipitait aux voitures de Châtenay, partait à onze heures, s'informait, en arrivant, à la ferme de Raymond, et apprenait qu'on n'y avait pas encore vu Marthe. Premier succès.

Le conducteur de la voiture de neuf heures, adroitement interrogé par lui chez le marchand de vin, lui fournissait, tout en déjeûnant sur le pouce, ce précieux renseignement : – que la jolie petite dame du coupé était descendue sur la route à la tête de l'ancien chemin de Verrières ; qu'un jeune homme pâle, à moustaches, l'attendait là, et qu'ils avaient pris ensemble ledit chemin. Second succès.

Mais ici Giboureau s'était longtemps fourvoyé. Il avait eu beau s'engager à son tour dans l'ancien chemin de Verrières, il avait eu beau errer dans les bois d'Aulnay, qui ne sont pourtant pas bien étendus, il avait eu beau enfin demander à tous les passants s'ils n'avaient pas rencontré un couple qu'il leur dépeignait ; – il commençait à perdre patience et courage, quand tout à coup il faillit jeter un cri de joie : il venait de reconnaître, au bout d'une allée, le petit châle bleu de Marthe.

C'est alors que la pauvre enfant, par une sorte de pressentiment magnétique, le devina derrière son taillis. Mais Natalis l'entraîna, et, dès-lors, Giboureau, les suivant de loin, ne perdit plus un seul de leurs mouvements, jusqu'à ce que la porte de leur

jardin se fût refermée sur eux.

Giboureau, sachant désormais où trouver sa proie au gîte, retourna tranquillement dîner et coucher à Châtenay dans une auberge de rouliers, se leva avant le jour, alla questionner un garçon de ferme chez Raymond, s'assura que Marthe n'était point rentrée la veille au soir, et jugeant sa vengeance à point, loua sans marchander un cabriolet et se fit conduire rue des Postes.

Pierre achevait de s'habiller, il vit entrer Giboureau, solennel et ému, comme l'est une femme qui va aimer, un poète qui va trouver, ou un méchant qui va nuire.

— Pierre, dit Giboureau, tu n'ignores pas que je suis ton ami à la vie à la mort. Qui t'offense m'offense, et ton honneur est mon honneur. Maintenant, du sangfroid, et parlons vite et peu. Est-ce que ta femme est revenue hier ici ?

— Mais non, puisqu'elle est à Châtenay jusqu'à demain.

— Et Natalis ?

— Mon père nous dit qu'il sait où il est. Il est dehors, toujours !

— Et son Daniel ?

— On ne l'a pas vu non plus. Ah ça, mais pourquoi ces éternelles questions ?

— Pourquoi ? – Du courage mon brave Pierre ! – Marthe a passé la nuit ailleurs qu'à la ferme de Raymond...

Pierre saisit Giboureau par le collet.

— Misérable ! s'écria-t-il. Si c'était un autre que toi ! Tu mens ! Qu'est-ce que tu as dit ? Répète !

— Hé ! n'es-tu pas un homme, Pierre ? Je te dis que ce matin, à six heures et demie, ta femme n'avait pas encore mis les pieds à Châtenay.

— Tu vas me prouver cette infamie-là, toi !

— Pardieu ! j'ai un cabriolet en bas. Allons !

Pierre descendit par l'escalier extérieur pour ne pas rencontrer son père ou sa mère. Dans la voiture, il tremblait encore de fureur et ne laissa échapper d'abord que des mots inintelligibles. Gibou-

reau se taisait aussi, comme blessé.

— Tu soupçonnes donc ce Daniel ? lui demanda enfin Pierre.

— Je n'ai à soupçonner personne. Tu verras par toi-même.

— Mais comment mêlais-tu Natalis à tout cela, dis ?

— Attends la fin.

— Natalis !... se murmurait Pierre, toutes les veines du front tendues. Son mal est dans l'âme, disait le père. — C'était donc de l'amour ? — Il a failli mourir, ainsi son amour était repoussé ? — Oui, mais il a guéri ! — Et qu'est-ce qui le chasse de la maison aujourd'hui ? Est-ce que c'est le remords ! — Oh ! je n'y vois plus rien ! Je deviens fou ! fou ! fou !

Raymond était parti aux champs ; Pierre et Giboureau ne trouvèrent à la ferme que sa troisième fille, qui parut bien étonnée de les voir et qui leur demanda des nouvelles de Marthe. Pierre, alors, entraîna Giboureau dans la cour.

— Tu sais autre chose que ce que tu m'as dit. Parle !

— Pour être récompensé comme je l'ai été jusqu'à présent !

— Parleras-tu !

— Eh bien ! puisqu'il est prouvé que Marthe n'est pas encore venue ici, ce doit être elle que j'ai vue hier.

— Où cela ?

— Près du bois d'Aulnay, entrant dans une maison de campagne.

— Seule ?

— Non. Il y avait avec elle...

Il suspendit sa phrase. Pierre tenait ses bras violemment serrés sur sa poitrine, pour résister à la tentation de le frapper.

— Était-ce Daniel ? Allons !

— Je n'ai pas pu distinguer qui. J'ai seulement cru reconnaître le châle bleu de ta femme.

— Et tu n'as pas couru sur eux ! Et tu n'es pas venu m'avertir !

— Sans certitude ? quand avec des preuves positives tu m'as si bien reçu ?

— Il se dit mon ami ! s'écria Pierre, que Giboureau ne s'attendait pas à trouver si lucide. Eh bien ! mène-moi à cette maison, voyons. — Ah ! reprit-il, c'est inutile.

Marthe venait de paraître sur le seuil de la grande porte... Pierre, en dix pas, fut auprès d'elle et la trouva statue.

— Vous voilà, vous ! lui dit-il.

Il la serra par le bras au-dessus du coude, et l'entraîna, la porta presque jusqu'à la salle de la ferme.

— Ma chère Denise, dit-il à la fille de Raymond avec un calme effrayant, faites-moi l'amitié de retourner auprès de votre sœur malade. J'ai à parler à ma femme : Allez-vous-en aussi, vous, la bonne.

Les deux femmes épouvantées se retirèrent sans souffler un mot.

— D'où venez-vous comme ça ? demanda Pierre à Marthe. Elle n'eut que la force de tomber à genoux en balbutiant :

— Grâce !

— Ah ! malheureuse ! Coupable ?...

— Oui, mais innocente ! cria Marthe sans s'apercevoir de ce non sens du cœur.

Pierre, exaspéré, avait soulevé une chaise. Giboureau, pour la forme, se jeta au devant de lui. Mais Pierre le regarda en face.

— Non, je ne la tuerai pas, moi, lui dit-il. — Mais, tonnerre et sang ! gare à son complice ! — Qui est-ce ? nommez-le ! nommez-le tout de suite !

— Jamais ! dit-elle.

— C'est ce Daniel, n'est-ce pas ?

— Monsieur Daniel ? répéta-t-elle étonnée.

— Ce n'est pas lui ? Mais qui est-ce donc ? Ah ! conduis-moi à cette maison, Giboureau.

— À cette maison ! s'écria Marthe folle de terreur. Oh ! non pas à cette maison ! Frappez-moi ! passez-moi sur le corps ! tuez-moi ! Mais vous n'irez pas à cette maison !

— Eh bien ! dites le nom alors ! Le nom ! Que je le tue. Dans



un duel à mort. Et vous, je vous épargne, criminelle que vous êtes ! Mais je mourrais, moi, à votre place !

— Eh ! que fais-je ! dit-elle d'une voix éteinte.

— Levez-vous ! ôtez-vous, voulez-vous bien me laisser passer !

Embrassant ses genoux d'une étreinte insensée, elle lui barrait le chemin vers la porte. Il la serra sous l'aisselle comme dans un étau, la dressa de force, et l'écarta brusquement.

Mais, derrière lui, la porte s'était ouverte, et tout à coup une petite main d'acier saisit sa lourde main de fer, et dégagea le pauvre bras de Marthe.

— Prends garde, Pierre ! tu lui ferais mal, dit Natalis.

Désespéré de n'avoir pu même dire à Marthe le mot : Adieu ! Natalis rôdait, à tout risque, autour de la ferme. Denise l'avait aperçu, l'avait appelé par la fenêtre, lui avait dit l'arrivée de Pierre. Il était entré sans hésiter.

À l'aspect de Natalis, toutes les idées de Pierre se confondirent de nouveau dans sa cervelle.

— Toi ici ! dit-il ! Qu'est-ce que tu viens faire ? te mettre entre moi et ton Daniel ? Inutile ! L'autre doit mourir...

— L'autre, ce n'est pas Daniel, mon frère...

— Oh ! qui donc alors ?

— C'est moi, Pierre.

— Toi ! Qu'est-ce qu'il dit là ! C'est toi qui aimes ma femme ?

— C'est moi.

— C'est toi qui as passé la nuit avec elle ?

— Sur l'âme de notre mère, Marthe est innocente, Pierre !

— Mais réponds ! réponds ! est-ce toi ?

— C'est moi !

Pierre chancela comme un homme atteint d'une balle. Il voulait parler, sa bouche s'ouvrait sans qu'un mot, sans qu'un son pût en sortir.

— Caïn ! cria-t-il enfin d'une voix rauque.

Et il leva son poing fermé au-dessus de sa tête. Marthe s'élança. Mais Pierre était déjà retombé anéanti sur une chaise.

— Pierre ! écoute-moi, je t'en prie, dit alors Natalis à son frère incapable de l'entendre ; – c'est vrai, j'aime Marthe ; – c'est vrai, elle est restée auprès de moi jusqu'à ce matin ; – mais par les cheveux blancs de notre vieux père ! cet amour est pur, ce rendez-vous n'était qu'un adieu désolé, mon frère !

— Fort bien ! ricana Giboureau, vous avez passé la nuit à prier le bon Dieu et à parler des trépassés ?

— C'est pourtant vrai encore, cela, Marthe ! reprit Natalis, prenant malgré lui à témoin sa complice.

— Eh bien ! Pierre, embrasse-les donc et remercie-les donc, ces pauvres anges ! riposta l'ironique Giboureau.

Pierre, comme réveillé par l'aigre parole, leva vers Giboureau un regard sans vie.

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse, Giboureau ? demanda-t-il.

— On ne donne pas de conseils là-dessus, répondit brutalement Giboureau ; j'ai donné l'exemple.

— Hé ! c'est mon frère ! murmura Pierre d'une voix sombre.

— Oui, le déshonneur et le crime sont doubles, je le sais bien ! mais on ne peut pas punir deux fois.

— Tu as raison ! dit Pierre.

Il se leva debout, il releva ses cheveux sur son front, et la douleur prête à sa pensée et à sa parole, ordinairement vulgaires, une sorte de majesté.

— Tu as raison ! répéta-t-il. La réparation peut bien être monstrueuse, puisque l'offense l'a été. – Nous nous battons, monsieur, dit-il à Natalis. Nous nous battons comme deux étrangers, comme deux ennemis.

— Ah ! Pierre ! se récria Natalis.

— Oh ! c'est impossible ! fit Marthe effarée.

— Qu'est-ce qui est impossible, madame ? Que la sœur aime le frère ? Vous savez bien que cela se peut. – Monsieur, voici

mon témoin, c'est Giboureau, mon ami, mon frère. Je vous laisse pour que vous vous entendiez avec lui. Tant pis ! votre crime mesure votre châtement : vous m'avez tué, je vous condamne à m'achever. — Vous, madame, suivez-moi.

Il prit rudement Marthe par le bras.

— Adieu Marthe ! cria Natalis éperdu.

— Allons donc ! vous voudriez encore l'embrasser peut-être !

Pierre repoussa Natalis, entraîna dehors Marthe à demi morte, et referma violemment la porte.

Natalis resta donc face à face avec Giboureau. Prier cet homme eût été inutile, s'en prendre à lui eût été indigne. Natalis se contenta de lui dire :

— J'attends vos ordres, monsieur.

— Bien ! Comme offensé, Pierre a le choix des armes ; je prends le pistolet. Je vous ménage. Le rendez-vous sera, si vous voulez, pour demain dix heures ; Pierre sera censé partir à son bureau. On se retrouvera au rond-point du Bel-Air, dans le bois de Vincennes : il y a près de là un endroit très propice. Nous apporterons les armes.

— Il suffit. Seulement, monsieur, j'ai à réclamer de vous un service... — Oh ! rassurez-vous, cela ne peut faire de bien à personne ! — contentez-vous d'un seul témoin de part et d'autre. Daniel sera le mien, s'il consent à me seconder dans un duel semblable.

— Soit, monsieur. Vous n'avez pas à me demander autre chose ?... À demain donc. Nous verrons comment vous vous tiendrez, beau langoureux !

— Monsieur ! dit Natalis indigné, je vous prouverai que je sais mourir ; mais là, vraiment, vous ne savez pas vivre !

À six heures, Léonard, Brigitte, Marie et Daniel entouraient et conjuraient Pierre dans la salle de famille. Il ne manquait là que les deux coupables : Marthe, retirée dans sa chambre, et Natalis, qui était retourné à Aulnay. Mais tout était si plein de

leur absence !

Pierre n'avait jamais pu empêcher Marthe de crier à Brigitte l'horrible vérité.

Pour Daniel, Natalis était allé le trouver dans l'après-midi. Il n'eut pas eu besoin de lui jurer que la vie de Pierre lui était deux fois sacrée et qu'il ne lèverait jamais une arme contre son frère. Daniel avait donc accepté, non pas de lui servir de témoin, mais d'intervenir pour s'opposer à un combat impie. S'il y réussissait, il irait trouver Natalis à Aulnay, à quelque heure que ce fût de la nuit.

Mais personne n'avait rien arraché à la sombre et farouche résolution de Pierre.

Sa mère lui prenait les mains, et priait et pleurait :

— Jamais, jamais, disait-elle, tu ne me feras accroire des choses pareilles ! Ni Dieu ni moi ne les souffririons. — Pierre, est-ce que tu t'imagines que je ne te haïrais pas, si tu me prenais mon enfant !

— Ton enfant ! Eh ! qu'est-ce que je suis donc, moi ?

— Ah ! j'appelle mon enfant celui qui mourrait ! s'écria-t-elle, car c'est lui qui mourrait, je le sens, j'en suis sûre ! — Mais oui, mon Dieu ! vous êtes l'un et l'autre mon sang et mes entrailles. — On dit que c'est toi, Pierre, qui me ressemble le plus ; il faut donc être comme moi ! Tu sais, les autres ont plus d'esprit, nous sommes, toi et moi, les bonnes gens de la famille. Soyons bons, mon Pierre. — Si je vous aime tous les deux ! Mais toi, tu l'aimes aussi ! — Pierre, rappelle-toi, tu le berçais, tu le portais tout petit. Et quand il a fait cette grande maladie, à l'âge de sept ans, quand nous avons failli le perdre, comme tu l'as soigné ! comme tu l'as veillé ! C'est toi qui l'as sauvé véritablement ! Et ce serait pour le tuer aujourd'hui ? Tu n'en as pas le droit ! tu as les mains liées, le cœur lié ! En le visant, tu viserais ta mère ! Je ne peux seulement pas concevoir l'idée d'une simple séparation entre vous deux. Vous n'êtes qu'un pour moi, vous êtes mon enfant. Ô mon fils, grâce pour mon fils !

— Pierre ! reprenait Léonard, songe que Natalis est si jeune ! Je vois bien et tu dois voir qu'il n'est encore qu'un enfant. Tu es un homme, toi. Sois fort, sois clément. Souffre et pardonne. Le cœur de ta mère a raison. La seule pensée d'une telle rencontre est horrible, inouïe, insensée : ton frère ou la justice éternelle y mourrait.

Marie, elle, ne disait rien, mais elle avait posé sa tête blonde sur le genou, sous la main de son frère, et elle sanglotait. Contre la faute, contre le malheur, elle mettait dans l'autre plateau de la balance le plus fort contrepoids : sa douleur et son innocence.

Pierre enfin fut soulevé par son bon cœur aussi haut et plus haut qu'aucun de ceux qui le priaient.

— Écoutez ! leur dit-il, laissez-moi faire. La position est effroyable, mais quoi ! ce n'est pas moi qui l'ai voulue ! Je n'ai pas envie d'avoir à le détester toujours. Il me faut ma réparation. Il faut qu'il expie. De tout temps nous avons été trop faibles pour lui : c'est ce qui l'a perdu. Parce qu'il a de l'éducation, on le ménage, on le dorlote, on lui passe tout. J'ai mon cœur, moi, s'il a de l'esprit ! Qu'il sente donc que le cœur est quelque chose aussi : eh ! c'est le génie de tout le monde ! Vous parliez de justice ? Eh bien ! il est juste, voyez-vous, qu'il reçoive une leçon un peu rude, ce *monsieur* ! Il est juste qu'il arrive là où le conduisait son chemin. Il est juste qu'il se trouve tout à coup, l'épée ou le pistolet à la main, en face de son frère.

## II

### Ce qui vole plus haut que les rouges-gorges, plus haut même que les aigles

Cette nuit-là eût été affreuse pour Natalis, s'il n'y eût eu la nuit précédente. Mais il arrive un degré où l'âme n'étant plus que douleur, la douleur ne peut rien sur elle.

D'heure en heure, Natalis attendit Daniel à la maison d'Aulnay. De minute en minute, il vit décroître l'espoir que le duel fratricide n'aurait pas lieu.

Vers la fin de la nuit, il envisagea la cruelle certitude et s'y résigna. Ce qui le consolait, c'est qu'il n'y avait plus, Dieu merci ! rien à faire, il n'y avait plus qu'à laisser faire : attitude commode pour un rêveur.

Assis seul, devant sa table, dans la nuit, dans le silence, au milieu des bois, il savoura comme un avant-goût de la grande tranquillité, du sommeil aux yeux ouverts.

Sans doute il souffrait ; mais il ne détestait pas souffrir ! on aime en général ce qu'on fait bien. Les causeurs spirituels sont heureux dans un salon, les grands orateurs à la tribune, les soldats même dans la bataille et les marins dans la tempête. Son fort, à lui, c'était la souffrance.

Il se mit à regarder paisiblement, et comme étant déjà au-delà, toute la fantasmagorie de son existence écoulée. Il repassa ses années avec cette pitié ironique et humiliée qu'on éprouve à relire ses mauvais vers du collège. Il se fit, selon sa coutume, son plus impitoyable critique.

Oui, il avait trop analysé son rêve, trop commenté son désir ; oui, il avait effacé, à force de le raturer, le livre de son bonheur. Mais il savait depuis longtemps à quoi s'en tenir sur l'infirmité de sa nature. Ce qui l'étonnait et le consternait, c'était, depuis la veille, depuis qu'il avait enfin touché sa chimère, c'était l' inanité

de la vie.

Ses vingt-quatre heures de ciel l'avaient tout à fait désenchanté de la terre. Il y voyait clair désormais ! La vérité ne se laisse ainsi contempler en face qu'aux mourants et aux enfants, de même qu'on ne peut supporter la vue du soleil que quand il se lève ou quand il se couche ; cependant les brouillards et les douleurs sont parfois aussi favorables pour cela.

Maintenant donc Natalis trouvait qu'il ne lui restait plus guère à écrire que le mot *fin*, et que son ouvrage en ce monde était interrompu sinon terminé.

Il se demandait, en effet, à qui et à quoi sa vie pouvait être utile. Ce jeune vieillard ne croyait à l'avenir ni de son cœur, ni de son esprit, ni de son temps. On n'a d'action et de pouvoir sur tous qu'en songeant à ce qu'on aime et à ce qui vous aime ; il avait perdu, même parmi les siens, surtout parmi les siens, le droit d'aimer et d'être aimé. Sa seule chance de laisser du moins un regret, c'était de partir. Son père dirait sans doute qu'il avait déserté lâchement le grand devoir de la liberté ? Oui, mais s'il restait, ne trahirait-il pas bien davantage encore l'âme et l'attente paternelles ?

Et d'ailleurs, sa mort pouvait être bonne à quelque chose : elle affirmerait avec une autorité presque irrécusable l'innocence et la pureté de Marthe.

Il écrivit en ce sens une longue lettre à Pierre :

*Vous lirez, mon frère, y disait-il, mes papiers et mes notes ; vous assisterez à mes tourments, vous entendrez mes cris et vous vous fierez à cette voix venue de l'autre vie. Alors vous vénérerez, certainement, Marthe, cette âme angélique qui a voulu me sauver, et vous me plaindrez peut-être, moi, mauvais esprit qui l'ai perdue. De cette façon, je meurs un peu pour elle et pour vous, et cette idée m'est consolante...*

Il y eut réellement là un instant où sa pensée tendue s'amollit enfin. En songeant à Marthe, si douce, si simple et si grande ; en

se rappelant comment il s'était fait aimer en la faisant souffrir ; en se demandant ce qu'elle allait devenir après lui, cet égoïste de l'amour sentit sa poitrine se soulever et tout son être se fondre. Il cacha sa tête dans ses bras et il pleura à sanglots.

Ah ! il eût été sauvé s'il eût pu ainsi répandre un peu plus souvent des larmes, ce trop plein du cœur.

Le jour se leva pâle et gris. Décidément Daniel ne viendrait plus : le duel aurait lieu. Allons, soit ! Natalis fut dès-lors tout entier à cette passion suprême, la passion de la mort, de la mort qui absout, de la mort qui délivre.

— Dieu soit loué ! se dit-il, saisi par l'engourdissement et magnétique volupté ; – Dieu soit loué ! je crois que je vais mourir, je respire !

Il fit avec soin sa toilette, – toilette de condamné, – posa sur une table les clés de la maison, puis alla faire une dernière fois le tour de son jardin et lui dire adieu. Ce ne fut pas long.

— Eh bien ! dit-il, ma vie, qui a l'air jeune, est comme toi, mon pauvre jardinet ! elle joue l'étendue, mais on en voit vite le bout.

Il sortit dans la campagne ; le temps était sombre, le ciel bas ; un vent glacial chassait les nuages et pliait les arbres ; les cloches des villages environnants avaient l'air de pleurer ; les petits oiseaux effarés criaient dans le brouillard, et les feuilles mortes craquaient sous les pieds. Partout régnait une sorte de mystérieuse tristesse. Natalis sourit à cette désolation de la nature, et en éprouva ce contentement secret que vous cause quand on part la douleur d'un ami.

Il avait devant lui plus de trois heures. Il résolut d'aller à pied, en se promenant, jusqu'au bois de Vincennes.

Cela lui était à peu près égal de se fatiguer un peu.

La maison paternelle était sur son chemin ; mais il fit un long détour pour l'éviter. Il sema aux pauvres de la route ce qui lui restait d'argent.

Dans le faubourg Saint-Antoine, il vit, exposé au seuil d'une



porte, le cercueil d'une jeune fille ; il jeta sur le drap blanc quelques gouttes d'eau bénite.

Arrivé le premier au rond-point du Bel-Air, Natalis s'assit sur un amas de bois coupé, et contempla alors avec une sorte d'ardeur avide les arbres, le paysage, le ciel. Odeurs du printemps, couleurs de l'automne, il ne vous connaîtrait plus !

Il se leva en apercevant de loin Pierre, Daniel et Giboureau. Il les salua ; Pierre et Giboureau lui rendirent son salut. Daniel lui serra la main. Giboureau marcha devant pour indiquer le chemin.

À un moment, Natalis crut apercevoir sous les arbres qui bordaient la route quelqu'un qui ressemblait à son père ; mais c'était évidemment une illusion de ses sens.

Après cinq minutes de marche, on déboucha dans une clairière perdue entre les grands arbres, et Giboureau s'arrêta.

Pierre, à l'écart, la tête baissée, évitait de regarder son frère, qui n'osait pas non plus lever les yeux sur lui. Daniel restait aussi immobile et accablé. Natalis, pour avoir une sorte de contenance, se rapprocha de Giboureau, qui déployait, lui, beaucoup d'activité, qui déballait les pistolets, qui les chargeait, et qui parlait en même temps.

— Monsieur Natalis, voici ce qui a été réglé : vous serez placés à vingt-cinq pas de distance, avec faculté de marcher chacun dix pas. Vous tirerez l'un et l'autre quand vous voudrez.

— À merveille, monsieur Giboureau. Eh bien ! vous voyez, je meurs comme si je n'avais fait que cela toute ma vie !

Giboureau ne répondit que par un regard de fiel. Il mesura les vingt-cinq pas, alla placer Pierre, et revint placer Natalis. Il leur avait remis à chacun leur pistolet chargé.

Il fit signe à Daniel de s'écarter, et frappa trois coups dans ses mains.

Natalis, l'arme baissée, s'avança rapidement jusqu'à la ligne indiquée, et là, sans s'effacer, sans bouger, attendit.

Pierre marcha plus lentement, mais alla aussi jusqu'à l'extrême limite.

Les deux adversaires, les deux frères n'étaient plus qu'à cinq pas l'un de l'autre. Ils se regardèrent alors, tous deux pâles, frémissants, éperdus.

Il y eut là un spectacle d'un quart de minute qui fut effrayant.

Daniel lui-même, qui s'imaginait connaître le dénouement, se cramponnait à un arbre pour pouvoir rester debout, et Giboureau, qui croyait encore, lui, à la catastrophe qu'il avait préparée, se sentait saisi aux entrailles.

— J'attends votre feu, Natalis, dit enfin Pierre.

— Pierre, je ne tirerai qu'après vous.

— Malheureux ! s'écria le frère aîné, tu m'aurais donc contraint au fratricide ! J'ai voulu t'amener là où nous sommes, au bord du crime. Mesures-tu, dis, l'abîme où tu nous précipitais tous les deux ?... Mais maintenant, je vous trouve assez châtié, Natalis. Je ne tirerai pas, je l'ai promis à ma mère. Partez et vivez.

Il jeta son pistolet aux pieds de son frère.

Natalis tomba sur les deux genoux, jeta son pistolet à son tour, ramassa celui de Pierre et le baisa.

— Merci, mon Pierre ! dit-il doucement et tendrement. Tu ne t'es pas mis contre moi avec Dieu, merci ! Tu veux que je parte, je vais partir. Dis-leur adieu à tous, embrasse-les tous pour moi, même Marthe. Tu reconnaîtras son innocence à elle. Adieu. Je pars, mon frère, mais quant à vivre !... ah ! tu pouvais me prendre la vie, Pierre, mais tu ne peux pas me prendre la mort ! Merci et adieu.

Il leva une dernière fois son front vers le ciel ; il vit, en une seconde et comme à la lueur d'un éclair, les grands aspects de sa vie, la chambre de famille, la campagne de Rome, les trois jardins de son amour, et aussi là, tout près en ce même moment, sur un arbre, un rouge-gorge qui voltigeait en chantant... Il tourna contre sa poitrine, à l'endroit du cœur, le canon du pistolet de Pierre et lâcha la détente.

Le pistolet était bien chargé cette fois : il tomba mort sur le

coup.

Son âme attristée s'envola en même temps que le rouge-gorge effrayé, – mais plus haut.

Pierre poussa un cri désespéré et s'élança sur le corps de Natalis.

Alors on vit, à travers les arbres, accourir, tête nue, un vieillard, le père, les mains étendues, les pieds chancelants, butant à tous les accidents de terrain, croyant crier, voulant regarder, mais aveugle, mais sans voix.

Léonard s'était tenu à portée, pour recevoir Natalis, le reconforter, lui dire de bonnes paroles de courage et d'espoir. Hélas ! il ne l'emmena pas, il l'emporta.

Trois heures après, il entra dans la chambre de Brigitte. La mère, tranquille sur la promesse de Pierre, tricotait auprès du feu.

— Eh bien ? demanda-t-elle en voyant son mari.

Léonard ne répondit pas, il vint à elle et lui prit des mains son ouvrage.

— Qu'est-ce que tu faisais là, Brigitte ? lui dit-il.

— Mais tu vois, des chaussettes pour *les enfants*, pour Pierre, je crois.

— Non, ce n'est pas pour Pierre.

— Tu as raison, c'est pour Natalis ; elle étaient commencées.

Léonard, laissant alors éclater ses larmes :

— N'y travaille plus, la mère. Lui seul avait le pied assez petit pour pouvoir les mettre.

### III

## Délivrance

Ce qui rend presque toujours absurdes et aveugles les châtimens dont l'homme frappe l'homme, c'est qu'il est aussi impossible de mesurer l'effet de la peine que de sonder la cause du crime. Pierre venait d'être malgré lui, non pas l'auteur, mais l'occasion de la mort de son frère. Contre sa volonté, il fut encore plus injustement cruel envers sa femme.

Pauvre Marthe ! On l'abandonnait bien durement depuis deux jours. Léonard et Brigitte appartenaient tout entiers à l'égoïsme de la paternité. Pierre voulait tout au moins lui infliger à elle aussi le tourment de la solitude et du doute. Il n'y eut que Marie qui, légère et furtive, trouva le moyen de se glisser dans la chambre de sa sœur, et de lui apporter un baiser rapide et ces douces paroles :

— Tranquillise-toi ! ils ne se battront pas !

Marthe n'en avait pas moins passé la nuit dans une sorte de léthargie fiévreuse sur un fauteuil de son petit salon. Mais cet accablement se changea en délire quand, le matin, vision effrayante, Pierre passa devant elle, prit sa boîte de pistolets et descendit rejoindre Giboureau dans la cour.

Dix minutes durant, les yeux de Marthe s'arrêtèrent, fixes et ardents, à la place vide de la boîte de pistolets. Puis elle se mit à trembler de tous ses membres, puis elle secoua la tête avec un sourire insensé comme si une heureuse idée lui venait. Elle alla se tapir dans l'embrasure de la croisée derrière les rideaux, arrangea les plis de façon à voir dans la chambre, et, là, debout et muette, attendit.

Les heures qui s'écoulent et doivent s'écouler passaient ; Marthe guettait toujours, sans mouvement, et, en apparence, sans pensée.

Par intervalles, cependant, cette pétrification sentait sa souffrance.

Une fois elle entendit vaguement, dans une mansarde de la maison voisine, des étudiants qui chantaient à tue-tête : « Sans aimer peut-on vivre un jour ? »

Une autre fois, elle dit à voix haute :

— Ce qu'il y a d'affreux, c'est que je ne sais seulement pas à quel moment je devrais mourir.

Enfin, des pas se firent entendre à l'étage inférieur, et quelqu'un monta l'escalier. Toute la vie de Marte se concentra dans ses yeux.

Ce fut Pierre qui entra, le regard perdu, l'âme écrasée. Il alla comme machinalement remettre ses pistolets à leur place.

Pierre se retourna en entendant, du côté de la croisée, le bruit d'un corps qui tombait sur le plancher. Il courut tirer le rideau et vit Marthe, à genoux, les mains jointes, les cheveux éparés, blanche, froide, immobile.

Il la transporta mourante sur le lit d'où elle ne devait plus se relever.

Son agonie, qui dura trois semaines, fut ce qu'avait été sa vie, calme et simple, touchante et presque charmante.

Chose étrange ! elle ne mourait pas uniquement de douleur. La nuit passée au jardin d'Aulnay, le brouillard d'automne et le froid pénétrant qui l'avait alors glacée, puis brûlée, aidaient dans cette poitrine délicate le mal incurable du cœur. Ces heures d'angoisse qui l'avaient tant torturée la tuaient du moins !

Sans doute, elle était bien contente de s'en aller de ce monde : qu'y eût-elle fait désormais de son âme ? Cependant elle n'eut point de hâte ; elle ne violenta pas la mort comme Natalis : elle l'aima. Elle sentait qu'elle ne faisait plus que poser ici-bas, et elle laissait, sans impatience comme sans effroi, le souffle de l'éternité la soulever peu à peu.

Pierre, après avoir lu les papiers de Natalis, voulait se briser la tête contre la muraille.

— Laissez-moi ! criait-il, je suis un meurtrier, et ils étaient des anges. C'était à moi de mourir ! Qu'est-ce que faisait le vieux Pierre entre ces enfants ?

Marthe lui confirma, par de loyales confidences, son innocence et la vérité. Mais en même temps, elle le rassurait, elle le consolait, elle lui pardonnait. Le dernier jour, ce fut elle qui lui demanda pardon ; car, enfin, elle avait aimé Natalis !

— Je puis bien en parler, lui dit-elle, puisque je vais en mourir !

Aux deux côtés de son lit, Brigitte et Marie lui tenaient une main chacune ; elles sentirent tout à coup se détendre et se refroidir ses petits doigts amaigris ; ce fut à cela qu'elles virent que cet âme aimante n'y était plus.

## Épilogue

### La confession de l'aïeul

Est-ce qu'on tient à savoir ce que devint Giboureau ? Débarrassons-nous en. Sa fin fut comme sa vie, bien commune et bien absurde ; mais que peut un historien ?

Giboureau ne trouva qu'une seconde femme : ce fut cette Virginie, haute en couleur et forte en muscles, laquelle était sa blanchisseuse. Ah ! comme elle vengea *la première* ! Vertueuse, toutefois, mais si acariâtre ! D'abord, elle avait un goût prononcé pour les spiritueux, qui, selon elle, étaient une nécessité dans son ancien état. Cette nécessité lui était devenue une habitude, et elle but une partie du fonds d'huiles de Giboureau. Puis, il paraît que, dans les fréquentes discussions, souvent plus que verbales, entre les deux époux, du côté de la barbe fut rarement la toute-puissance. À dragon, dragon et demi. Bref, Giboureau ne fut pas heureux.

Sa mort fut le résultat d'une méprise fatale.

— C'était dans une des plus funestes journées de nos discordes civiles. Des hommes du peuple, poursuivis, jetèrent leurs fusils devant la porte de Giboureau. Il était tout dévoué au pouvoir d'alors. Il craignit que ces armes ne tombassent en des mains hostiles et sortit pour les ramasser. Aperçu par la troupe qui traversait une rue adjacente, il fut pris de loin pour un insurgé, visé et tué sur les armes qu'il voulait sauver.

Depuis le duel avec Natalis, Pierre n'avait pas voulu revoir Giboureau.

Daniel épousa Marie. Ce ne fut pas sans une vive opposition de la part de son oncle, furieux de cette « mésalliance. » Mais Daniel était maintenant trop nécessaire à sa maison pour qu'il risquât de se brouiller avec lui.

La vie et surtout la mort de Marthe avaient fait Marie non pas meilleure, mais plus simple. La moqueuse enfant fut une femme indulgente, la joie de son mari, la lumière de sa maison.

Après avoir mené son industrie aussi avant qu'il se croyait capable de le faire, Daniel Olry, jeune encore et riche de quarante mille livres de revenu, est récemment rentré dans la vie de loisir actif et d'art intelligent dont il avait conservé tous les goûts.

Son oncle, pour le coup, ne lui a pas pardonné ce luxe-là. Daniel avait eu beau, en quinze ans, lui tripler ses capitaux, le vieux négociant s'est prétendu ruiné par cette retraite prématurée, et finalement a déshérité bel et bien son ingrat neveu. Daniel et Marie lui ont pardonné, eux.

Ils n'ont eu d'ailleurs qu'un enfant, un fils, né après deux ans de mariage, en 1835.

Depuis la mort de Natalis, le vieux Léonard vivait plus retiré, plus réservé que jamais, sortant rarement, ne voyant personne. Le premier rayon de joie qui illumina son visage, ce fut quand Brigitte, revenant de chez Marie, lui annonça qu'il lui était né un petit-fils.

Il courut aussitôt à la maison de son gendre, et d'abord prit l'enfant des mains de la nourrice, le contempla longtemps, le baisa avec une sorte de passion. Puis il alla vers la jolie et heureuse mère qui le regardait et souriait, et, l'embrassant à son tour, lui dit à l'oreille d'une voix toute tremblante et tout émue :

— Tu l'appelleras Natalis, n'est-ce pas ?

On pense bien que Marie ne dit pas non, et l'enfant fut nommé Natalis.

En 1847, le petit Natalis avait douze ans et Léonard Aubry quatre-vingt-six ans.

Pareil à ces arbres centenaires qui ne vivent plus que par l'écorce, il durait toujours, le vieux débris ! – toujours plus triste, toujours plus solitaire, mais indomptable à la fatigue, rude à la douleur, – sérieux, sombre, tenace, – debout comme un Marius, sur les ruines de son âme.



Brigitte aussi vivait encore : c'était la dévotion qui la conservait, elle... Qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée, et qu'on n'y cherche pas l'ombre d'une ironie, nous ne blessons aucune religion dès qu'elle est sincère, nous ne raillons même aucune superstition dès qu'elle est naïve, nous croyons à la croyance et n'avons jamais pu admirer le mépris... Mais il n'en est pas moins certain que la dévotion, faite, ce semble, pour détacher des choses du monde, va involontairement contre son but, et par la quiétude, la résignation et la certitude qu'elle communique à l'esprit, prolonge l'existence bien au-delà du temps marqué pour ceux qui s'inquiètent, qui cherchent et qui doutent. C'est pourquoi Brigitte, embaumée dans la foi, devait survivre et survécut à Léonard bronzé par la vie.

En effet, au mois d'octobre 1847, Léonard tomba gravement malade. C'était pour la première et ce devait être pour la dernière fois.

Ce cœur stoïque vit approcher la fin sans trouble, sans peur et sans joie, avec une profonde indifférence. — Il y a beau jour que je suis mort ! disait-il.

Mais Brigitte, outre la douleur d'une séparation bien cruelle après une si longue union, était encore tourmentée d'un scrupule, d'un souci, d'une épouvante.

Un jour, enfin, après avoir longtemps hésité, elle se décida à en parler à son mari.

— Léonard, mon cher Léonard, lui dit-elle, puisque tu regardes avec tant de fermeté et de tranquillité le terme de la vie, est-ce qu'avant ce terme, qu'il soit proche ou qu'il soit lointain, tu ne voudras pas, dis, te réconcilier avec Dieu ?

— Mais j'espère que Dieu n'est pas irrité contre moi, Brigitte.

— Oui, ta vie est droite et pure, je le sais, Léonard ; tu as toujours voulu le juste et pratiqué le bien. Cependant, — pardonne-moi, mon ami, — mais, à certaines paroles qui te sont quelquefois échappées, j'ai cru deviner, j'ai dû croire qu'il y avait un sou-

venir pénible dans ton passé, et peut-être un lourd poids sur ta conscience.

— Tais-toi, Brigitte ! Quand cela serait, quelle main humaine pourrait lever ce poids, effacer ce passé ?

— Un prêtre, au nom du Seigneur. Confesse-toi, mon ami.

— Brigitte, repartit gravement Léonard, je n'ai jamais heurté tes convictions, jamais contrarié tes principes. J'ai toujours respecté ta liberté, respecte la mienne.

Brigitte se tut ce jour-là. Mais après avoir fait une neuvaine à la Vierge, et le danger de Léonard croissant, elle renouvela ses instances avec plus de vivacité encore.

— Pour l'amour d'elle, si ce n'était pour l'amour de Dieu, elle suppliait son mari de lui accorder cette grâce, de lui léguer cette espérance, de ne pas élever une barrière entre eux dans l'autre vie, après une si douce et si chère intimité dans celle-ci. Que voyait-il donc de si pénible dans une effusion de cœur avec un saint homme, avec un digne ministre de la religion ? Il y avait l'abbé Guillot, par exemple, qui était si bon, si indulgent !

Léonard ne répondit plus. Mais elle ne se lassa pas. Enfin, un jour, il parut vaincu ou convaincu, et d'un accent sérieux, lui dit :

— Tu le veux ? Eh bien ! soit ! quand ce sera l'heure, je me confesserai.

La semaine suivante, le 10 novembre, le médecin, à la sollicitation du vaillant vieillard lui-même, lui déclara que le dernier jour était venu.

Marie, Daniel et leur enfant accoururent. Pierre était là aussi, toujours droit et robuste, mais les cheveux déjà tout blancs, mais taciturne, morne et farouche.

Léonard, étendu dans un grand fauteuil près du foyer, avait conservé toute la lucidité de sa pensée, toute la vigueur de son âme. Il fit signe à l'enfant de Marie de s'approcher, et, quand il l'eut là debout près de lui, il lui mit la main sur l'épaule, et l'aïeul et le petit-fils se regardèrent, attendris tous deux.

L'aïeul était pâle, chenu, ridé, — il avait les traits décharnés,

les mains osseuses, les yeux seuls vivants et ardents, beau, fier et vénérable toutefois comme une grande ruine. L'enfant, blanc et frais, avait de jolies joues rondes, de longs cheveux blonds, de grands yeux francs et limpides ; il était délicat, vif, charmant ; il ressemblait beaucoup à sa mère et un peu aussi à ce frère de sa mère dont il portait le nom.

Après deux ou trois minutes passées dans un religieux silence, Brigitte se pencha à l'oreille de son mari :

— Tu te rappelles, Léonard, ce que tu m'as promis, dit-elle ; tu vas penser bientôt à te confesser ?

— Oui, la mère.

Et posant sa main tremblante sur le front pur de son petit-fils :

— Je vais me confesser, dit-il, à cet enfant-là.

Brigitte fit un mouvement ; mais Léonard la contint d'un geste et reprit :

— Je parlerai tout haut et devant vous tous ; car si j'ai jusqu'ici gardé le silence, si je vous ai caché quelque chose de ma vie, ce n'a pas été honte ou lâcheté, mais dignité et fierté plutôt. Je n'admettais pas sur mon action les chuchotements et les commentaires. D'ailleurs, je ne me regardais plus comme de ce monde, et je voulais qu'on me laissât au moins un peu tranquille dans cette vie morte que je menais. Quant à moi, je sentais en moi-même un regret, mais pas un remords.

Le mourant se dressa, soulevé, ranimé, inspiré par sa volonté héroïque, et continua, s'adressant à son petit-fils :

— Comment vais-je me faire comprendre de toi, mon enfant ? — Écoute ! Figure-toi une famille, une grande famille, nombreuse et pauvre, et, depuis des années et des années, travaillant sans repos, souffrant sans espoir, courbée, humiliée, méprisée. Un jour pourtant, ces gens dénués et déshérités apprennent qu'ils possèdent des droits et des richesses, et que ces richesses et ces droits son injustement détenus par ceux-là même qui les oppriment. Ils se lèvent et réclament. Leurs usurpateurs les repoussent et se défendent. Une lutte s'engage, une lutte

terrible. D'un côté, la justice et le courage ; de l'autre, la possession et la force. — Cependant, au sein même de la pauvre famille, la plupart, incertains et timides, faits depuis si longtemps à la misère et brisés au joug de l'iniquité, doutaient de leur cause et d'eux-mêmes. Puis au dehors les ennemis s'entassaient et s'amassaient de plus en plus redoutables et menaçants. Que firent alors les représentants, les aînés de la famille, ceux à qui elle avait confié tous ses pouvoirs ? Ils avaient au milieu d'eux un otage, un d'entre les ennemis, non pas le plus méchant, le meilleur si l'on veut, faible et pleurant et leur tendant une main, mais de l'autre, pour tout dire, faisant signe à ses frères d'accourir le délivrer. Ces hommes assemblés prirent une résolution formidable. Il fallait affirmer le droit, il fallait rompre irrévocablement avec les assaillants du dehors, il fallait donner aux défenseurs du dedans un gage sanglant, une raison désespérée de combattre et de vaincre. Ils condamnèrent et ils tuèrent l'otage. Ils le firent sans intérêt et sans haine contre lui, par amour et par dévoûment pour les leurs. Victimes autour de leur victime, ils pensaient bien qu'ils se condamnaient et qu'ils se tuaient eux-mêmes. Ils pensaient bien qu'ils risquaient là plus que la vie, l'honneur ! Il s'immolèrent pour sauver la famille. Et, en effet, tous ou presque tous, ils moururent, soit de leurs propres mains, soit des mains fraternelles. Mais la famille lutta et vainquit... — Eh bien ! mon enfant, je suis un des trois ou quatre de ces hommes qui sont censés avoir survécu, je suis un de ceux qui, pour l'humanité divine, pour l'avenir sacré, pour la patrie inviolable, pour toi innocent qui m'écoutes, ont eu l'effrayant courage de se charger de ce sang, de se suicider par ce meurtre...

Puis Léonard, se tournant vers les autres :

— M'avez-vous compris, vous aussi ? dit-il. Sachez-le : j'ai été un des membres de la Convention, un des juges de Louis XVI ; j'ai voté la mort ; je suis ce qu'on appelle un régicide.

— Jésus, mon Dieu ! ayez pitié de lui ! gémit la pauvre

Brigitte.

— Femme, reprit Léonard en levant la main, ne te mêle pas de ce que tu ne comprends pas. J'ai dit tout à l'heure, et je répète que j'ai un regret, mais que je n'ai pas de remords. Je n'ai pas de remords, car j'ai condamné selon ma conscience, car j'ai tué celui que je jugeais dangereux dans sa faiblesse et coupable dans son aveuglement. Mais j'ai un regret, un regret amer, profond, poignant ; car je crois et je sais que l'homme n'a pas le droit de condamner et de tuer l'homme. C'est pourquoi, ayant usurpé, moi aussi, par le châtement de l'usurpateur, j'ai abdiqué, je n'ai plus vécu, je suis resté sur cette action, si terrible qu'elle avait d'avance épuisé et dévoré toutes les autres. Mais que personne ici n'élève la voix ! que personne, à son tour, n'ose me juger ! personne ! – excepté celui-ci, ce petit enfant, pour l'amour de qui j'ai fait cela. Parle, toi, mon petit Natalis. M'en veux-tu ? me détestes-tu ? Toi seul, vois-tu, tu es digne de m'absoudre, toi seul tu es assez pur pour me pardonner. Parle ! parle !

Pressé par la main, par le regard de son grand-père, l'enfant, pâle, interdit, tremblant comme la feuille, répondit alors de sa petite voix douce et pleine de larmes :

— Mon Dieu ! mon bon papa, – je ne sais pas, moi !... je ne comprends pas bien tout cela. – Je vois que tu as fait du mal en voulant faire du bien. – Tu n'es pas méchant, tu es bon. – Tu as eu beaucoup de chagrin dans ta vie. – Tu es très vieux, très vieux ; maman m'a dit que tu allais bientôt mourir ; je vois de grosses larmes dans tes pauvres yeux. – Je ne dois pas t'en vouloir, moi ton petit garçon. – Je t'aime beaucoup. – J'ai bien de la peine ! – Je ne peux pas parler... je pleure.

Tous sanglotaient à genoux autour de l'enfant debout. Pour Léonard, la joie en même temps que la mort apparaissaient de plus en plus visibles sur son front.

— Merci ! dit-il à Natalis. Tu m'aimes, tu pleures, ah ! c'est tout ce qu'il me faut. Viens, embrasse-moi, cher espoir ! Ô mon petit enfant, bénis ton aïeul !

— Père ! assez ! repose-toi ! s'écria Marie effrayée de la pâleur et de la faiblesse du mourant.

— Non, reprit-il ; à lui mes dernières forces, mes dernières pensées ! – Natalis, tu te souviendras de ce moment. – Tu l'as dit, ton grand-père n'était pas méchant, n'était pas impie. – Il a beaucoup souffert. Ses deux fils ont manqué à ses espérances. Il a été obligé de juger, de condamner encore son plus aimé, l'autre Natalis. Il meurt sans entrevoir le but auquel tendait toute sa vie... – Ah ! voilà mes yeux qui s'obscurcissent. Entourez-moi tous ; que je vous touche, si je ne peux plus voir. – Mon Natalis, crois en Dieu, âme de l'univers, cause et fin de tout ; mais crois aussi en l'homme, son œuvre et son ouvrier. Respecte toujours et par-tout la vie humaine. Tu es heureux ! nous avons fait pour toi la part fatale de la besogne, tu n'as plus à revenir jamais là-dessus. Garde tes mains pures. Sois dur aux choses, clément aux hommes. Aie en horreur le sang versé... – Ah ! je m'en vais. Adieu, Brigitte, Marie, Pierre, Daniel ! – Adieu, Natalis ! Sois juste !... tâche d'être libre !...

Par un dernier effort, Léonard avait attiré à lui son petit-fils, et le souffle suprême du vieillard s'exhala dans un baiser au front de l'enfant.

Novembre 1853.

## TABLE DES MATIÈRES

À M. Émile de Girardin . . . . .	5
----------------------------------	---

### *Première partie : Le duel pour la sœur*

I. Un rêve éveillé . . . . .	11
II. Nouveau moyen de pénétrer dans un domicile . . . . .	17
III. La Maison-Fée . . . . .	23
IV. Comment les mères entendent ce qu'on ne dit pas . . . . .	35
V. Deux mots pour soixante siècles . . . . .	46
VI. Duo silencieux . . . . .	60
VII. Première attaque avant le duel . . . . .	71
VIII. Seconde attaque avant le duel . . . . .	75
IX. « Que vouliez-vous qu'il fit contre cinq ? » . . . . .	81

### *Deuxième partie : Action et passion*

I. Heur et malheur . . . . .	89
II. Deux départs . . . . .	97
III. Natalis court, Pierre marche . . . . .	103
IV. À cache-cache . . . . .	111
V. Que le succès peut être une absurdité . . . . .	121
VI. Semaines de haine . . . . .	132
VII. Ce qui attend ceux qui attendent . . . . .	138

### *Troisième partie : La critique dans l'amour*

I. Un cœur érudit . . . . .	147
II. Le miroir poétique . . . . .	158
III. Épreuve après la lettre . . . . .	168
IV. Reflets colorants . . . . .	173
V. Lutte de nuages et de rayons . . . . .	180
VI. Le médecin gagne la maladie . . . . .	184

*Quatrième partie : Le jeu de l'amour et du sort*

I. Le songe d'une nuit d'automne . . . . .	193
II. La justice paternelle . . . . .	201
III. Appel par devant l'amour . . . . .	211
IV. Vingt-quatre heures de paradis sur terre . . . . .	216

*Cinquième partie : Le duel contre le frère*

I. Tout se paie . . . . .	229
II. Ce qui vole plus haut que les rouges-gorges, plus haut même que les aigles . . . . .	238
III. Délivrance . . . . .	244

<i>Épilogue</i> : La confession de l'aïeul . . . . .	247
--	-----